

PQ

~~2609~~

~~.5823~~

~~1924~~

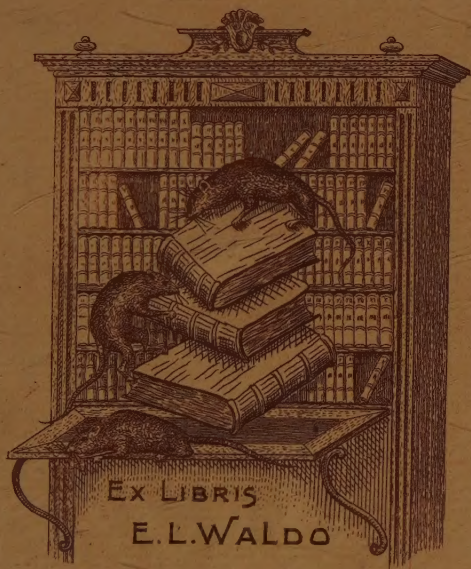
cop.2

THE
HOWARD-
TILTON
MEMORIAL
LIBRARY



THE TULANE UNIVERSITY
OF LOUISIANA

Harold Gray Osborn
Collection



ÉDOUARD ESTAUNIÉ

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Le Labyrinthe

ROMAN

Librairie académique PERRIN et C^{ie}.

LE LABYRINTHE

OEUVRES D'ÉDOUARD ESTAUNIÉ

Académie française. Prix Née, 1919.

ROMANS

UN SIMPLE. Un volume in-16. Nouvelle édition.

BONNE DAME. Un volume in-16. Nouvelle édition.

L'EMPREINTE. *Couronné par l'Académie française* (36^e édition). Un volume in-16.

LE FERMENT (8^e édition). Un volume in-16.

L'ÉPAVE (2^e édition). Un volume in-16, épuisé.

LA VIE SECRÈTE. Prix de *La Vie Heureuse*, 1908 (20^e édition). Un volume in-16.

LES CHOSES VOIENT (23^e édition). Un volume in-16.

SOLITUDES (13^e édition). Un volume in-16.

L'ASCENSION DE M. BASLÈVRE (20^e édition). Un volume in-16.

L'APPEL DE LA ROUTE (33^e édition). Un volume in-16.

L'INFIRME AUX MAINS DE LUMIÈRE. Un volume in-16 (Grasset, éditeur).

CRITIQUE D'ART

Impressions de Hollande :

PETITS MAÎTRES. Un volume in-16 avec deux planches gravées.

ÉDOUARD ESTAUNIE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LE LABYRINTHE



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

PERRIN ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1924

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

PQ
2609
S21.3
1724
cop. 2

*Il a été tiré de cet ouvrage deux cent cinquante exemplaires
sur papier vergé Hollande Van Gelder
numérotés de 1 à 250.*

L'édition originale a été tirée sur pur alfa anglais.

EXEMPLAIRE DE L'ÉDITION ORIGINALE

*A la mémoire de mon
ami ALBERT BAZILLE
cœur lumineux, qui
aima la vérité.*

E. E.

LE LABYRINTHE

Inextricabilis error.

VIRGILE, *Enéide*, Livre IV.

Le 27 novembre 192..., le courrier qui parvient au Havre contenait une lettre et un paquet volumineux adressés à M. André Cabriès, à bord du *Paris*, avec la mention suivante :

« Très pressé. En cas de non remise, faire suivre à Brooklyn, 127, Waverley avenue, U. S. A. Expéditeur : M. Jean Pesnel, château de Cambaleyres (Haute-Loire). »

M. André Cabriès figurait en effet parmi les passagers du *Paris* et reçut à bord le double envoi qui lui était destiné. Après en avoir examiné les suscriptions, il le déposa dans sa cabine, puis remonta sur le pont. Il estimait sans doute qu'aucune réponse n'était utile pour le moment et préférait ne rien perdre du spectacle toujours émouvant de la côte de France en train de mourir à l'horizon.

Le *Paris* avait gagné déjà la haute mer depuis

plusieurs heures, quand M. André Cabriès se décida à prendre connaissance des écrits qui l'attendaient sur sa table. L'enveloppe contenait la lettre que voici :

« André ! mon frère ! mon petit ! tu as décidé de partir ; je ne t'ai pas retenu. Nous nous sommes dit adieu avec des sourires contraints, des paroles banales que démentaient nos gestes éternés, et des promesses de revoir dont nous sentions au même instant qu'elles ne répondraient avant longtemps à aucune réalité possible. J'aurais voulu au moins conserver le souvenir de ton visage : nous n'avons pas eu le courage de nous contempler en face et nos yeux se sont évités. Des ennemis ne se seraient pas séparés autrement : mais des ennemis auraient-ils senti à ce point la douleur de la rupture ? Ainsi à cette heure, comme au cours des précédentes, tout était trouble entre nous. Ah ! quand le train s'est éloigné, l'expression qu'avait ton regard ! Tu agitais la main en signe d'adieu, mais distinctement j'ai lu sur tes traits que tu croyais impassibles... Des ennemis, te dis-je, voilà ce dont nous avons l'air... nous !

« Mon petit, quelques jours, moins que cela, effaceront-ils un cycle d'années et ceci que tu as été, mon frère ! le fils de mon âme ?

« Recueillons-nous. Rouvrons le livre du passé. Ai-je attendu que nous fussions orphelins tous les deux, pour te chérir ? Ma mère morte,

alors que ton père vivait encore, — lui qui avait pris la place du mien ! — j'aurais dû quitter une maison dont tout semblait me chasser : pourquoi suis-je demeuré, sinon parce que j'avais déjà résolu de faire de toi un homme ?

« Recueillons-nous encore... Ton père mort à son tour, auprès de qui es-tu resté ? Qui t'a élevé, soutenu, choyé ? Qui, en retour, m'a entouré d'une tendresse dont l'évocation me bouleverse ?

« Après cela, des ennemis ? Impossible... Alors, des rivaux ?... Tout au plus des êtres entre lesquels la nuit est descendue, et qui, sans le vouloir, se sont heurtés. Nous ne pouvons plus vivre côte à côte, soit : cependant le lien qui nous unit restera plus fort que l'exil que tu choisis. Je ne t'en veux pas.

« C'est qu'aussi les faits diffèrent de ce que tu penses. Tu as cru agir de toi-même : tu n'étais que le jouet de forces étrangères. Il peut arriver qu'un projectile frappe, en cours de trajectoire, des obstacles inoffensifs : à peine y perd-il un peu de vitesse. Ton aventure n'est que le corollaire d'une autre que tu ne soupçonnes pas et qui est la mienne.

« Réfléchis d'ailleurs. Trois êtres sont en présence, parfaitement droits, honnêtes et sincères. Si attentif qu'on soit, impossible de surprendre en eux la moindre pensée basse. Si large que le cyclone ait ouvert devant eux la porte du désir, aucun d'eux n'a consenti à la franchir. Com-

ment expliquer dès lors le présent, s'il n'y avait eu quelque part une chose ignorée, supérieure à leurs volontés et dont ils sont la proie ?

« André, mon petit, ce qui va suivre ne doit rien changer à tes décisions : éloigne-toi donc, va chercher là-bas le calme que je nous souhaite à tous, mais auparavant connais la vérité. Le mal que tu as failli commettre est peu de chose : je suis le vrai coupable.

« Coupable... c'est trop dire : on peut, n'est-ce pas, déchaîner un fléau par ignorance et en devenir la première victime ? Ah ! si l'on soupçonnait la portée incalculable d'un acte que l'on estime, sur l'heure, légitime ou justifiable ! Mais savais-je qu'il est des poisons dont nul effort ne parvient à atténuer la virulence ?

« Une minute où l'on a menti : après quoi, le mensonge indéfiniment... Avant cette minute, tout était limpide, aisé : après elle, une marche à tâtons et l'impossibilité de regagner la lumière ! Bien mieux, j'ai projeté l'ombre autour de moi. Mon égarement est devenu contagieux. Je croyais voguer seul dans la nuit : tout ce qui approchait de mon sillage était happé, culbuté, noyé. Tu ne m'as fait du mal que pour avoir approché de ma route. Tu te flattes peut-être d'avoir agi seul, car on s'imagine toujours être une activité libre, et la pensée de rouler au gré du flot humilie : quelle erreur ! Un remous t'avait conduit vers moi, et t'ayant rencontré, je t'ai blessé comme les autres !

« André, mon frère, puisque le mensonge me prive aussi de toi, si nous tentions une dernière fois de tuer celui-ci ?

« En même temps que ceci, tu recevras un paquet. Il te livre ma vie. Lis et efforçons-nous de rentrer dans la vérité ! C'est une confession sans réticences, — tu le sentiras du reste, et — sans remords hypocrites, — à quoi serviraient-ils ? Je n'ai rien omis, je crois, ni rien dissimulé. Il fallait cela pour que je fusse assuré de détruire les obscurités qui nous divisent. Il le fallait surtout pour que, sentant tous voiles tombés, mon âme redevînt nette.

« Lis, et constate d'abord que ton intervention fut l'accident grâce auquel un dénouement paraît, mais qu'avec ou sans elle, l'issue eût été identique. Quelle que soit la forme des pays qu'il traverse, un fleuve atteint toujours la mer.

« Accepte ensuite la plus grave leçon que je t'aie jamais offerte. Les actes vivent. Il en est de la moindre défaillance comme d'une fêlure dans un vase. On peut la rendre invisible : au moindre choc, le son, qui n'est plus le même, la révèle à nouveau.

« Enfin, mesure à ta propre souffrance ce que j'ai pu souffrir, et puis embrassons-nous, mon frère...

« Au revoir, André. Quand te reverrai-je, mon petit ?...

« Je ne demande aucune réponse. A quoi bon des reproches ? Je me suis condamné depuis

si longtemps ! Un pardon ? Ce n'est pas toi qui peux le donner, et celle dont il dépend parviendra-t-elle à me convaincre qu'il est venu ?

« Bonheur des certitudes, ivresse du grand jour, reviendrez-vous jamais ?

« Adieu ! »

On trouvera ci-dessous le texte du récit qui accompagnait la lettre. Conformément au vœu qui lui était exprimé, M. André Cabriès n'a pas répondu.

I

Il faut, pour comprendre l'acte dont tout est sorti, remonter aux origines. Un honnête homme ne quitte la voie droite qu'en vertu de raisons qu'il a jugées décisives : c'est même là ce qui le distingue expressément du fripon. Je dois donner les miennes, non pas qu'elles m'excusent, mais parce qu'appelé à recommencer, sans doute leur obéirais-je encore.

Un événement domine ma vie.

En 1881, François Pesnel, mon père, possesseur au Puy de la Banque Pesnel et Cie, fondée en 1823, a fait faillite. Très peu en regard du train de l'univers ; assez pour orienter un destin.

J'avais treize ans. La veille de la catastrophe, j'étais un enfant heureux et qui trouve naturel d'être riche : le lendemain, j'avais découvert la pauvreté, ce qui est sans importance, et la notion de l'honneur sali, après quoi nulle paix n'existe plus. A dater de là aussi, je suis devenu l'homme d'une pensée : réparer l'injustice.

Une injustice : j'emploie le mot à bon escient. Mon père, en effet, n'était pas seulement lettré, charmant, le plus intelligent et le plus probe que j'aie connu : il n'avait même pas commis une imprudence ! On a écrit que trop de petites gens avaient été ses victimes : que dirai-je de lui, sinon qu'il a été la première d'entre elles ? Victime de cette crise de l'Union Générale qui fut, pour les puissants de la finance, l'occasion de nettoyer la place à leur profit. La manœuvre est simple, d'effet assuré. On crée une panique ; suit l'assaut des guichets ; en même temps, on supprime le crédit et le concurrent s'effondre. Un concurrent de moins vaut bien, n'est-il pas vrai ? quelques ruines de particuliers et la mort de l'innocent.

Car ceci encore se trouve à l'origine, et il faut que je le précise. Quand mon père quitta le Puy, il avait tout sacrifié, maison, campagne, valeurs, et jusqu'à l'argenterie. En arrivant à Paris, à peine avions-nous de quoi payer d'avance un mois de loyer rue Caulaincourt ! Cependant, parce qu'il restait à découvert un passif d'environ 1.800.000 francs, moins de quatre ans après ce départ de pauvres, mon père est mort, littéralement tué par son désastre.

Mort de chagrin, — qu'on entende bien, — et non de honte ! Mort avec la volonté qu'il m'a passée de reconstruire et d'effacer !...

Minutes atroces dont le lointain retentissement agite encore mon âme. Se devinant perdu, mon

père m'a fait venir, m'a contemplé longuement, comme pour mesurer d'avance une loyauté fille de la sienne, et puis a dit :

— Je ne te laisse qu'un bilan et une liste de dettes : jure que tu prends ma place et feras le nécessaire pour les anéantir !

J'ai juré.

En prononçant un tel serment, savais-je que je renonçais au bonheur familial, à un foyer, à tout ce qui approche même de loin la vie sentimentale ? Non. En revanche, une chose m'apparut avec une clarté aveuglante, et c'était que ma jeunesse était finie. Une telle secousse polarise la volonté : la mienne, à dater de là, n'a plus changé, j'ai voulu réparer.

Aveu tragique et qui doit suivre : vingt années de labeur inlassable n'ont pu y parvenir. J'ai échoué.

Dès lors, que retenir de ce temps, sinon qu'il me conduisit à accepter le secours qu'un autre m'offrait ? A regarder cela, comment ne pas croire aussi qu'une volonté mystérieuse dirige les pauvres êtres que nous sommes ? Quand ma mère s'est remariée, quand mon frère André vint au monde, j'ai versé des larmes de rage ; lorsque, la mort s'acharnant, je me suis vu la charge d'un orphelin de six ans, j'ai connu les premières affres de la défaite. Vanité des conjectures humaines : avec ce frère, avec cet orphelin, c'était le salut qui s'approchait !

Qu'auparavant j'aie fait d'André un savant,

formé son cœur, et, durant l'affreuse guerre, tremblé comme s'il était mon fils, importe peu : mais au retour de la tourmente, il a résolu de se mettre au service d'une réhabilitation qui ne l'intéressait que de loin et d'un nom qui n'était pas le sien ; pris de compassion pour ma détresse, il m'a offert les premiers gains que devait lui procurer l'Amérique ; ceci est récompense royale. Elle me fut donnée : après cela, il ne reste qu'à se taire en s'inclinant.

Donc vingt années inutiles ; puis, au bout, le soulagement de penser qu'à défaut de moi un plus habile reprend ma tâche : voilà pour l'extérieur. Quant à mon existence profonde, je ne l'étalerai pas plus aujourd'hui qu'alors. Jour à jour, j'ai revécu le dernier adieu de mon père. Incapable de me détourner du drame où avait sombré notre honneur, et faute de mieux, j'en ai reconstitué les éléments. Enfin, j'ai savouré l'amertume de l'exil, car ayant décidé de ne rentrer au Puy que tête haute, ma terre natale demeurerait pour moi terre interdite. C'est tout : n'ajoutons rien.

Parmi les détails ainsi recueillis au cours de mes enquêtes, j'en donnerai pourtant deux, de valeur inégale, et parce qu'ils tiennent à ce qui doit suivre.

Le premier éclaire d'un jour singulier ce qu'on est convenu d'appeler les liens de famille.

Mon père avait une sœur, madame de Castérac, qui vivait au lieu même où j'écris, à Camba-

leyres, près du Puy. D'elle je n'ai jamais retenu qu'une silhouette de petite femme sèche, maigriote et vêtue de noir. Vision d'enfance, puisqu'à Paris madame de Castérac ne donna pas signe de vie. Au début, je m'enquis d'elle, mais mon père se taisait et ma mère prenait un air hostile. De guerre lasse, je l'avais oubliée, quand un hasard m'a livré la raison de ces silences et que voici.

Mécontente du mariage de son frère, madame de Castérac n'avait plus gardé avec lui que des relations de banque. La veille de la faillite, alors que mon père se jugeait sauvé et sans doute n'avait pas tort, une personne exigea sur l'heure 200.000 francs. Du coup on dut vider les coffres et accepter le naufrage. Admironz la pudeur qui, lorsqu'un proche est en jeu, fait couvrir les pires procédés : la personne en question était madame de Castérac !

Le second fait, parce que d'ordre sentimental, est de ceux qui m'ont déchiré.

Au Puy, notre maison, qui a vu mes grands-parents mourir et mes derniers pas heureux, portait un nom : on l'appelait la *Maison du Krach*.

« Quoi ! dira-t-on, n'y a-t-il jamais eu depuis lors d'autre faillite au Puy ? »

C'est ainsi. On s'étonne à peine d'être dépouillé par un voleur ; on pardonne rarement au maladroît dont le heurt fait choir notre bourse dans l'eau. Si mon père n'avait pas été un hon-

nête homme, sans doute aurait-il déchaîné des rancunes moins longues.

D'ailleurs, imaginerait-on un lieu du monde plus propice que le Puy aux longues résonances à travers le temps ? Fermant les yeux, je revois ses toitures flambantes roulant comme la coulée d'un volcan resté seul en activité dans une région de volcans morts, la barrière abrupte de monts l'isolant du reste de l'univers, et je songe : « Quelle enceinte pourrait retenir mieux les moindres bruits ? Qu'abriteraient ces demeures, sinon des âmes de violence, incapables d'oubli ? »

Moi-même ne suis-je pas le vrai fils de cette terre où tout est contraste, le sol noir et le ciel méridional, les plateaux gras et la lande empiercée, les cerisiers en flamme et les pins torturés ?... Dire que je cherchais tout à l'heure à expliquer longuement le passé qui a précédé *la chose* ! Deux mots, et le résumé s'en trouve fait. Pareil à ceux de ma race, j'ai vécu d'une passion et d'une souffrance. Transplantée, mon âme non plus n'a pu changer : violente et incapable d'oubli. Quand on a saisi cela, le reste va de soi et il n'y avait qu'une réponse au destin qui s'offrait. Donc, plus de détours, regardons en face ce destin, tel qu'il parut à mes yeux, tel ensuite que je l'ai transformé. Des faits, d'abord ! Et après... après, qu'on me juge à son gré ! Le verdict ne touchera pas aux conséquences : l'irréparable poursuit sa marche.

Le 20 mai 192..., j'ai reçu la lettre suivante :

BOURDOIN

notaire au Puy

« Monsieur,

« Vous êtes instamment prié de passer sans délai à mon étude pour affaire qui vous concerne.

« Veuillez agréer, etc... »

Trois jours auparavant j'avais accompagné sur un quai de gare André partant pour l'Amérique. Si cruels que fussent nos adieux, trop de projets de libération s'y attachaient pour n'en pas atténuer le chagrin.

A la lecture de ce papier, le premier qui me parvînt du Puy depuis nombre d'années, j'eus le pressentiment qu'une nouvelle bourrasque menaçait mes projets. Je tremblai, et comme il est d'usage quand on se sent désarmé ou trop faible, je résolus d'ignorer, c'est-à-dire de ne pas répondre.

Une semaine s'écoula. Puis nouvelle lettre que je transcris encore :

BOURDOIN

notaire au Puy

« Monsieur,

« Chargé de procéder à une opération judiciaire pour laquelle votre présence est indispen-

sable, je vous serai reconnaissant de vous présenter sans nouveau retard à mon étude.

« Veuillez agréer, etc... »

Cette fois, le terme « opération judiciaire » flambait à la manière d'une torche au sein de la prose incolore. Certes, je connaissais le régime de la prescription et qu'ainsi aucune réclamation relative au passé n'était susceptible de suite légale. Qui m'assurait pourtant qu'à défaut de mieux, quelqu'un ne tentait pas de réveiller un scandale jugé trop oublié ? Il en coûte au plus des frais d'avoué : une vétille, quand la vengeance vaut de l'or. Pour le coup, j'allais répondre par un refus de me déplacer et une demande d'éclaircissement, quand la pensée que, par ma faute, le nom de mon père traînait déjà peut-être dans un prétoire, m'arrêta net.

Alors partir ? De tous les modes de retour que j'avais imaginés, celui-là serait bien le plus amer.

Je passe sur le débat intime qui suivit. Sa conclusion compte seule. Le même soir, sans prévenir le notaire de ma venue, et muni de papiers relatifs à la faillite, je prenais le train. Une part de ma vie était achevée : pourtant, je me croyais assuré de ne pas coucher au Puy et de rentrer chez moi après deux nuits de voyage. Ainsi prévoit la raison raisonnante. La logique est l'art d'errer avec sécurité.

Au matin, j'arrivai, le cœur étreint, la mémoire pleine d'un paysage d'autrefois. Je me

rappelais un dédale de maisons tassées, des ruelles en forme de courtines, des escaliers et des ruisseaux d'ordures coupant la chaussée par le milieu : je n'aperçus d'abord qu'une ville neuve où des immeubles sans beauté s'accouplaient le long d'un boulevard en courbe molle.

Image de l'œuvre du temps. Quarante années avaient donc modelé à nouveau la cité de mes souvenirs ? Sans doute en était-il de même pour les âmes. Que restait-il ici d'un drame dont je devais être seul à m'occuper encore ? J'ignore ce qui l'emporta, durant un instant, de la déconvenue que provoquait un spectacle si différent de mes attentes ou de l'allégement suggéré par une telle possibilité d'oubli. Hélas ! je ne tardai pas à constater qu'il s'agissait là d'un jeu momentané. A peine sorti de gare, je dus m'enquérir près d'un passant de l'adresse du notaire.

— L'étude Bourdoin ? C'est *en ville*, place du Greffe, juste en face d'une grande maison fermée qu'on nomme la maison du Krach... N'importe qui vous indiquera...

Suivirent des indications pour atteindre *la ville*, que je ne parvins pas à entendre. L'homme qui me renseignait de la sorte était jeune et faisait partie de générations qui ne soupçonnaient pas la mienne. Me vit-il frémir, en l'écoutant ?

Ainsi, j'avais cru le Puy changé : au premier mot, je le retrouvais féroce, comme il sied. De plus, par un raffinement inattendu, l'étude où j'étais convoqué se trouvait devant la seule mai-

son que j'eusse souhaité ne point revoir. Quand le destin commence, il s'offre le luxe des mains pleines.

Je montai vers *la ville*.

Ah ! chez nous, il n'est ni bâtisse, ni artères capables de l'entamer ! Comme je les reconnaissais maintenant, les portes basses protégeant au pied d'une épaisse muraille des avant-cours où nul ne semble jamais passer, les hautes demeures à fenêtres aveugles dont chacune, par sa face invisible, s'efforce d'apercevoir un coin de plaine ! Des noms surgissaient dans ma mémoire : eux aussi, je les reconnaissais, certain qu'un tel devait habiter là, et tel autre plus loin... Moi seul arrivais, méconnaissable, dans le passé intact.

Devant cela, que faire, sinon bander sa volonté et immobiliser le masque ? Libre à mon âme de se révolter, pourvu que la tête restât haute ! Place du Greffe, j'eus le courage de traverser le terre-plein sans détourner les yeux vers la maison, et quand le clerc, me jugeant un solliciteur de rencontre, eut demandé mon nom, de quel air assuré je laissai tomber :

— M. Pesnel, de Paris !

Mais quel regard ensuite ! Si grande que fût la retenue professionnelle, comment ne pas y lire qu'avec moi rentrait dans l'étude Bourdoin le krach Pesnel, redevenu enfin chose concrète, vivante comme le passé qui n'allait plus cesser de se lever sous mes pas !

A peine en effet eus-je prononcé ma réponse, qu'introduit dans un bureau je tressaillis devant un tutoiement imprévu.

— Enfin !... Je t'attendais chaque jour et commençais à craindre que tu aies eu peur de venir.

Peur ! Bourdoin a lâché le mot du premier coup. J'ignorais d'ailleurs qui est ce Bourdoin. A Paris, son nom ne me rappelait rien. Ici, en revanche, et bien que l'homme soit devenu bedonnant, patelin, pourrais-je ne pas revoir en lui le gamin étique et futé avec lequel j'ai joué en revenant du lycée ?

Inutile également de vouloir me défendre d'avoir peur, puisque soudain un nom m'arrête.

— Le dossier Castérac, tout de suite...

— Bien, monsieur, je l'apporte.

— Quoi ! reprend Bourdoin, ne savais-tu pas que madame de Castérac est morte ? Aussi, je m'étonnais que tu ne fusses pas en deuil.

Je réponds :

— Oui, on avait négligé de me mettre au courant... Est-ce pour m'apprendre ce détail, que tu m'as imposé un voyage dont je n'éprouvais aucun désir ?

Bourdoin hausse les épaules :

— Pourquoi pas ?

Je poursuis :

— Quant à ma tante, vivante ou morte, c'est tout comme. Entre l'honneur du nom et un risque d'argent, elle a choisi jadis : possible que Dieu lui pardonne... moi, pas.

— Oh ! soupire encore Bourdoin, le monde a marché ! Pourquoi revenir sur des histoires si anciennes qu'elles ne comptent plus ?

Vais-je répliquer ? Inutile, car un paquet s'abat sur la table, apporté par le clerc : et tout à coup, ce qui n'a été qu'allusions, sous-entendus, lueurs dérobées, devient présence, paroles et lumière. Le nom de Castérac, écrit là en ronde grasse, s'installe entre nous comme un troisième, le seul qui compte : Bourdoin et moi n'avons déjà plus l'air que de comparses.

Je vois encore Bourdoin saisir la liasse d'une main rapace, en faire sauter les sangles, et commencer aussitôt d'y chercher un papier. Il était bien vraiment le notaire moderne, c'est-à-dire aussi désintéressé que possible des sentiments, mais pénétrant dans les affaires sonnantes avec l'ardeur de la fourmi qui découvre un grenier.

Quant à moi, emporté par une brusque dérive et, — pourquoi ne pas l'avouer ? — en proie à une crainte sans objet défini, je devais ressembler au duelliste qui attend, avant de tirer lui-même, qu'ait rententi le coup de l'adversaire.

Ayant enfin trouvé ce qu'il désirait, Bourdoin leva la tête :

— Avant toutes choses, je te prierai de rectifier s'il y a lieu mes renseignements. Ton père François Pesnel est décédé à Paris le 21 mars 188... Exact ? Oui... Ta mère, de son côté,

morte en 189... à une date que je n'ai pu préciser et qui d'ailleurs importe peu. Remariée, n'est-ce pas?... Son second mari, Hippolyte Cabriès...

— Mort, lui aussi, déclarai-je : mon passé n'est qu'un cimetière.

Bourdoin fit un geste d'indifférence. De tels mots, en pareille matière, devaient lui paraître plus comiques que déplacés. Il reprit :

— De ces faits il appert que tu es bien l'unique descendant direct de François Pesnel, frère de madame de Castérac, ma cliente. Celle-ci, n'ayant d'autre part jamais déposé de testament en l'étude, ni témoigné le désir de tester, tu dois être tenu pour le moment comme héritier probable. Je dis probable... appuya-t-il... mais dans une heure, — le temps de lever les scellés posés à tout hasard sur ma demande, — j'estime que ce probable ou, si tu préfères, ce provisoire sera définitif. Comprends-tu maintenant qu'il valait la peine de prendre le train ?

Renversé sur son siège, il attendit ma réponse. S'il guettait le reflet des émotions qu'il espérait avoir créées, il dut être déçu. Une seule pensée m'occupait à ce moment. A mille lieues de l'héritage dont il semblait si fier, je songeais : « Dieu merci ! le nom cette fois n'est pas en cause et je me suis effrayé pour rien. »

— Eh bien ? reprit Bourdoin. Tu restes silencieux. Tu n'as pas de question à me poser ?

Je répondis avec une entière sincérité :

— Aucune.

— Pas même sur le montant de la succession ?

— Pas même, puisque, pour des raisons que j'ai laissé entrevoir tout à l'heure, et dont je suis probablement seul à apprécier la valeur...

— Avant de les entendre, interrompit encore Bourdoin, un dernier mot. Ta tante, je viens de le dire, était cliente de l'étude. J'espère bien que toi aussi, plus tard... Reconnais d'ailleurs qu'en posant les scellés, j'ai agi déjà dans ton seul intérêt.

Je le considérai avec une involontaire ironie. Tant d'âpreté à la clientèle ne me surprenait pas outre mesure, mais il y manquait les préparations d'usage. Il comprit, se mordit les lèvres :

— Je t'ai arrêté, pardon... Donc, pour des raisons à toi connues...

J'achevai :

— ... Il me paraît certain que madame de Castérac, me sachant son héritier possible, eût préféré détruire sa fortune plutôt que de m'en voir profiter. Reste à apprendre quelle rivière elle a choisi pour y noyer des économies d'autant plus précieuses qu'elles devaient être courtes. Je n'éprouve à cet égard aucune curiosité. En toute hypothèse, la question ne me concerne pas.

Bourdoin eut un sourire ambigu.

— Ne médis pas de ta tante. A défaut des

liens de famille, un peu négligés peut-être, elle cultivait son bien d'une manière exempte de critique.

En même temps il avait décroché son téléphone :

— Allo... Allo... le 382, mademoiselle... C'est vous, monsieur le juge de paix?... L'affaire Castérac, oui... je vais vous faire prendre en auto... aller et retour, en tout ? une heure au plus... alors, tout de suite ? entendu.

Puis se tournant vers moi :

— Ta tante n'ayant jamais résidé qu'à Cambaleyres, j'ai jugé inutile en effet de poser ailleurs des scellés.

— Ailleurs ? Elle avait donc d'autres propriétés ?

Pour la première fois, je le vis embarrassé.

— Quoi, cela non plus ? Tu ne savais pas ? En face... la maison...

Je me dressai :

— Tu ne veux pas dire ?...

Il baissa la tête en signe d'assentiment.

— Si... c'est exact... Oh ! rassure-toi ! rachetée discrètement... l'étude a opéré sans publicité inutile... Et puis...

Son ton changea, redevenant allègre :

— ... Et puis, mon cher, tu ne vas pas, je l'espère, mettre de la sentimentalité là où elle n'a que faire ! Ce qui est fait, est fait. Occupons-nous du seul présent : plus d'un million de bonnes terres, que diable ! cela vaut la peine.

Le chiffre retentit en fanfare.

— Plus d'un million ! répétais-je sans m'émouvoir. Il y avait de quoi, je l'avoue, racheter la maison du Krach. Dommage que l'acquéreur n'ait pas songé à la débaptiser.

Bourdoin riposta :

— Probable que madame de Castérac voulait t'en donner le plaisir.

— Je doute de son remords plus encore que du legs.

— Je crois beaucoup aussi à l'imprévoyance des vivants. En tout cas, le plus sûr est d'aller voir. Partons-nous ?

Il s'était levé. Je murmurai :

— Vraiment, je me serais passé de pareille corvée. Elle est inutile et absurde.

Mais il n'écoutait plus et m'entraînait.

En traversant l'étude, je rencontrai le regard du clerc. L'intérêt du début avait fait place à de l'obséquiosité. A tout hasard, estimant comme Bourdoin que le passé est bien passé, peut-être celui-là aussi offrait-il ses services au présent ?

II

Désireux de décrire la suite d'une journée qui aurait dû demeurer pour moi inoubliable, je m'aperçois que le temps a tendu devant elle une bande assez large pour cacher la courbe moyenne des faits, pas assez pour en voiler les pointes. Je n'entrevois plus ainsi que des moments. Voici les principaux :

D'abord, une vision de paysage...

A vive allure, l'auto nous emporte tous trois, le juge de paix, Bourdoin et moi, vers un Cambaleyres dont j'ignore l'emplacement. Au départ, on a traversé un long faubourg surgi depuis peu : bâtisses neuves et banlieusardes, laideurs prétentieuses ou sordides que chaque ville dépose à sa sortie, comme la mer jette son varech à la rive. Mais, libérée enfin, la route s'est engagée entre des coteaux verdissants et le clair torrent qu'est la Borne. Tantôt rapide, tantôt flânant au gré d'une courbe, elle nous jette au passage des odeurs que j'aspire avec

délices, car il me semble les reconnaître. Enfant, il me souvient d'avoir savouré les parilles. Jamais, depuis lors, je n'avais rencontré ces aromes où se combinent à doses inégales le parfum sucré de la prairie et la rudesse des plantes amères. Evocation subite. J'aimerais retenir l'air qui passe. Je voudrais m'arrêter. Espérant peut-être échapper à la vitesse qui m'entraîne, je tourne la tête... et je vois.

Le Puy est là, tout entier, fantastique sous le soleil du matin, tel que mes yeux l'apercevaient jadis, et tel encore que, depuis l'exil, je l'ai souvent imaginé. Au premier plan, Espaly dressé en forteresse. A l'horizon, un cierge noir que couronne une petite flamme : le mont Aiguilhe et sa flèche. Entre les deux, officiant drapé dans une chape chargée de toits couleur rubis, le mont Corneille. Au-dessus de tout, la cathédrale. Poème prodigieux, où la nature et l'homme mêlent leurs strophes, à travers lequel les trois portes géantes de la basilique, parilles à trois bouches grandes ouvertes, ont l'air de lancer des clameurs...

Je vois... Apparition d'une seconde : un coude brusque... tout disparaît.

Après cela, il n'y a plus qu'à garder au fond des yeux le décor inoubliable et, ma place reprise, à rester le témoin détaché que je crois être depuis que je sais pourquoi l'on va à Cambaleyres. Aussi bien, pour me ramener à la claire appréciation des faits, suffirait-il de toucher le pa-

quet placé sur mes genoux. A défaut de servir comme je l'avais cru, les papiers de la faillite Pesnel écartent de moi les illusions dangereuses.

A mes côtés, le juge et Bourdoin bavardent. Propos de province, étrangers à la mission qu'on va remplir et d'autant plus loin d'elle qu'on y songe avec continuité. Je n'écoute pas. En revanche, une question m'obsède : mon père est-il jadis venu à Cambaleyres ? Etonné de ne pouvoir y donner de réponse, je ne m'étonne pas moins de ressentir une étrange douceur à évoquer une période de ma vie à laquelle, depuis tant d'années, je m'étais interdit de songer.

— Cambaleyres ! dit Bourdoin.

Juchée sur un éperon, comme la plupart des gentilhommières du pays, celles-ci, paraît-il, a toujours appartenu aux Castérac et constituait le plus clair de leur maigre fortune. D'ici, on n'aperçoit qu'un socle raviné au-dessus d'un val-lon boisé, et que surmonte une longue muraille, comme si volontairement la demeure s'était interdit d'apercevoir l'espace. Sans doute, la vue, là-haut, commandera-t-elle le plateau. Mais non, l'enceinte continue de courir, clôt de toutes parts le parc de médiocre étendue ; à peine soupçonne-t-on au milieu une bâtisse bosselée de tours, dont chacune fut rasée au niveau du toit. Des deux côtés de la grille, des chiens à la chaîne jettent des abois furieux. Nous roulons dans une allée envahie par l'herbe et sous une voûte de bran-

ches jamais émondées. L'auto s'arrête au pied de la façade crépie de jaune. Le voyage est terminé ; toutefois, avant de descendre, je regarde encore.

En vérité, je n'éprouve aucune surprise. La maison de madame de Castérac est bien celle que j'attendais, demi grande dame, demi fermière. « Un million de terres ! » a déclaré Bourdoin, mais on ne voit ici ni lumière, ni ciel, et quelle tristesse, non parce que la mort vient d'y passer, simplement parce que tout y paraît désertier la vie !

Au bruit de notre arrivée, une vieille femme est accourue. Bourdoin saute à terre le premier.

— Bonjours, Rosa : nous venons pour les scellés. Vous connaissez M. Tourtedos, juge de paix ? Et voici M. Jean Pesnel. Ouvrez vite, car ces messieurs sont pressés.

Longuement, avant d'obéir, la vieille me couvre d'un regard attentif.

— M. Jean ressemble bien à son père, dit-elle, de l'air entendu qu'ont les gens d'âge, lorsqu'ils apprécient une marchandise de choix.

Mon père ! Allons, grâce à ce rappel imprévu, la corvée sera moins lourde que je ne l'imaginais. Pour la seconde fois, ce qui a torturé ma vie disparaît et je plonge dans la fraîcheur de minutes longtemps oubliées, celles où nous étions encore heureux !

— Hâtons-nous ! dit Bourdoin : M. Tourtedos n'est pas libre de son temps.

Ici, pourquoi une image s'impose-t-elle à moi,

sorte d'intermède comique, telle cependant que je ne saurais passer outre ?

Je ne remarque pas l'entrée de la maison : en revanche, Tourtedos marche devant moi et j'ai la surprise de détailler sa silhouette. Epaules tombantes, jambes en arc, redingote à pans qui flottent autour d'une taille trop basse : plus de doute, M. Tourtedos est vénérable et soigne sa carrière dans la loge du pays. Vénérable encore, car il porte la barbe longue, des cheveux plaqués sur un crâne à demi nu, et pleure les mots plutôt qu'il ne les prononce. Et je le sens la proie de sentiments contradictoires : plaisir d'être mêlé à une importante affaire d'argent, souci de prouver qu'il accomplit pourtant une corvée, satisfaction de violer le domicile d'une femme qui, de son vivant, aurait refusé de le recevoir, enfin désir secret de se ménager l'héritier, quel qu'il puisse être. Hélas ! Bourdoin l'a trop peu renseigné, et tandis qu'il continue d'avancer, s'excusant à chaque porte de passer devant moi « en raison de sa fonction », soupçonne-t-il que je sois le seul totalement désintéressé de ce qui suivra ?

Après cela, un trou dans ma mémoire, puis une seconde image qui, cette fois, unit sur le même cliché Bourdoin et Tourtedos.

Nous sommes assis tous les trois devant un secrétaire. De part et d'autre, un jour vert descend des hautes croisées, révélant les visages de la pièce. Celle-ci d'ailleurs est si vaste qu'à l'op-

posite le lit de madame de Castérac s'obstine à dresser une masse indistincte pareille à un catafalque. En revanche, les documents sans intérêt déjà examinés et réunis en tas sur l'abattant du secrétaire, forment une tache crue insupportable aux yeux.

Ferme sur sa chaise, Bourdoin achève de vider méthodiquement les tiroirs. Assis à droite, le nez armé de lorgnon, Tourtedos tend le cou avec curiosité. Je suis à gauche, assez en arrière pour n'avoir même pas la tentation de regarder, tant ce travail est loin de moi. Ah ! je jure bien n'avoir pas jusqu'alors arrêté ma pensée sur ce qui *pourrait arriver*. Il me semblait, au contraire, être de pierre : je crois que je ne ressentais que la fatigue de l'insomnie et des appréhensions qui l'avaient entretenue.

Tout à coup, Bourdoin pousse une exclamation :

— Une cachette !

Tourtedos dit d'un air entendu :

— La cachette a ceci de bon qu'elle est partout la même.

En effet, le cabinet du secrétaire paraît mobile. Retiré avec un peu de peine, il laisse paraître deux tiroirs orientés dans le sens longitudinal.

— Cette fois, je crois que nous y sommes, déclare Bourdoin ramenant du premier un paquet jaune.

Les épaules de Tourtedos se penchent vivement. Je ne bouge pas. Tout au plus, ne puis-je

m'empêcher de suivre le grattement impatient des ongles de Bourdoin qui ne parviennent pas à ouvrir assez vite la couverture de papier glacé.

Je songe :

— Dieu merci ! la corvée s'achève.

Nouveau cri de Bourdoin qui me fait tressaillir.

— Des bons du Trésor !

— Voyons ! dit Tourtedos.

Des bons... encore des bons...

— Vous permettez que je compte ? reprend Bourdoin.

Tourtedos réplique :

— Très juste. Je vais en faire l'appel : ce sera plus aisé.

Ensuite des chiffres tombent : 10.000... 12.000... 30.000... 60.000...

Attiré malgré moi, j'approche à mon tour pour regarder, — non les papiers, — mais les mains qui les manient, et c'est l'image !...

Spectacle extraordinaire. Elles sont normalement très dissemblables : celles de Bourdoin potelées, un peu courtes, chacune encadrée dans sa manchette empesée comme une fleur dans un cornet ; celles de Tourtedos, longues, avec des ongles en deuil et des poils qui se rebroussent au contact de la chemise molle. En ce moment, je ne pourrais plus les distinguer, tant elles palpent, agrippent, et tremblent de même ! Mains effarantes qui ont l'air de se baigner dans ces papiers, cependant pareils à tous les autres ; mains de convoitise qui pèsent un or imaginaire, ne se

décident à lâcher que pour reprendre ; mains de croupiers qui trouvent encore leur volupté dans la vision d'une fortune qui passe !

— 120.000 !

— Bigre ! à quel chiffre allons-nous monter ?

A quel chiffre, en effet, puisque l'averse continue, symbolisant pour ces deux êtres toutes les cupidités, toutes les délivrances... A suivre le jeu des mains, je sens que des voleurs auraient des gestes identiques, et une égale ivresse : et une nausée me vient, car, sans le dépôt retiré jadis de la banque Pesnel, rien de cet argent n'existerait peut-être.

— Où vas-tu ? demande Bourdoin, s'apercevant que j'ai reculé soudain.

— N'y touchez pas ! jette Tourtedos.

L'un et l'autre se sont tournés vers moi, en même temps que les mains, — toujours, — s'appuient, doigts écartés, sur le trésor qu'elles ont cru menacé.

Je réplique :

— Mais... je ne vais nulle part... je voulais seulement changer de siège.

Alors, Bourdoin, qui ne me croit pas, reprend d'une voix aigre :

— Un peu de patience ! Que tu le veuilles ou non, je me dois d'aller avec circonspection. Vous n'avez plus de bons, monsieur le juge ? Alors additionnons.

Un silence.

— 2.100.000.

Tourtedos vérifie :

— Deux millions... oui...

— Et toujours pas de testament ! poursuit Bourdoin.

— Vous pouvez vous vanter..., commence Tourtedos tourné vers moi.

— Attendez encore, interrompt Bourdoin : il reste un tiroir..., le dernier.

Il a dit : le dernier. Au fait, il a raison. Après lui, on sera censé tout connaître. Quelle lenteur succède à l'agitation des mains ? Serait-ce moi qui deviens impatient ? Si Bourdoin avait eu raison, en affirmant l'imprévoyance des vivants ? Allons ! point de vertige ! je me refuse à être de ceux que grise l'argent. Possible qu'auparavant j'aie voulu être riche ; je ne le voulais, Dieu merci ! que pour effacer.

— Des factures... murmure Bourdoin à mi-voix.

Cependant le vertige, contre lequel je me défends, grandit. Malgré moi, je guette de loin le tiroir qui se vide. Déjà le fond paraît. Combien de papiers reste-t-il à vérifier ? Dix peut-être.

— Ah ! une lettre !... Non, je me trompe, une facture toujours. Madame de Castérac avait décidément plus d'ordre que de prudence.

Tourtedos ricane :

— C'est miracle qu'on n'ait rien soupçonné. Un pareil trésor à portée de la main (et la sienne saisit en même temps les bons, comme s'il devenait réellement le cambrioleur qu'il imagine),

une maison isolée, rien que des femmes pour l'habiter... En dépit des chiens de garde, l'assassinat était certain !

Le mot sinistre demeure sans écho. Bourdoin, proche de la fin, a l'air d'exiger le silence. En fait, on dirait que brusquement la chambre est devenue inhabitée, ou plutôt que la morte dont on violait les secrets vient de paraître et glace les lèvres des intrus que nous sommes.

— C'est tout, dit enfin Bourdoin.

Je réplique, hébété :

— Alors, que reste-t-il à faire ?

Car j'imagine qu'une autre chose doit suivre. Il me paraît impossible que nous soyons au bout.

Bourdoin, stupéfait, me considère :

— Mais, plus rien !

— Aucune disposition, poursuit Tourtedos ; la surprise est par-dessus le marché. Toutefois, à votre place, monsieur, je chercherais tout de suite un coffre-fort.

Et parce que je continue à ne pas très bien saisir :

— Eh bien, quoi ! s'écrie Bourdoin, n'as-tu pas compris ? J'avais raison ! pas trace de testament et c'est toi l'héritier !

Mes premiers actes ensuite ne comptent pas. Je me rappelle seulement que je n'éprouvai ni satisfaction ni surprise. Il me semblait à la fois vivre une heure parfaitement normale et assister à une aventure extérieure qui exigeait une extrême attention. J'avais le cœur aussi calme que s'il ne

fût rien arrivé : cependant j'aurais agi de même si j'avais compté toujours que les choses se passeraient de cette manière.

Je décidai ainsi sur l'heure qu'il fallait rester à Cambaleyres avec Bourdoin. L'auto me débarrassera tout de suite de Tourtedos et viendra plus tard reprendre mes instructions.

Impassible, j'écoute le discours d'adieu du juge de paix.

— Mon compliment, monsieur. J'espère bien que nous aurons le bonheur de vous voir fixé dans ce pays où votre nom est si honorablement connu...

Ignore-t-il donc que je suis Jean Pesnel, fils de failli ?

Rosa de son côté reçoit l'ordre d'improviser un déjeuner. On devine à ses sourires qu'elle juge normal que je succède à sa maîtresse. Et comme je demande qu'on me prépare une chambre, elle offre aussitôt celle de madame. Sur mon refus, elle suggère qu'à défaut, celle de mademoiselle serait la plus convenable.

— Qui est mademoiselle ?

Bourdoin répond pour Rosa :

— Une fille de compagnie que votre tante avait depuis deux ans et qui n'est plus là. Correcte, d'ailleurs, et partie le lendemain de l'enterrement. J'ai réglé son arriéré.

Menus incidents, je le répète, qui ne comptent pas et aident simplement mon émoi intérieur à se dissiper en volontés sans conséquences. Entre le

passé que je quitte et le présent que j'aborde, le lien ne s'établit que plus tard, une fois le repas servi, et Bourdoin et moi en tête-à-tête. Mais là encore je continue à retrouver des impressions plutôt que des faits.

Et d'abord, celle du repos qui commence... L'émotion du retour m'avait brisé. Je me sentais les membres douloureux, les paupières pesantes. Soudain, j'étais dispensé d'agir, et libre de fermer les yeux aussi longtemps que cela me plaisait.

Autre sensation que je serais en peine de définir. Il paraît que désormais je suis ici *chez moi*. Cependant, rien de ce que j'aperçois qui ne me soit étranger. Les objets les plus usuels ont des formes inconnues. A tout instant, je m'attends à voir entrer quelqu'un qui me demandera compte de ma présence insolite. Je serais moins mal à l'aise dans un hôtel de rencontre.

C'est qu'aussi, en dépit du résultat de nos fouilles, je ne puis admettre que madame de Castérac ait accepté que je devinsse son héritier. Les seules passions que je lui connaisse, haine familiale et prudence en affaires, s'y opposent. Pour me rassurer, j'interroge Bourdoin :

— Ainsi, tu persistes à affirmer que j'hérite ?

Il bondit sur sa chaise :

— L'argent découvert tout à l'heure te tournerait-il la cervelle ? Dès ce soir, je procède aux formalités de prise de possession !

J'insiste :

— Cependant, comment t'expliques-tu... ?

— Que madame de Castérac n'ait pas rédigé de testament ?

Bourdoin a un petit rire mince.

— Mon cher, pour la même raison qui vient de nous faire trouver dans un tiroir, c'est-à-dire dans des conditions de sécurité stupides, deux millions d'espèces sonnantes. Ta tante, — pour-quoi le cacher, maintenant ? — était l'avarice vivante. Un avare, — j'entends un véritable avare, — a besoin de toucher son or et ne teste jamais, car tester c'est donner... Après la mort, je le veux bien... Mais as-tu remarqué combien peu de gens sont assurés qu'après leur mort ils ne disposeront pas de leurs biens ?

Puis, brusquement :

— Je compte que, dès ce soir, n'ayant pas les mêmes raisons, tu vas te débarrasser des sommes qui sont ici : avant une heure, le Puy, mis au courant par Tourtedos, ne songerait qu'à te dévaliser.

Je ne réponds pas. Ce qu'il dit est logique. Dès lors que madame de Castérac était avare, il y avait tout à parier pour qu'elle mourût intestat. Allons ! je suis le maître, tout m'appartient, maisons, terres, argent liquide...

— Rêves-tu ? reprend Bourdoin que mon silence impatiente. J'attends tes instructions !

Alors enfin le voile qui m'empêchait de voir se déchire. Une onde me soulève. Je cours chercher les papiers que j'ai apportés de Paris, et les jette sur la table :

— Mes instructions ? Parbleu ! rembourser !...

Vingt ans ! j'ai lutté vingt ans pour atteindre cette minute ! Je l'avais imaginée différente, mais qu'importe ! Elle résulte d'un hasard et non de mon effort : qu'importe encore ! Aurais-je aussi prévu la réponse qui me vint ?

— Rembourser ! Comme tu y vas !... A qui ? La moitié des intéressés ont disparu : leurs héritiers s'en moquent. Quant aux autres, il y a bel âge qu'ayant passé leurs créances aux profits et pertes, ils n'y songent plus. Autant ressusciter pour la gloire des souvenirs qui s'en allaient tranquillement au cimetière !

Je regardai Bourdoin. Son indignation n'était pas feinte, il croyait nécessaire de défendre mes intérêts, et naturel que le passé devînt pour moi une bonne affaire. Il conclut :

— Non, pas de romantisme ! Qu'en cela, du moins, l'exemple de ta tante soit une leçon ! Sans les opérations que tu lui reprochais ce matin, qui sait si aujourd'hui...

Je ne le laisse pas achever :

— En effet, il est excellent que l'argent de madame de Castérac aide à rebâtir ce qu'elle avait détruit : autres générations, autres mœurs...

Il riposte :

— As-tu songé que, les frais payés, si je t'obéissais, on devrait vendre une partie des terres ?

— La totalité, s'il le faut !

— Pourquoi et pour qui, grand Dieu !

— Pour l'honneur, cela suffit.

Un court silence s'abat sur la table. On dirait qu'autour de nous les choses ont repris un air encore plus hostile. Est-ce contre Bourdoin ou contre moi que je les devine en révolte ?

Bourdoin enfin ploie les épaules :

— Les beaux sentiments coûtent cher. Heureux qui peut se les offrir !

Je réplique :

— L'argent n'est pas la seule monnaie. Mon père a payé de sa vie !

Il insiste :

— On a aussi presque toujours tort de courir au sublime. Il suffit de marcher les yeux au ciel pour choir contre une pierre.

— J'exige que dès ce soir...

— Soit, dès ce soir, on t'obéira.

Aussitôt l'onde qui recommence et me bouleverse. Hier, oui, c'était hier encore que j'errais dans Paris, tremblant à la pensée du voyage, m'imaginant n'être plus qu'un vieil homme usé par l'effort et qui a manqué sa tâche. Oh ! mon père ! la tâche est faite !

— Qu'as-tu ? interroge Bourdoin.

— Rien... tu ne pourrais comprendre.

Rien, sauf que j'ouvre les portes toutes grandes à la joie qui vient d'entrer. Rien, sinon que je savoure la première étreinte qu'elle m'ait encore donnée...

Arrêtons-nous. Ce fut le sommet. Le reste de la journée ne compte pas.

III

Heureux ou malheureux, les événements exigent qu'on s'y adapte. Un passage si soudain d'une extrémité à l'autre avait produit en moi une rupture d'équilibre momentanée. Le retour à une perception claire de la réalité fut l'œuvre des jours suivants.

Un obscur désir de résister à l'hostilité du lieu, plutôt que la notion des formalités qui allaient exiger ma présence, m'avait décidé à coucher à Cambaleyres. Lorsque j'y rentrai le soir, après avoir accompagné Bourdoin au Puy, Rosa m'attendait, non plus cérémonieuse comme le matin, mais déjà familière.

— J'ai préparé la chambre de mademoiselle. Monsieur y trouvera un bon feu qui n'est pas de trop par ici.

Puis, sans attendre que j'aie remercié :

— Ah ! je comptais bien que ce serait monsieur qui prendrait la place de madame ! Je ne connaissais pas monsieur, mais son père était si bien !

J'ai toujours pensé que madame avait tort de laisser de côté son frère : seulement, on n'allait pas contre les idées de madame... N'empêche que ça devait bien finir.

Bavardage affectueux qui a l'air d'excuser la maison de son accueil revêche. J'acceptai d'aller aussitôt visiter mon installation. Un vieil escalier en vis, logé dans la tour du milieu, y conduisait. Au premier se trouve un palier que prolongeait alors de part et d'autre un corridor délabré et zigzaguant. L'appartement de mademoiselle occupait l'extrémité ouest. Chemin faisant, Rosa expliquait les lieux.

— Voici la chambre de M. le comte, du temps où il vivait. Après, madame a préféré coucher au rez-de-chaussée, dans l'ancien salon... là où vous étiez ce matin. Ici, encore une pièce pas habitée... un cabinet...

Oubliant que le soir venu et les volets clos empêchaient de rien distinguer, elle ouvrait chaque fois la porte désignée ; ensuite, elle agitait la lampe qu'elle tenait à la main, bénissait le lieu obscur avec une ou deux aspersions de lumière et repartait.

A la fin, l'on parvint dans une pièce ronde, illuminée par le brasillement d'un fagot.

— Parfait ! m'écriai-je, mademoiselle n'avait pas mal choisi.

— Ce n'est pas elle, dit Rosa, mais madame, rapport à ce que c'est petit et facile à chauffer. Madame, n'est-ce pas, était regardante.

Elle aurait pu continuer : je ne l'écoutais plus, les yeux attirés tout à coup par une table placée devant la croisée.

— Ah ! monsieur la reconnaît ?... Elle vient de la vente... dans les temps...

Ma table d'enfant ! En d'autres circonstances, la retrouver à Cambaleyres m'aurait exaspéré ; mais, ce soir, cette épave me paraissait une amende honorable offerte par la maison. Doucement, comme on caresserait un objet précieux, je promenai ma main sur le vieux meuble.

Rosa, à l'affût de mes moindres mouvements, poursuivit :

— Madame avait acheté aussi un tas de vieux livres. On les a mis en bas, dans ce qui était autrefois le bureau de M. le comte. Si monsieur veut les voir...

— Merci, plus tard.

La pensée de retourner dans cette partie du rez-de-chaussée m'était désagréable. Placées là, les reliques dont parlait Rosa m'auraient été pénibles à rencontrer.

— Comme cela se vendait pour rien, naturellement, madame avait pensé...

— C'est bon, Rosa, allons dîner.

Elle n'insista plus et me laissa disposer à mon gré le maigre bagage ramené de la gare.

Une soirée suivit où je retrouvai, je ne sais pourquoi, le malaise indéfinissable du début. J'étais épuisé sans doute par les émotions successives qui m'avaient ballotté, à moins que ce ne

fût, plutôt, par l'obstination de Rosa, à parler de madame.

On eût dit qu'à travers ce bavardage, la morte rentrait chez elle. Elle était là, me demandant ce que je faisais à une place qui n'aurait jamais dû être mienne. Pour un peu, elle m'aurait expulsé. En même temps, je la considérais. Inquiétante ou grande ? La passion à un certain degré devient beauté. L'avarice de madame de Castérac paraissait ainsi avoir été capable de s'exposer à des risques, c'est-à-dire de se vaincre elle-même, et sans mesure au point d'en être belle : ladrerie et audace, volupté de l'économie du sou, et de ramasser quadruple un or pour lequel on a tremblé, Harpagon risquant sa cassette au tapis vert.

Je finis par me lever, chassé par la vision. Rosa s'interrompit.

— Monsieur n'est pas mal, j'espère ?

Je fis signe que non.

— Après tout, conclut-elle, il n'y avait que du bien là-dedans, puisque c'est monsieur qui va en profiter.

Et sur ces mots s'acheva la soirée. Une telle fatigue m'accablait que la réalité de nouveau m'échappait. Le temps qui allait suivre ne devait d'ailleurs m'en rendre la pleine conscience que par degrés insensibles. L'évolution de sentiments que je subis alors était logique, mais combien de fois l'ai-je tenue pour commandée par le hasard, tant je la trouvais déconcertante !

Je revois, par exemple, mon premier réveil dans la chambre de mademoiselle. J'avais dormi d'un sommeil accablé, d'une traite. Soudain, j'ouvre les yeux. Aux carreaux de la fenêtre j'aperçois, non plus la façade grise et percée d'ouvertures indiscretes à laquelle j'étais accoutumé, mais un arbre qui tend devant moi l'écran magnifique de ses branches. Un vieux papier à fleurs, zébré de déchirures, s'est substitué à la tenture unie et nette. Autour de moi, rien que des meubles inconnus : en revanche, devant la croisée, une table que je n'avais pas rencontrée depuis ma treizième année... Indécis, j'écoute le silence. Où suis-je ? Une longue hésitation... ensuite l'étonnement de me découvrir un cœur léger... enfin l'éveil total : aujourd'hui, au Puy, la nouvelle va courir que le fils Pesnel restitue ! Et soulevé par une joie qui est bien près d'être une fièvre, je me dresse. Je n'ai plus qu'une pensée : hâter l'heure divine où tout sera fait, et pour cela retrouver Bourdoin. Ai-je réfléchi que j'étais ici *chez moi* ? Pas une seconde. Il faut, pour me le rappeler, qu'au moment de partir, après que j'ai annoncé l'intention de ne pas rentrer pour déjeuner, Rosa demande :

— Monsieur ne voudrait-il pas par hasard les clés ?

— Quelles clés ?

— Pour visiter la maison, là-bas.

En effet, j'oubliais que *ma maison* aussi m'appartient.

— Volontiers : donnez-les.

Et je m'enfuis, m'amusant à écouter leur tintement dans ma main, vraiment pareil au voyageur qui s'échappe de l'hôtel, bien décidé à ne rentrer qu'à la nuit dans mon logis de hasard.

Une heure plus tard, j'arrivais place du Greffe, j'approchais de l'étude, je m'apprêtais à y entrer, quand un appel intérieur m'arrêta. Quoi ! ne pas tenter de me servir des clés ? Allais-je, comme la veille, détourner la tête et passer ?

Je revins en arrière. Minute souveraine : j'avais cessé d'être seul, mon père marchait à côté de moi ; par delà les toitures, au bas de la rue Adhémar, des collines bleues nous souriaient, et gravissant les trois marches du long perron d'entrée, je croyais venue l'heure éclatante de la réparation.

Hélas ! comment rendre la suite ? Partout des pièces vides et la hideur des murs nus. Tant de poussière feutraient le sol qu'on semblait marcher sur de la cendre. Une lumière blafarde s'insinuait à travers les fentes des volets barricadés de toiles d'araignée. Je voulus retrouver ma chambre : l'explicite qui pourra, la mort qui avait atteint les choses avait aussi détruit ma mémoire, j'hésitai entre deux pièces et ne pus décider !

Ainsi, j'avais cru ne vivre que pour des souvenirs, et ces souvenirs, depuis longtemps décomposés à mon insu, n'étaient plus eux-mêmes qu'illusion ! Désarmé, je tirai sur moi la porte et m'enfuis chez Bourdoïn.

Mais là, quels mots singuliers m'accueillent ! Il m'a vu sortir de *chez moi* :

— Eh bien ? dit-il, t'es-tu rendu compte que des scellés posés en face auraient été de la cire perdue ?

— En effet, l'oubli en avait mis de plus sûrs.

— L'oubli ! laisse-moi rire... Qui n'oublie pas ? Toi, le premier, pourrais-tu déjà penser comme hier ? Avant la semaine, tu découvriras que la famille avait du bon et parleras de ta tante avec sérénité. Là-dessus, travaillons.

Il a dit : « Tu parleras de ta tante avec sérénité. » Même ici, faudra-t-il retrouver la morte ? Et d'abord, j'écoute mal : mon plaisir est gâté. Puis, peu à peu, les nouvelles que j'apprends balaient le malaise...

Depuis le matin des gens accouraient à l'étude pour s'informer. Moins de douze heures après l'ordre donné de rembourser, la rumeur en circulait, et enfiévrant le Puy. Bourdoin me proposa de couper au plus court en insérant dans les journaux un annonce aux créanciers. Ah ! le délire de clamer aux quatre coins du ciel la réparation qui commence, et, quand je quitte l'étude, mon ivresse à fouler des pavés redevenus miens ! Plus d'anxiété en interrogeant les façades. Rencontrais-je un passant, je redressais la tête : « C'est moi qui reviens : me reconnaissez-vous ? » avais-je envie de crier. Ayant oublié que Cambaleyles m'attendait le soir, simplement j'étais sûr que,

grâce à une fortune de provenance inconnue, et dont l'origine au surplus m'importait peu, des minutes m'étaient données, que je n'avais point connues, qui sans doute ne reviendraient pas !

On le voit, perpétuel va-et-vient entre une gêne irritante et des allégresses puériles. Mais un pendule, écarté violemment de sa position de repos, ne va-t-il pas à droite et à gauche, comme une bête affolée ? A mesure cependant que la secousse initiale s'éloigne, les battements se ralentissent. L'équilibre est au bout. J'y allais : sans doute l'aurais-je atteint, si la chose n'était pas arrivée...

Onze jours s'écoulèrent, semblables à celui-ci, c'est-à-dire remplis de pareilles oscillations, toujours plus amorties.

Chaque matin, je partais pour le Puy, avide d'y goûter la même ivresse, et sans me rendre compte qu'elle s'émuoussait déjà.

Chaque soir, je rentrais à Cambaleyres, et bien que je persistasse à n'en connaître qu'un jardin, une salle à manger, un couloir et une chambre, inversement je commençais à en subir l'attraction sournoise. Mes yeux s'y accoutumaient aux objets. Les bavardages de Rosa m'étaient moins importuns. Bien mieux, j'en venais à les provoquer.

J'eus, par exemple, la curiosité d'apprendre pour quelles raisons madame de Castérac, après avoir racheté la maison du Puy, l'avait laissée

inhabitée. Une telle prodigalité s'accordait mal avec l'avarice. Rosa, toutefois, ne put me répondre.

— Peut-être madame a-t-elle fait cela par sentiment ? dit-elle songeuse.

Et il est probable qu'elle disait vrai : qui se reconnaîtra jamais dans les inconséquences d'une âme ?

Pareillement, et parce qu'à diverses reprises, j'avais cru deviner que Rosa n'aimait pas mademoiselle, je me donnai le plaisir de la pousser sur ce sujet.

— Quelles fonctions remplissait donc mademoiselle, et qui était-ce ?

Ici, répliques grosses de rancunes. Mademoiselle avait été imposée par le médecin quand madame avait eu sa première attaque. Par bonheur, madame, tout en lui accordant plus de confiance qu'il ne convenait, l'avait reléguée au premier. Ensuite, faute d'être appréciée comme elle le désirait, mademoiselle avait tenté de régenter la cuisine, cela sans rien y entendre. Grâce au ciel, ces temps étaient passés, elle était loin désormais...

— Loin ?

— Eh bien ! à Brioude... chez ses parents.

— Et qui sont ses parents ?

— Des gens qui avaient connu autrefois le mari de madame.

— Vous ne savez pas leur nom ?

— Vaubajour, je crois... de la noblesse rui-

née... Il n'y avait pas de quoi faire sa mijaurée...

Enfin, plus je songeais à mon nouvel avenir, plus j'entendais au fond de moi une voix murmurer :

— A quoi bon chercher au loin ce qui est sous ta main ? n'es-tu pas au port, *chez toi* ?

Ironie de la vie : je décidais d'écouter cette voix et de rester à Cambaleyres, quand *la chose* a paru. C'est à l'heure même où j'ai cru cesser d'errer que la tempête s'est levée : exactement le 12 juin. Il y a des dates qui se fixent pour toujours dans la mémoire. Je n'oublierai jamais celle-là...

Douloureuse impuissance de l'homme à lire dans un ciel matinal la destinée qui s'avance. Le jour où je mourrai, peut-être trouverai-je l'aube plus belle que d'habitude.

Ce 12 juin, en me levant, j'ai aperçus une lumière heureuse, des branches ensoleillées, la terre parée de parfums. Au Puy, le travail de Bourdoïn avançait à mon gré. A Cambaleyres, la maison avait l'air de guetter l'instant où je l'adopterais. Je ne résistai plus à tant d'invites silencieuses et je dis à Rosa :

— Ce soir, je compte me donner vacances : nous en profiterons, si vous le voulez bien, pour voir le rez-de-chaussée, et nous occuper de le rendre habitable.

Elle rit de toutes ses dents, assurée désormais que sa solitude ne recommencerait pas :

— Bien sûr ! tout est nettoyé et monsieur

n'aura qu'à dire un mot pour s'installer mieux à son aise, comme il aurait dû faire depuis longtemps.

Il était à peine six heures quand je revins... Tant pis pour les précisions insignifiantes : elles sont la halte sur le dernier palier. Ne convient-il pas aussi de tout noter, puisqu'à partir de là, le jugement porté sur ma conduite peut dépendre d'un détail ?

A l'arrivée, j'eus l'illusion que Cambaleyres, tous volets ouverts, me souriait.

Rosa, parue aussitôt à ma rencontre, déclara joyeusement :

— On va donc voir monsieur dans sa vraie chambre ! Madame avait raison d'ailleurs : c'est en bas qu'on est le mieux !

Je répondis de même :

— Commençons par le visiter !

Et je la suivis dans ce qui avait été jadis l'appartement de madame de Castérac, dans ce qui allait devenir peut-être le mien.

En fait, il était moins vaste que je ne l'avais cru. Trois pièces en tout.

Au centre la chambre, telle encore qu'au moment où Bourdoin levait les scellés. J'y pénétrai cette fois sans appréhension. J'admirai les boiseries qui décoraient les murs. Rosa, elle, passait en revue les meubles et parlait guéridon à réparer, fauteuils à recouvrir et autres futilités. Je n'écoutais pas, tout entier à la satisfaction de ne plus trouver au lit un air de catafalque, et de

sentir le secrétaire redevenu un meuble quelconque. Décidément, j'avais auguré juste : la morte était partie.

A droite de la chambre, une autre, transformée en cabinet de toilette. Je n'y jetai qu'un coup d'œil en passant.

A gauche, la troisième pièce, qui avait servi jadis de petit salon, aujourd'hui sans destination précise.

A peine en eus-je franchi le seuil que la vue dont on jouissait à la fenêtre attira mon regard. Embrassant l'allée centrale du parc, elle était seule dans l'énorme demeure à livrer un peu d'espace. Si pauvre soit-il, un horizon qui paraît apporte une délivrance.

— Ah ! m'écriai-je, vous aviez raison, Rosa : voici le meilleur endroit de la maison. Que n'y a-t-il une table pour travailler !

— Qu'à cela ne tienne ! répliqua Rosa, j'en descendrai une tout à l'heure. Monsieur se rendra compte aussi comme on est indépendant ! La sortie est directe sur le corridor. Quant aux livres...

Je me retournai. En effet, pour mobilier, il y avait un prie-Dieu installé au-dessous du portrait de Pie IX et quelques rayonnages en bois blanc chargés de livres.

— Quant aux livres, un vrai nid à poussière. Je les aurais déjà montés au grenier, si je n'avais songé que monsieur voudrait peut-être garder les siens.

Une émotion soudaine me serra le cœur. Comment avais-je oublié qu'une partie de la bibliothèque de mon père m'attendait ici ? Jeu cruel ou mansuétude du destin : Cambaleyres, plus heureux que ma maison du Puy, prétendait continuer à me rendre le passé.

J'approchai ensuite d'un rayon : puis, me ravissant :

— Non, décidément... je préfère... après dîner, je reviendrai.

En disant cela, je croyais, j'étais même assuré d'obéir au seul désir de me débarrasser du témoin qu'était Rosa.

— Bien, monsieur. Le temps d'apporter la table, un fauteuil... et je sers.

Puis, tandis que nous regagnions l'entrée :

— De toutes manières, monsieur n'imagine pas ce qu'il va ici être tranquille ! Madame, par exemple, ne s'installait jamais ailleurs pour faire sa prière...

A huit heures, je rentrais dans la pièce.

Les moindres incidents de cette soirée me sont présents comme si j'y assistais de nouveau. Je me souviens ainsi qu'au moment où j'ouvris la porte, un courant d'air glacé faillit éteindre la lampe que je tenais à la main : Rosa avait oublié de refermer la croisée. De même, à peine installé, je crus entendre marcher dans la chambre voisine, la chambre des scellés. J'y allai, m'attendant à trouver Rosa ; mais j'avais dû prendre pour des pas quelques craquements de bois sous

l'action de l'humidité du soir : je ne vis personne. Je déposai ensuite la lampe sur la table et commençai mon inspection.

Je ne lus d'abord que des titres au hasard. Je comptais en reconnaître la plupart. Déception : une fois de plus, je me heurtai à des souvenirs abolis. Unifiés sous leur livrée d'abandon, tous les volumes me semblaient pareils. Lesquels venaient de chez moi ? Lesquels des Castérac ? Interdit, j'attendis un long moment avant d'en prendre un, le premier venu...

Je tombai sur un roman de Charles de Bernard. Un paraphe maculait sa page de garde. Après avoir tenté en vain d'en déchiffrer les initiales, je le remis en place et passai à un livre relié. Il me semblait qu'à défaut de mieux, les reliures aideraient à raviver ma mémoire.

Justement, ils se trouvaient groupés près du prie-Dieu, pêle-mêle avec des paroissiens et autres ouvrages de piété.

Celui que j'atteignis était intitulé : *Tableau de la Grèce ancienne et moderne*, par J. de Marlès. Sa couverture, de style Louis-Philippe, était charmante et ridicule. Hélas ! elle non plus ne me rappelait rien, ni la feuille de laurier, débris d'une couronne de prix, que je trouvai pour signet, en feuilletant les gravures.

Une affreuse tristesse commençait de s'insinuer en moi. Tristesse ou sentiment confus que j'approchais de la chose ? Tant de fois nous avons le pressentiment de l'avenir, mais n'en prenons

conscience qu'après, quand il est devenu l'intangible passé !

Quoi qu'il en soit, je tenais encore le Marlès, quand mes yeux semblèrent irrésistiblement attirés par la série pieuse dont j'ai parlé.

Un missel est le plus anonyme des livres, comme il peut en être aussi le plus vivant, grâce aux humbles feuilles volantes qui le parsèment. Obéissant à une impulsion irraisonnée autant qu'impérieuse, brusquement je déposai le *Tableau de la Grèce* à côté de la lampe pour saisir le premier paroissien à ma portée, et qui occupait la tête de rangée, du côté du prie-Dieu. A parler franc, je le choisissais surtout parce qu'il me paraissait bourré d'images.

Paisible, j'entrepris de les regarder l'une après l'autre. La plupart étaient anciennes, quelques-unes même du ^{xvii}^e siècle. L'une d'elles représentait l'Annonciation. Comme l'ange y déposait une corne d'abondance remplie de lys devant une vierge costumée en Duchesse de Berry, je reconnus à ces attributs un bien des Castérac. Néanmoins, je continuai de tourner les pages. Je ne me hâtais pas. J'avais conscience plutôt de vivre là un intermède apaisé.

Soudain, un papier plié s'échappa du livre : un papier pelure, jaune, mince, tel qu'on en recherchait jadis pour écrire longuement, quand la poste était chère. Je me baissai, le rattrapai au vol, puis supposant qu'il contenait quelque formule de prière propre aux indulgences, j'allais

le replacer entre deux feuilles quelconques, lorsque, je ne sais pourquoi, mon geste s'interrompit. D'un coup de doigt je défis le premier pli, soufflai encore pour achever d'ouvrir : alors, ceci m'apparut :

Je donne après ma mort tous mes biens, meubles et immeubles, à Alice de Vaubajour, qui m'a servi correctement.

COMTESSE DE CASTÉRAC.

Cambaleyrès, 26 novembre.

Il convient, pour être indulgent aux pauvres hommes, de mesurer la violence de leurs premiers gestes, — ceux qu'on n'exécute presque jamais, parce qu'ils répondent aussi au premier choc.

Je dirai tout. J'avais une lampe devant moi, par conséquent une flamme. Le paroissien trembla entre mes doigts. Je venais de penser que, brûlées, quatre lignes ne font pas une pincée de cendre. Dieu soit loué ! je n'ai pas suivi l'instinct.

Au contraire, je demeurais immobile, rigide. Si Rosa était entrée, elle m'aurait aperçu examinant le papier, comme auparavant l'image de la Duchesse de Berry, avec un mélange d'attention et de tranquillité détachée. Même le tremblement de mes mains avait cessé ! Simplement, je réfléchissais.

Ah ! voilà l'origine de tout ! Dès qu'on réfléchit, on est en route vers un inconnu qui ne peut plus être ni le bien, ni le mal, mais un pays décevant où ne se croisent que des traverses. On garde peut-être une chance d'arriver au but : il y en a mille pour qu'on s'égare !

Qu'importe ! je réfléchissais...

J'entends des pharisiens se récrier. Quoi ! réfléchir, quand il suffit de se reporter de dix jours en arrière ? Supposons la feuille dans le secrétaire : Alice de Vaubajour eût-elle été reconnue héritière ? Evidemment. Dès lors, qu'y a-t-il de changé parce que la feuille paraît ce soir ?

Soit : rien n'est changé ; il y a pourtant ceci de nouveau, d'irréparable : l'héritage est dissipé, ou, ce qui équivaut, publiquement engagé, et je ne suis pas en mesure de rendre.

D'ailleurs, rendre à qui ?

Madame de Castérac trouve bon de dépouiller les siens au profit d'une fille de service qu'elle n'aime pas, et qui s'est contentée, — relisons bien la phrase, — de la servir correctement. Qui est cette fille ? Qui m'assure qu'elle ne soit pas l'aventurière banale ayant abusé d'une intelligence et d'une volonté que la maladie lui livrait affaiblies ? Est-il admissible de s'incliner aussitôt devant le fait brutal d'une écriture, sans examen de celui qu'elle désigne, des conditions qui l'ont produite ? Allons au bout de ma pensée : un testament, cela ? caché, égaré plutôt, dans un livre de prières, à portée de quiconque... Si

madame de Castérac avait résolu vraiment de tester, aurait-elle oublié là une pièce de pareille importance ? Velléité, tout au plus ! Ou mieux, décision arrachée de force, et retirée ensuite, en attendant de pouvoir, à l'abri des regards, se débarrasser du papier compromettant...

Ce n'est pas fini.

Je réfléchissais, dis-je, et je me demandais :

— Supposons que madame de Castérac n'ait pas sauvé sa fortune en faisant sauter la banque : que laisserait-elle ? Rien... ou peu de chose. Aujourd'hui, par une juste revanche, la fortune conquise à nos dépens réhabilite le nom : quoi de plus équitable ? S'il existe un créancier privilégié, c'est moi ! Mon droit prime celui d'une passante !

De nouveau, le paroissien oscilla dans ses mains. Je m'obstinaï à ne pas bouger : cependant, mes yeux étaient revenus à la lampe. Je crois n'avoir jamais traversé pareille angoisse !

Ce qui se passa ensuite pourra sembler déconcertant. Tout à coup, ma pensée cessa d'errer. En même temps, ma respiration, qui avait dû sans doute rester longtemus suspendue, reprit un cours normal. A défaut de mieux, je venais de découvrir que *je vivais encore*.

Il est merveilleux de vivre après un pareil choc. On ne voit aucune issue devant soi ; cependant, on a envie de crier : « Puisque je suis là, le pire est passé ! »

Je vivais ! La preuve en est, qu'ayant cessé de

regarder la flamme, paisiblement je repliais le papier, l'insérais avec soin dans le paroissien. Puis, toujours sans hâte, je tendis le bras vers la tablette, le livre reprit sa place accoutumée et la lampe à la main, je remontai... *dans sa chambre.*

Dix minutes plus tard, je m'écroulais littéralement dans un sommeil sans rêves. La chose, désormais, était maîtresse du lendemain. Sans le savoir, je lui avais aussi livré trois existences.

IV

Quand je m'éveillai au matin, je sortis de l'inconscience absolue, pour rentrer instantanément dans un état de lucidité aiguë, et percevoir, avec une clairvoyance totale, le présent tel que les événements l'avaient fait. Avant même de bouger, j'avais commencé de raisonner. J'apportai à mes jugements l'indifférence du passant désintéressé.

En somme, il apparaissait d'abord qu'à l'extérieur tout demeurerait identique à ce qu'il était la veille. La vie avait le droit de poursuivre son cours. Le papier de madame de Castérac était à sa place comme avant. Personne, plus qu'hier, ne songeait à le chercher. La seule chose nouvelle était en moi : je ne pouvais pas ignorer qu'il existât.

Admettons : je le savais... ou, si l'on veut, un hasard venait de me constituer mandataire de la morte. Mais refusais-je d'accomplir quoi que ce fût de la mission qui m'incombait ? Nullement,

puisque le papier était intact. D'autre part, avant d'agir, je devais m'assurer que les volontés exprimées étaient des volontés réelles, et non pas la concession d'une malade cédant de guerre lasse ou par feinte à des manœuvres. Inutile pour cela de recourir à un débat public. De même que j'étais seul à connaître la pièce initiale du procès, je prétendais seul mener l'enquête et formuler des conclusions, quitte à les voir s'écarter, s'il le faut, de la conception légale trop souvent contraire à l'équité.

Dans ce qui précède, on le constate, il n'était point question de remords. Je n'en ressentais aucun. Le fait que je n'avais pas brûlé le papier sur l'heure couvrait ma conscience. Que de fois tenons-nous pour suffisant de passer à côté du crime, sans le commettre ! Ma vertu, à ce moment, m'éblouissait.

On juge aussi l'aisance qui présidait alors à mes pensées. Le vol de l'oiseau en donne à peine l'image. Je ne réfléchissais pas : je voyais. Mes décisions n'étaient pas la résultante d'une recherche ou d'un long balancement : elles apparaissaient, et je m'inclinais devant elles.

Tout de suite, je les résumai comme il suit :

En premier lieu, s'abstenir de confidences à Bourdoin ou à quiconque.

Seconde résolution : découvrir sans délai l'asile de l'aventurière que je prétendais démasquer. Aucun renseignement ne vaut, en pareil cas, l'entretien direct. La réputation peut être souvent le

résultat d'une tactique, et il est de règle qu'un grand escroc soigne d'abord sa presse.

Enfin, pour découvrir l'asile en cause, commencer par me rendre à Brioude où résidait la famille.

Rien au delà. Je ne doutais pas de me heurter au personnage prévu ; après quoi, il n'y aurait qu'à déchirer sans scrupule un testament manifestement contraire aux intentions véritables de son auteur. Sinon... si par exemple cette Vaubajour se trouvait être une fille quelconque, voire une honnête fille... eh bien ! il serait temps d'aviser. A quoi bon résoudre d'avance des problèmes qui ne se présenteront peut-être pas ? Le présent suffit : que l'avenir garde ses charges !

En conséquence, j'annonçai à Rosa un départ pour Paris où me rappelait une affaire subite. Des lamentations accueillirent la nouvelle, mais je les calmai par l'assurance d'un prompt retour et, mon bagage en main, je me hâtai de gagner la gare du Puy.

Chemin faisant, je m'avisai que Bourdoin s'étonnerait aussi de ma disparition. Il était donc prudent de passer encore chez lui : ce que je fis.

Entretien bref, et au total inutile.

Lui ayant communiqué mon projet de voyage à Paris, j'ajoutai d'un air indifférent :

— A propos, sais-tu si la suivante de madame de Castérac s'est déjà remise en condition ?

La réponse fut exactement celle-ci :

— Je t'ai dit, je crois, ne l'avoir aperçue qu'a-

près le décès de ta tante : assez pour apprécier sa tenue, beaucoup trop peu pour formuler un avis. Pourquoi ces questions ?

J'eus un geste détaché :

— Parce que je m'étais demandé... je pensais qu'il serait sans doute convenable de lui adresser une rétribution supplémentaire, en témoignage de reconnaissance : encore aimerais-je être assuré que la destinataire en vaut la peine.

— Libre d'agir à ta guise, dit Bourdoin sans entrain.

— Précisément : il est dommage qu'on ne sache où la voir..

N'étais-je plus sûr de moi, et ma voix trahit-elle quelque inquiétude ? Les yeux de Bourdoin cherchèrent les miens :

— Quand je prétendais que tu prendrais la suite de ta tante ! Tu n'auras pas attendu la quinzaine...

— Ma tante l'aimait donc ?

— Ta tante n'aimait personne.

Il me sembla que cette réponse m'aidait à respirer.

— Raison de plus, déclarai-je, pour compenser des traitements qui durent être parfois assez rudes à subir. J'ai la passion de l'équité.

On prononce ainsi, sans hésiter ni rougir, des paroles qui n'ont aucun rapport avec la vérité apparente. Après tout, d'ailleurs, aurais-je pu m'accuser de mensonge ? Equité signifie part égale aux ayants-droit. Sans la passion dont je

parlais, il est clair que je n'aurais pas pris le train ensuite, quand il était si simple de rester à Cambaleyres.

L'après-midi s'achevait quand j'arrivai à Brioude. En Haute-Loire, les distances ne se mesurent pas sur la carte : on met des heures pour atteindre au voisinage.

Je débarquai avec la sensation bizarre que la journée commençait seulement. A quoi avais-je pensé en cours de route ? Probablement à rien. Il n'existait pas vraiment de sensible différence entre moi et le paquet placé dans le filet, au-dessus de ma tête. On s'étonne parfois que la bête humaine résiste à d'incroyables séries d'émois violents. L'explication en est aisée. A partir d'un instant donné, que l'intéressé y consente ou non, l'âme se replie et refuse de percevoir le monde extérieur ou elle-même. Elle n'est plus qu'un dormeur en train de recueillir des forces pour le prochain assaut.

J'aurais pu prolonger ce repos, en attendant par exemple au lendemain pour commencer mes recherches : l'idée ne m'en vint pas. Au contraire, pressé du désir d'aboutir, je m'inquiétai de voir le soleil déjà décliner, alors que, je le répète, ma journée me semblait encore à son début.

La gare de Brioude donne sur une vague banlieue que le chemin de fer et la route nationale ont créée au pied de la colline sur laquelle s'étage la ville. J'approchai du premier magasin venu,

— une épicerie je crois, — et là m'informai si l'on connaissait l'adresse de mademoiselle de Vaubajour.

La réponse m'inquiéta d'abord.

— Laquelle ?

— Il y en a donc plusieurs ?

— Elles sont deux.

— Je parle de celle qui était récemment au Puy.

— Alors, vous la trouverez chez le père.

Parfait ! l'oiseau gîtait au nid. Toutefois, un sourire ambigu avait accompagné la mention « chez le père ».

Vinrent ensuite des indications sur le chemin à suivre. A l'entrée de la ville, j'allais trouver la rue de l'Hôpital ; je monterais droit à Saint-Julien, et deux maisons avant l'église, j'apercevrais à gauche une « mesure quasi en ruines ». C'était là.

— Croyez-vous que j'aie chance en ce moment de rencontrer quelqu'un ?

— Les filles, on ne sait pas... le père, c'est peu probable.

Réponse de paysan à une sotte question de citadin, que souligna de nouveau le sourire demi ironique, demi méprisant. Le temps pressait : je m'éloignai sans insister.

J'allais d'un pas rapide. Je ne m'occupais guère que du paysage. Partout, une campagne souriante et bornée, combien différente des horizons du Velay ! L'air aussi me semblait moins

léger qu'à Cambaleyres. Je pris d'abord la rue de l'Hôpital pour un sentier de ferme, puis la vis peu à peu changer de visage, se garnir de maisons branlantes, enfin se muer en faubourg noble. Trois ou quatre demeures, jadis seigneuriales, la terminaient aux abords de Saint-Julien. Moisissant à l'ombre de la Collégiale, chacune paraissait également ruinée. Après un peu d'hésitation, j'approchai de l'une d'elles, et ayant soulevé un vieux marteau de bronze qui garnissait la porte, j'attendis qu'on vînt ouvrir.

Presque en même temps, un bruit de pas me fit tourner la tête vers Saint-Julien. Le personnage que j'aperçus était si bizarre que j'oubliai qu'on ne me répondait pas. Agé évidemment, mais le buste droit et portant haut la tête, un canotier campé sur l'oreille, la barbe pas faite, les cheveux teints, guêtres et gilet jadis blancs et devenus couleur café au lait, lavallière bouffante. Au total, un vieux beau du boulevard, égaré dans la pouillerie brivadoise et qui, errant sur le pavé désert, fait encore la roue en quête d'œillades imaginaires.

A la vue de l'étranger que j'étais, son visage prit une expression altière, ses jarrets se tendirent. Venant ensuite à moi, très digne, un peu hautain même :

— Qui cherchez-vous, monsieur ?

Était-ce l'allure ou la voix, je n'hésitai pas : M. de Vaubajour était devant moi. Je m'expliquais maintenant les sourires. Je souriais à mon

tour, mais pas pour le même motif. Un tel fantoche permettait d'augurer du reste de la famille.

Je répliquai, affectant d'ignorer à qui je m'adressais :

— N'est-ce pas ici la maison Vaubajour ?

— L'hôtel Vaubajour, oui, monsieur.

— Je souhaitais m'entretenir avec mademoiselle Alice de Vaubajour. Je constate à regret qu'il n'y a personne.

— Vous m'étonnez, monsieur. Si Alice est sortie, ce qui lui arrive souvent, Anna, elle, a dû rester. Comme il s'agit de mes filles, pourrais-je apprendre à qui j'ai l'honneur ?...

— M. Pesnel.

Il inclina la tête d'un coup sec. Mon nom ne lui indiquait rien. Il n'en nota que la roture. Aussi le ton devint-il désinvolte.

— Eh bien ! monsieur, je crains fort que vous n'ayez à repasser plus tard. Mes filles n'ignorent pas que c'est l'heure où je suis d'habitude à mon cercle. Je ne passais que par accident. Il est donc naturel qu'elles aussi soient allées prendre l'air.

Cependant il fouillait, en parlant, au fond de sa poche, en tirait, l'un après l'autre, un mouchoir sale, un étui de pipe, un gant dépareillé : la clé cherchée ne vint qu'en dernier.

— A tout hasard, poursuivit-il, je vais voir si Anna...

Et il avançait vers la porte, quand celle-ci s'ouvrit enfin d'elle-même, laissant paraître un être au moins aussi extraordinaire.

C'était une jeune fille, une naine plutôt, dont les épaules rentrées et le dos gonflé par une bosse, s'efforçaient d'écraser un corps grêle d'insecte : mais cela, je ne le remarquai qu'après. Au premier abord, en effet, on ne s'attachait qu'au visage où toute la vie de la misérable paraissait réfugiée et qui à son tour était mangé par la vivacité d'un regard acéré, mobile et d'une intelligence inquiétante.

— Pourquoi ne répondais-tu pas ? dit M. de Vaubajour, tandis que je reculais effaré ; ce monsieur vient pour ta sœur.

Je m'inclinai poliment :

— Au cas où mademoiselle Alice serait absente, me serait-il possible au moins de l'attendre ?

Le regard me fouilla sans aménité :

— Qu'est-ce que vous lui voulez ?

Je compris la nécessité d'expliquer mon insistance.

— Rien que de très simple. Je souhaiterais obtenir d'elle quelques renseignements au sujet de la dernière maladie de ma tante, madame de Castérac : je ne suis venu du Puy que pour cela.

A peine eus-je achevé qu'un brusque revirement se produisit dans mes interlocuteurs. Tandis que les yeux exprimaient une joyeuse curiosité, M. de Vaubajour avançait subitement d'un pas et me prenait les mains.

— Que n'aviez-vous dit tout de suite que vous êtes Castérac !... Trop heureux de vous accueillir

chez moi.... Castérac était mon cousin par alliance. Sa belle-sœur avait épousé Madeleine d'Aygues, qui est elle-même issue d'un Vaubajour. Vous le voyez, c'est assez près.

J'écoutais, attentif, bien que sans surprise. Cette parenté, d'ailleurs hypothétique, cadrerait bien avec l'homme. Je songeai : « Sans doute l'exhibait-on de même à Cambaleyrès. » Nous n'avions pas encore échangé vingt phrases et je respirais déjà la bohème à plein nez.

— Dès lors que monsieur est venu exprès... reprit la naine.

— Entrez donc ! continua M. de Vaubajour. La maison, bien entendu, est à vous. Moi-même, si vous le permettez, je vous tiendrai compagnie. Il importe peu que je sois en retard au cercle : les proches avant tout.

La naine s'effaça, M. de Vaubajour me fit signe de le suivre, et deux minutes plus tard, nous nous retrouvions assis dans une vaste pièce jamais habitée et qui était le salon. Plongés dans une demi-obscurité, des meubles hétéroclites, les uns anciens, les autres battant neuf, y marquaient à l'évidence qu'on ne manquait pas de boucher les trous creusés par la brocante.

Une fois installé, M. de Vaubajour déposa sur un guéridon le gant unique qu'il avait à la main, puis, gêné par l'obligation d'alimenter un entretien pour lequel il se trouvait sans idée, marmonna de nouveau :

— Rassurez-vous ! Alice ne tardera guère.

— Oh ! répliquai-je, je suis en trop bonne compagnie pour me plaindre.

— Alors, c'est vous l'héritier ? reprit une voix acerbe.

La naine venait de s'asseoir à côté de moi et guettait ma réponse avec une insistance gênante.

Je me bornai à lever les épaules, comme pour dire : « Je n'y puis rien, » ou encore : « Qu'en sait-on ? » Et me tournant vers le père :

— Mademoiselle Alice est, je crois, restée assez longtemps auprès de ma tante ?

— Deux ans peut-être... ou trois... je ne m'en souviens plus. Pour rendre service à notre pauvre cousine, je n'ai pas hésité, vous le comprenez, à me priver de ma fille. Entre parents, il y a des sacrifices nécessaires.

— Pour ce qu'ils rapportent ! dit encore la voix.

— Je reconnais que le dévouement d'Alice n'était pas récompensé. Ma cousine, paraît-il, était devenue difficile de caractère.

— Si l'on n'avait que ce reproche à lui faire ! reprit la voix. Alice, elle, ne voulait que s'échapper d'ici : elle n'était pas à plaindre.

— Brioude évidemment n'est pas gai.

Et voyant que je ne répondais toujours pas, M. de Vaubajour poursuivit, se battant les flancs :

— Aucune société, bien entendu. Les familles d'autrefois sont dispersées. Et des idées si loin des nôtres !...

Je crus que la conversation allait échouer dans

les banalités de tout repos : ma voisine ne le permit pas.

— Qu'est-ce qui vous a donné l'idée de venir ? interrrompit-elle de nouveau, en me considérant fixement.

Je répliquai, incapable de dissimuler cette fois un peu d'embarras :

— Mais, mademoiselle, le désir de remercier votre sœur du rôle qu'elle a joué à Cambaleyres.

Une moue dédaigneuse accueillit ma réponse.

— Si quelqu'un mérite des remerciements, c'est moi qui suis restée à la maison, tandis que ma sœur menait la vie de château.

— La vie de château, murmurai-je, est beaucoup dire.

— Naturellement, ce n'est pas vous qui raconterez que votre tante était très riche.

— Anna ! soupira M. de Vaubajour, nous n'avons pas à... Je crains que tes paroles ne laissent supposer...

— Qu'il eût été convenable de recevoir une part de l'héritage ? Pourquoi s'abstenir d'en informer monsieur, dès lors que c'est ton avis et le mien.

Et se tournant de mon côté :

— Je ne vous blesse pas, j'espère ?

Je répliquai, point fâché de l'algarade qui achevait de préciser mon impression première :

— Pas du tout. Votre sœur, j'imagine, partage votre opinion ?

J'attendais un acquiescement.

— Alice et moi nous abstenons de confidences, répondit-elle sèchement.

— Où peut-elle être ? redemanda M. de Vaubajour d'un air navré.

La franchise de sa fille avait dû le gêner : lui, tenait aux formes, et je n'aurais pu décider si cela me plaisait mieux. Malgré moi, à mesure que nous avançons, j'éprouvais un dégoût grandissant du milieu et des gens. Le père, en dépit de sa dignité affectée, semblait par trop solliciter l'aubaine que j'avais chance d'apporter. Envieuse et mal élevée, la naine s'en cachait moins encore. Tout ici mendiait ou mentait. En vérité, je n'escomptais pas tant.

— Ah ! du bruit...

— Elle probablement.

Et se levant, Anna gagna rapidement l'entrée, disparut.

— Si c'est Alice, déclara M. de Vaubajour, je vous demanderai de ne pas assister à votre entretien. Mes amis doivent s'inquiéter, au cercle.

— Comment donc ! Vous êtes libre !

— Et puis sans doute aurez-vous à traiter de choses confidentielles ?

— Nullement.

— Mais j'entends les voix de mes filles. Vraiment, la jeunesse abuse. De mon temps, on était mieux élevé.

A son tour, il s'esquiva. Un instant, je restai seul, attentif aux bruits du dehors. Derrière la porte, je crus distinguer des paroles aigres,

— les deux sœurs sans doute en train de se disputer à mon propos. Puis, l'organe noble de M. de Vaubajour commanda le silence. Enfin une main appuya sur le pène. Celle que j'avais voulu voir allait paraître. Mon cœur n'eut pas d'ailleurs un battement de plus. J'attendais paisible, sûr du verdict.

— A qui ressemblera-t-elle ? me disais-je seulement, au père, ou à la Cendrillon chargée du logis ?

V

Je ne la décrirai pas. Trop d'autres images qui sont encore *elle* s'interposent entre celle que j'aperçus alors et ma vision d'aujourd'hui.

Ai-je compris, dès que je l'ai vue, à quel point nos destins seraient liés ? Je ne le crois pas. En revanche, je suis certain d'avoir connu, au premier regard, que mes soupçons avaient erré. Rien n'existait plus de mes prévisions et tout recommençait !

Le mot est inexact ; il faut dire : tout commençait. En effet, qu'avais-je fait jusque-là, sinon rêver ? Mais voici qu'elle paraissait, très simple, un peu hautaine et posant sur moi ses yeux d'honnête femme. Aussitôt la réalité m'éblouit ; plus de sophismes ! j'avais devant moi l'héritière véritable.

Je vis cela, je sentis le sol se dérober, j'aurais voulu pousser des cris... et je me levai, le sourire aux lèvres, ayant les apparences courtoises d'un homme qui, à peine reparti, oubliera qu'il est venu.

— On vient de me prévenir, monsieur, que vous êtes le neveu de madame de Castérac et que vous désirez me voir. Je ne puis qu'être touchée par une démarche dont j'apprécie l'attention. Je souhaite qu'elle me permette aussi de vous être utile et je mettrai bien volontiers à votre disposition les renseignements que je possède.

Ses mots, sans doute mesurés à la vitesse de mes pensées, me paraissaient tomber avec une incroyable lenteur.

— Ne parlons pas d'utilité, répliquai-je en protestant d'un geste de main : plus simplement, j'ai découvert hier combien ma tante appréciait votre compagnie et j'ai tenu à venir aussitôt vous en faire part.

Qu'on veuille bien noter comme je calculais mes termes. Un auditeur mal averti n'y devait apercevoir que l'expression des compliments d'usage ; mais moi, je m'appliquais surtout à ne pas blesser une vérité que je tremblais en même temps de laisser découvrir.

— Vraiment, monsieur, ma bonne volonté ne méritait pas la peine que vous avez prise. Une autre, à ma place, ne s'en serait tirée probablement ni mieux, ni plus mal.

Elle demeurait près de la porte sans avancer. Toutefois, un sourire détendait sa primitive réserve. Si elle n'avait jamais envisagé ma visite, peut-être ne lui déplaisait-il pas de savoir quel était le nouvel hôte de Cambaleyres.

Surpris de la voir rester ainsi, je repris :

— J'aimerais en outre m'informer près de vous d'un passé dont j'étais exclu pour des raisons que vous connaissez probablement, et plus encore d'un présent auquel, croyez-le bien, je m'intéresse... au delà de ce que vous supposez.

Le sourire s'évanouit.

— Je crains de ne pas saisir. De quel présent s'agit-il ?

— Du vôtre, cela va de soi.

Admirons encore mes phrases qui ne cessaient de dissimuler sans pourtant rien cacher. Qui parlait ainsi ? Moi, ou le deuxième être subitement établi dans ma conscience ? Car je n'étais pas seulement un homme courtois en train d'adresser à une femme des propos déférents : devenu la bête traquée qui se heurte à une clôture, là où elle escomptait le chemin libre, je mendiais déjà un avenir acceptable pour tous !

En période normale, on doute que de pareils dédoublements soient possibles : vienne la crise, ils se réalisent instantanément et pour la même raison de défense qui fait baisser la paupière, dès qu'approche un grain de poussière.

A peine achevais-je ma phrase que j'en compris l'inutile hardiesse. La réponse ne m'étonna donc pas :

— Mon Dieu, monsieur, laissons là, si vous le voulez bien, ce qui m'est personnel. Votre remerciement suffit à me satisfaire. Je suis prête, en retour, à vous donner sur les derniers jours de madame de Castérac les détails dont le récit

de Rosa a pu manquer. Quand souhaitez-vous m'interroger ?

— Mais... tout de suite, à moins que je n'abuse de vos instants.

Et puisqu'on ne m'invitait toujours pas à m'asseoir, délibérément je montrai le siège qu'occupait auparavant M. de Vaubajour. Elle ne parut pas s'apercevoir de mon offre. Elle avait l'air, au contraire, résolue à ne pas s'éloigner de la porte, et devait guetter quelque chose ou quelqu'un. La pensée que je dérangeais, me traversa l'esprit.

— Bien entendu, repris-je, je puis revenir plus tard... à l'heure que vous m'indiqueriez.

Une lueur d'irritation passa dans ses yeux.

— Non, monsieur, le plus tôt est le meilleur ! Seulement... seulement, ne trouvez-vous pas qu'il fait ici un froid glacial ? Je vous proposerais de nous rendre au jardin, si nous en avons un : à défaut, la terrasse de l'hôtel de ville est à deux pas.

— Va pour la terrasse, dès lors qu'elle vous convient.

— Alors, partons.

Elle avait parlé très haut. Son embarras venait de faire place à une subite décision. En même temps qu'elle rouvrait la porte, j'entendis un bruit de pas précipités et je compris : la maison était de celles où l'on guette aux serrures. Surprise par notre brusque sortie, la naine, au lieu de s'enfuir, répondit à mon salut par un

coup d'œil rageur et saisit le bras de sa sœur :

— J'ai à te parler : reste !

Toute l'anxiété d'une âme droite aux prises avec la jalousie et l'espionnage passa dans la réplique :

— Je t'en conjure, laisse-moi... Venez, monsieur, je vous conduis.

Puis, elle m'entraîna vers la rue. Devant nous, le transept rose de Saint-Julien, pareil à un réduit de citadelle, semblait bloquer le passage. Je ne me demandais pas où nous allions : tête basse, je réfléchissais, ou plutôt j'écoutais parler le double qui était en moi.

Oh ! qu'on ne croie pas à une fantaisie de mon imagination ! Ce que j'entendis alors m'est aussi présent que le reste de nos propos à voix haute : je le répète ici avec la même exactitude.

« Regarde-la, disait la voix : tout affirme qu'elle n'est pas l'aventurière souhaitée, la démarche, la tenue, jusqu'au souci de fuir l'indiscrétion des siens, souci qui, tout à l'heure pourtant, t'a procuré un instant d'espoir. Ne nie pas : un instant, oui, tu as cru que peut-être, comme sa sœur ou son père, elle calculait le moyen de te mieux tenir : elle s'occupait au contraire de te mettre à l'aise. Compare ta droiture à la sienne : tu devrais déjà pour cela lui demander pardon... Regarde-la... En quoi d'ailleurs, le fait qu'elle soit d'une manière ou d'une autre empêchera-t-il qu'à Cambaleyres, dans un livre de prières, un papier la désigne ? Digne ou indigne, là n'est

pas la question. Les seuls termes de l'équation sont les suivants : un homme, un testament. N'y ajoute rien. L'homme, quels que soient ses prétextes, déchirera-t-il le testament ? S'il s'y résout, quel nom donneras-tu à son acte ? »

Je répondais :

« Quel nom aussi me donner, si, non content de ne pas réhabiliter mon père, j'ajoute au discredit ancien ? Passe encore de laisser le passé en l'état, mais ne l'avoir ranimé que pour le rendre plus odieux, en décevant des espoirs qui ne demandaient plus à vivre, est-ce possible ? Entre elle et cela, ai-je le droit d'hésiter ? »

Cependant, il était clair que j'hésitais ! A distance, rien d'aisé comme de régler le sort d'un inconnu : toutefois, l'inconnu, maintenant, avait cessé de jouir d'une existence théorique, juste propre à faciliter l'exposé du problème : il marchait à côté de moi, il s'étonnait de ma distraction, il allait même m'interroger... Pour rester saufs l'un et l'autre, il eût fallu un miracle : hélas ! mon temps a cessé d'en produire !

— N'aviez-vous jamais visité Brioude ?

Je tressaillis, mordu par la réalité qui rentrait ainsi en scène sans se soucier des solutions qu'elle amenait.

— Non, mademoiselle, j'y viens pour la première fois... et pour vous.

— J'en suis confuse. Vous aurez du moins une récompense en visitant Saint-Julien.

Du regard, elle embrassa l'abside dont la pyra-

mide harmonieuse fermait la place que nous traversions.

— J'aime son architecture grave, discrète, et riche. Elle est l'image du pays.

— Un pays que vous aimez sans doute aussi ?

— L'habitude attache même à des lieux sans beauté.

— Et celui-ci est beau ?

— Plus que vous ne le supposez : voyez plutôt.

Nous arrivions en effet sur une esplanade d'où la vue commandait la campagne. Partout des peupliers et des aulnes. Paisible, l'Allier rôdait sous une voûte verdoyante. Des villages, au loin, couronnaient des collines découpées. Une telle joie émanait des vergers innombrables que j'en fus accablé. D'ailleurs, nous étions là parfaitement solitaires. Quelques vieux arbres à l'ombre tiède, et dont les feuilles se taisaient, y seraient nos seuls témoins.

Je murmurai du bout des lèvres :

— Voilà qui permet de ne pas trop regretter un jardin...

Elle ne se méprit pas sur mon air absent.

— Je comprends que vous préféreriez les horizons de Cambaleyres. Hâtons-nous d'y revenir. Il est temps.

— Il est temps, répétait la voix au fond de moi.

Pouvais-je attendre encore le bouleversement des lois ou des vies auquel je demandais un répit,

contre toute raison ? Un instant, mes mains tremblèrent comme la veille : elles ne s'apprêtaient plus à brûler un papier ; en revanche, le silence que j'étais tenté de garder valait-il mieux ? Puis j'eus un sursaut. Tout avouer, mais pas tout de suite ! Dix minutes ! Je m'accordais de nouveau dix minutes ! En dix minutes, tant d'idées peuvent passer, quand il suffisait d'une pour me sauver !

Alors, affectant l'allure dégagée, j'approchai du parapet de la terrasse, et appuyé contre celui-ci :

— D'accord, mademoiselle, revenons à Cambaleyres.

— Que désirez-vous apprendre ?

— De ma tante, rien pour le moment. Parlons de vous, d'abord. Pourrais-je savoir où vous en êtes et ce que vous comptez devenir ?

— Ce que je compte ?... Mais, monsieur, oserais-je répondre que mes intentions m'appartiennent ?

Je rougis.

— Il est vrai, mademoiselle, et je m'excuse d'une indiscretion qui a besoin d'être expliquée.

Elle baissa la tête, songeuse.

— Ne sentez-vous pas également que vous m'obligeriez en passant à un autre sujet ?

— Pour des raisons que je demande à taire provisoirement, croyez que je ne puis agir d'une manière différente.

Hélas, j'ignorais moi-même ce que ces mots

prétendaient signifier. Tour à tour, désormais, les deux êtres qui étaient en moi allaient ainsi se disputer ma volonté vacillante, ne cessant point de se contredire.

— Croyez aussi, continuai-je, qu'à défaut des raisons dont je parle et avant de vous connaître, ce que j'avais appris de vous aurait suffi à commander mon intérêt. Tout à l'heure, enfin, m'entretenant avec les vôtres, j'ai achevé de m'édifier, car j'ignorais que votre dévouement à ma tante eût été moins le résultat d'une nécessité passagère qu'un acte de parenté désintéressé.

Elle m'interrompit.

— Je ne comprends pas très bien.

— Me serais-je mal exprimé et n'est-il pas exact que des liens de famille vous unissaient aux Castérac ?

Une ombre douloureuse passa sur son visage.

— Je devine, monsieur, qu'une fois de plus mon pauvre père aura coloré de ses illusions la banale vérité. Il ne peut prendre son parti de me voir simplement gagner ma vie. Non, les Castérac ne nous sont point parents et mon office à Cambaleyres a reçu son équitable salaire. Je n'éprouve pour ma part aucune honte à le déclarer, de même que si demain une occasion équivalente se présentait, je n'hésiterais pas à recommencer.

Puis, avec un effort visible, et qui prouvait que j'avais, sans le vouloir, touché la plaie vive :

— Mais vous parliez d'être édifié : vous aurait-on dit... autre chose ?

Je levai les yeux hardiment :

— Ceci, par exemple, m'a paru évident qu'en vous exilant sous le prétexte de gain légitime, vous avez surtout saisi l'occasion de respirer quelque temps dans une atmosphère... différente.

Cette fois, elle garda le silence.

— Vous ne répondez pas ? donc, j'ai vu juste.

Et mes yeux cherchèrent le paysage. Au pied de la terrasse, une fumée légère sortait d'un toit. De toute mon âme j'aurais souhaité me dissiper comme elle. Cependant, je songeais en même temps : « Admettons que je lui restitue *tout de suite* la fortune *qui est à elle*, comment échapperait-elle au père et à la sœur dont le contact lui est un supplice ? » Idée puérile : je ne soupçonnais pas qu'avec elle la lumière commençait !

Puis, cessant de scruter l'horizon, je quittai l'appui de la rampe. Un aveugle qui découvre le soleil doit subir le choc que je ressentis en apercevant de nouveau son visage.

Adossée contre un arbre, impassible en dépit de notre entretien dont tout la troublait sans l'éclairer, elle rayonnait d'une beauté qui ne m'avait pas frappé jusqu'alors. Subitement, il me sembla que toute angoisse avait disparu. Il me paraissait prodigieux que le hasard eût mis dans ma main le bonheur d'un tel être. A me sentir maître de son sort, j'éprouvai une ivresse bouleversante et passagère, comme si j'avais,

pour un instant, la liberté de le rendre mien

— Quels souvenirs gardez-vous de Cambaleyres ? repris-je d'une voix décidée. Heureux ou malheureux ?

Elle eut un haussement d'épaules désabusé.

— Je ne me le suis jamais demandé. Il me suffit d'avoir agi au mieux.

— Encore eût-il été meilleur de se l'entendre dire ?

— Ce n'était pas nécessaire. Douteriez-vous que le devoir ait sa joie propre ?

Je frémis. Il était bien sûr qu'elle ne parlait que pour elle : se serait-elle pourtant exprimée autrement, si elle avait voulu me rendre au monde torrentiel de mes émois secrets ? N'importe, je poursuivis :

— Pourquoi ne reviendriez-vous pas à Cambaleyres... pour quelque temps ?

Ses yeux se levèrent sur moi, déconcertés.

— Y songez-vous ?

— En parlerais-je, si c'était impossible ?

— Revenir à Cambaleyres... auprès de qui ?

Je ne répondis pas.

— Alors ?...

Le silence qui menaçait de recommencer me fit peur. Des gouttes perlaient à mon front. Je sentais, autant qu'elle, que la proposition était absurde ; et un instinct mystérieux me poussait à m'y entêter.

— Je crains que vous n'ayez pas compris, repris-je. Dans le Cambaleyres que j'offre, il va de

soi que vous seriez maîtresse du lieu, car je ne compte pas y vivre. D'ici peu, je retournerai à Paris... tout à fait. D'autre part, ne serait-ce pas un moyen provisoire d'échapper à des difficultés... que je devine ? Je ne sollicite aucune confiance, rassurez-vous. Ce que j'ai entrevu me suffit. Vous ne me devrez non plus aucune reconnaissance pour un expédient qui n'a de mérite que d'être acceptable jusqu'à ce qu'intervienne une décision définitive. Reconnaissez avec moi qu'on peut l'envisager et acceptez un abri où vous seriez libre d'attendre en paix...

— D'attendre quoi ?

Toujours le regard fixé sur moi, et encore la joie de tenir son destin.

— Quoi ?... je l'ignore... Peut-être que votre cœur ait parlé. Le mariage aussi est une solution.

Elle répéta, sans dissimuler son ironie :

— Le mariage, en effet...

Mais, cette fois, le mot m'éblouit. Parce qu'elle le prononçait à son tour, voici que, cessant d'être un propos inoffensif, tel qu'en échangeant des gens n'ayant rien à se dire, il projetait devant moi une lueur soudaine, aveuglante. Ah ! fou de n'avoir pas vu tout de suite que la route était là ! Je quêtai un miracle : il suffisait de me taire et de la conquérir ! A quoi bon choisir entre une restitution nécessaire et l'honneur de mon père, quand la vie mettait devant moi le moyen de sauver l'un et l'autre ?

Une telle joie dut à ce moment modeler mon visage, que l'ironie passagère du sien disparut. Elle eut un geste las :

— Vous n'insistez plus ? murmura-t-elle. J'ai souvent constaté qu'il suffisait d'énoncer une idée pour en mesurer l'absurdité.

Je répliquai d'une voix où passait déjà l'enthousiasme de la victoire :

— L'absurdité est de croire le bonheur impossible.

— Si vous soupçonniez comme moi le peu qu'en offre l'existence !

— Raison de plus pour accepter aujourd'hui la revanche qu'elle apporte.

Bien qu'elle ne pût imaginer la portée véritable de mes paroles, elle tentait peut-être d'y croire.

— Non, dit-elle enfin, je vous suis infiniment reconnaissante ; mais je refuse.

Puis, s'efforçant de sourire :

— Je crains aussi d'être attendue par les miens.

J'approchai d'elle. Après ce que je venais d'entrevoir, je n'admettais plus qu'elle me quittât. Une volonté prodigieuse de séduire son cœur, sans attendre à demain, me soulevait.

— Il s'agit bien des vôtres ! m'écriai-je. Allons-nous donc nous séparer, quand nous n'avons encore trouvé, pour nous connaître, que des mots insignifiants ? Je crois vous avoir devinée ; en revanche, pouvez-vous imaginer à quel

point je suis et veux rester votre ami ? Au surplus, quoi qu'il arrive, maintenant que je sais qui vous êtes, j'ai décidé de vous défendre, et pour cela de vous arracher d'abord à un milieu dont vous finiriez par devenir la victime. De quel droit ? Mettons que je répare. Par quels moyens ? Le temps arrivera bien à nous les découvrir ! Sur-tout, gardez-vous d'être étonnée ou d'avoir peur ! S'il était question de remerciements, c'est à vous qu'ils iraient. Moi aussi, je ne connais pas le bonheur. Jusqu'à hier, je n'étais qu'un pauvre homme livré à de tristes devoirs, isolé dans sa tâche, et traversant le monde sans en voir autre chose que ses cruelles obligations : vous êtes la première qui m'aurez révélé la volupté de secourir. Pour un plaisir si nouveau, et fût-ce malgré vous, je ne m'arrêterai plus !

Si ma voix s'efforçait de ne rien trahir, mes regards déjà devaient tout dire. Elle m'avait écouté, tout à tour interdite, indécise et troublée. A mesure que j'avançais, suspendue à mes paroles, elle semblait escompter celles qui allaient suivre. Vers la fin, ses paupières s'abaissèrent : bien que restée maîtresse d'elle-même, peut-être craignait-elle de me livrer l'émotion qui faisait battre sa poitrine à coups précipités... Aussi bien, quand j'eus achevé, le silence venu fut pour tous deux une surprise physiquement douloureuse. Pendant quelques instants, l'un et l'autre avions plané hors des réalités et dominant l'espace : avec ce silence, recommençait la chute dans la nuit,

le retour au sol où le pied s'enfonce, empêchant d'avancer...

Enfin, ses yeux se levèrent ; sa bouche reprit un pli désabusé, et elle dit à son tour :

— En vérité, monsieur, je devrais vous remercier pour une pareille sympathie à laquelle j'étais loin de m'attendre et qui me comble... au delà de ce que je pourrais exprimer. Hélas ! je suis de celles qui ont appris à ne pas écouter la musique du rêve. A moi aussi la vie a enseigné qu'elle est pleine de besognes sans poésie, entre lesquelles il est assez rare que se glisse un plaisir. Ne vous étonnez donc pas si votre aide imprévue, quelle que soit son évidente sincérité, me paraît appartenir au domaine des belles aventures sans lendemain. Vous-même, d'ailleurs, êtes-vous bien assuré de n'être pas dupe d'une générosité mal informée ? Vous ne me connaissez pas. Vous avez entrevu certaines difficultés de mon existence : est-ce suffisant et ne craignez-vous pas, le premier élan passé, de regretter vos offres ? Croyez-moi, je n'ai rien de la victime que vous imaginez. Tout au plus suis-je une fille pauvre et qui subit, comme la plupart de ses pareilles, les inconvénients de la pauvreté. Ce peut être quelquefois un peu pénible : ce n'est jamais vraiment douloureux...

Le sourire qui allait en s'éteignant acheva de disparaître.

— Il y a aussi, de loin en loin, des heures qui consolent. Celle-ci est passée. Je ne l'oublierai

pas. Elle efface ce que les souvenirs de Cambaleyres avaient d'un peu rude : merci.

Elle s'inclina, prête à me quitter. Il me sembla cependant qu'elle hésitait. Je lui saisis les mains :

— Effacer, avez-vous dit : ne savez-vous donc pas que ma tante aussi vous a voulu beaucoup de bien ?

Elle hocha la tête :

— En effet, madame de Castérac assurait m'apprécier.

— Elle a fait plus !

— Il est possible : en tout cas, si elle m'a donné son affection, elle ne l'exprimait pas.

— Il s'agit d'autre chose !

— Je ne vous suis plus...

Minute tragique où, d'elle-même, la chose était remontée à mes lèvres ! Dans un éclair je dus mesurer l'alternative qui résumait l'avenir : ici, la vérité payée par mon désastre ; là, son bonheur sauf et mon salut possible. Un instant, tout flotta autour de moi. Oscillant au-dessus du vide, je ne sentais que mon vertige quand j'aurais dû raisonner. Puis, soudain, des mots que je ne cherchais pas, s'échappèrent péniblement :

— J'ai reçu de ma tante la charge de m'occuper de vous : que vous le vouliez ou non, je n'y faillirai pas.

— Oh ! murmura-t-elle, il y a des charges dont l'inconnu risque d'être bien lourd.

— Avez-vous jamais pensé que ce fût une raison pour reculer devant elles ?

Elle resta silencieuse.

— Demain, j'irai parler à votre père et nous fixerons le jour où vous reviendrez à Cambaleyres.

La pensée que je reverrais son père dut l'épouvanter.

— De grâce ! attendez... plus tard, je vous ferai savoir...

Mais je ne voulais plus l'entendre :

— N'avez-vous pas compris que je demeure ici jusqu'à ce que je vous aie sauvée ?

Telle fut, je crois, notre première entrevue. Quand je me retrouvai seul sur l'esplanade, je me tournai vers l'horizon et longuement saluai l'espace. J'avais envie de me baigner dans la sérénité de la terre. Il me semblait que toute la lumière du soir, pénétrant dans mon âme, l'invitait au repos.

VI

J'ai l'intention de courir sur la période qui suivit, ou du moins sur le gros des incidents qui la traversèrent. Ils sont l'accessoire, l'enveloppe, l'inutile. En apparence d'ailleurs aucun n'apporta de surprise, toutes les circonstances ne semblaient jouer que pour aider à mes projets. Nous n'aurions pu aller ni plus vite, ni plus droit.

En revanche, je parlerai de moi. A défaut, la clé du drame dans lequel je m'engageais serait perdue et l'on ne comprendrait pas. Surtout, qu'on n'imagine pas que j'aie possédé sur l'heure les clartés que j'utilise ici ; elles n'ont pénétré dans ma conscience que longtemps après les événements : l'évolution des sentiments commence d'être perçue une fois terminée, et quand il est trop tard.

A l'issue de notre entretien sur l'esplanade, le repos s'était abattu sur mon être à la manière des avalanches, c'est-à-dire que j'avais passé instantanément de l'angoisse à un véritable ensevelis-

sement dans le silence. Une telle impression est physiologique autant que morale. Une seconde auparavant, les tempes étaient serrées, la gorge sèche : tout à coup la tête redevient libre, et l'on chanterait.

Je ne réfléchis sur ce qui m'arrivait qu'une fois installé, le soir, dans ma chambre d'hôtel.

C'était une pièce médiocrement propre ; le fauteuil sur lequel je me reposais manquait de confort ; devant moi, une table bancale, des tentures archaïques, une toilette misérable : n'importe ! je ne vois pas de décor, si somptueux soit-il, qui ait abrité plus d'allégresse.

Vingt-quatre heures exactement s'étaient écoulées depuis que je savais *la chose* : j'avais cru vivre un an, mais grâce à Dieu, la route venait de me ramener au point de départ ; rien n'était changé, sinon que j'allais épouser mademoiselle de Vaubajour.

J'allais l'épouser, car je ne me demandais même pas si elle balancerait à m'accorder son consentement ; j'étais sûr de lui, comme on est sûr, à la tombée du jour, de retrouver le matin suivant. Je ne me demandais pas non plus si nous allions nous aimer. La seule question qui méritât d'être posée était ailleurs : par ce mariage était-il exact que je sauvegarderais à la fois mon œuvre et les droits de l'héritière ? Or, à condition de reconnaître à ma femme la propriété des biens de madame de Castérac et de restituer en cours de communauté les sommes déjà

dépensées, la solution mettait à l'abri ma conscience et le devoir, d'où qu'il vînt. Restait qu'elle assurât le bonheur des vies ainsi associées par un destin imprévu. J'en répondais pour l'une d'elles. Quant à l'autre, la mienne...

Je haussai les épaules. Belle question vraiment ! Autrefois, pour obéir à mon père, j'avais accepté de consacrer mon existence à un labeur sans issue : aujourd'hui, le même sacrifice était demandé, avec la certitude d'un résultat : allais-je faire le difficile ? Bénissons plutôt l'aventure et remercions ! Elle eût pu me contraindre à donner mon nom à une femme de rien : celle que le sort m'offrait m'apportait une droiture évidente, une famille de nom honorable, sinon honoré, et une beauté enviable. Mus, l'un et l'autre, par une égale bonne volonté, n'étions-nous pas en droit d'escompter, sans excès de présomption, une association harmonieuse ?

Ainsi le repos de l'heure présente, pareil à l'ombre quand le soleil décline, s'allongeait vers l'avenir. Rarement, je me suis senti si heureux, et cela, à distance, me paraît inexplicable, ou plutôt exige d'être expliqué.

A l'homme que j'étais alors, en effet, l'idée de l'amour dans le mariage ne s'était jamais offerte : allons plus loin, la notion même de l'amour lui échappait.

Au point de vue sentimental, qu'y avait-il dans mon passé ? De rares aventures sans lendemain, la flambée de sens momentanée à laquelle nul

n'échappe, de loin en loin un plaisir goûté sans être jamais sérieusement désiré. En revanche, qu'il existât un émoi capable d'investir l'être comme une place forte pour se substituer à toute autre raison d'exister, cela, je l'ignorais ; et si je l'eusse imaginé, cela aussi m'aurait fait peur. On ne désire ni ne regrette dans le vide. J'avais rencontré, certes, l'amour dans les livres : je n'y avais vu qu'un mot étiquetant des faits par eux-mêmes assez vulgaires. En ne m'offrant que de piètres aventures dont la passion était exclue, la vie s'était plu à fortifier mon opinion. De là un vague dédain et la pitoyable croyance que je planais au-dessus des faiblesses communes.

Que la figure de ce disparu, — qui fut moi cependant ! — me soit douloureuse à évoquer, je l'avoue. Cependant, qu'on veuille bien croire aussi qu'il n'entraît dans pareille attitude ni égoïsme, ni sécheresse particulière. Mon cœur battait autant que bien d'autres, mais uniquement pour une tâche estimée supérieure. Parce que cette tâche m'absorbait tout entier, je ne m'étais jamais non plus préoccupé du mariage. Tout au plus en discutais-je à distance comme d'un acte social, d'une portée évidente, dont je précisais les risques, dont je connaissais les devoirs, mais dont je ne soupçonnais pas les joies.

Qui s'étonnera maintenant de l'extraordinaire allégresse que j'ai décrite plus haut ? Allégresse d'une âme pauvre : soit. J'ai été cette âme. Ce souvenir me révolte ? N'importe qui, en confron-

tant les êtres successifs qu'il fut, se révoltera au même titre.

Au surplus, durant la semaine qui commençait ainsi, tout allait montrer à quel point je ne pouvais apercevoir dans l'union projetée qu'une formule heureuse propre à concilier des intérêts : aussi bien ma tranquillité totale sur l'issue de ma demande que la simplicité avec laquelle je résolus de la formuler sans délai. Si, au cours de ma première entrevue avec Alice, j'avais subi par éclairs l'émotion d'une attirance mystérieuse, dès la suivante je redevins l'homme appliqué à son jeu au point de négliger le visage du partenaire. Bien mieux, j'en arrivai à oublier le motif de ma conduite : je prétendais épouser mademoiselle de Vaubajour ; je ne me demandais même plus quelle nécessité l'avait exigé.

Dès le lendemain, je retournai rue de l'Hôpital. Alice était seule. Je fus sur le point de céder au désir impatient de brusquer les décisions. J'y résistai cependant, me résignant à laisser passer encore un jour ; et comme Alice me confirmait son refus de venir à Cambaleyres :

— Soit, répondis-je, je vais chercher mieux.

— Vous ne trouverez pas, je le crains.

Je crus sentir en même temps que le seul fait d'avoir entrevu la possibilité d'échapper au milieu qui l'entourait, le lui avait rendu moins tolérable. Plus un espoir a été chimérique, plus la réalité à laquelle il nous rend devient blessante. Elle s'informa ensuite de mon départ.

— Je ne pars pas : n'ai-je pas promis de m'occuper de vous ?

Après cela, trois visites encore, mais où cette fois je me heurtai à la tribu des Vaubajour. Il était clair que mon séjour à Brioude et ma persistance à revenir intriguaient la famille. Tout en multipliant les ronds de jambe et de phrases, M. de Vaubajour avait l'air d'attendre l'annonce d'un cadeau sonnant. La naine, plus hardie, risqua :

— Auriez-vous envie de faire la cour à ma sœur ? Je vous préviens qu'ici les manières de Paris ne prennent pas.

Je commençais à désespérer d'une occasion favorable, quand, au bout de huit jours, elle surgit, telle que ma hâte à se déclarer non seulement n'eut rien de choquant, mais sembla impérieusement commandée.

Le 21 juin, je m'apprêtais à tenter une nouvelle visite et sortais de l'hôtel, quand je reconnus au loin Alice. A peine m'eut-elle aperçu qu'elle se dirigea vers moi. Je compris qu'elle m'avait guetté, la rejoignis, et à la vue de son visage contracté, m'écriai :

— Qu'y a-t-il ?

Elle murmura, sans dissimuler son embarras :

— Peu de chose, assez pour que j'aie cru nécessaire de vous en informer.

— En ce cas, allons où nous serons libres d'éviter les fâcheux.

Elle acquiesça. Près de nous, une route s'ou-

vrait, gagnant la plaine. Je la pris et répétau de nouveau :

— Qu'y a-t-il ?

Une réponse volontairement confuse suivit. Court remerciement d'abord pour l'intérêt que je lui portais. Cet intérêt avait frappé les siens, plus que de raison peut-être. Peut-être même en frappait-il d'autres ? Parisien, je ne pouvais me rendre compte de la curiosité qui surveille un étranger, dans une petite localité telle que Brioude. La moindre démarche y est prétexte à commentaires ; un propos sans portée se grossit aussitôt de suppositions dont la bienveillance est exclue. Bref il semblait désirable, on me suppliait presque de ne pas prolonger un séjour et des attentions qui risquaient d'être remarqués ou interprétés contre mon désir.

J'ai su plus tard quelle scène violente entre les deux sœurs m'était cachée par ce discours enveloppé. De toutes manières, et quelle qu'en fût l'origine, en m'invitant à regagner le Puy sans délai, il venait à mon secours.

Je répliquai, très calme :

— Qu'est-ce qui vous effraye, Brioude ou... les autres ?

— Mettons les deux.

— Eh bien ! repris-je, cela tombe à merveille. Toutefois, avant de nous séparer, me permettrez-vous de vous communiquer le résultat de mes recherches ? Je suis sûr cette fois d'avoir trouvé.

Elle eut un geste d'incrédulité, mais son

silence montrait qu'elle acceptait d'écouter. Et je commençai enfin :

— Ma proposition ne vous paraîtra probablement d'abord qu'une gageure audacieuse ; pourtant je ne désespère pas que, la surprise passée, vous consentiez à l'accueillir, comme la plus raisonnable des conclusions du hasard qui a provoqué notre rencontre. Avant d'y venir, tentons un court bilan : c'est le moyen d'éclairer pour nous deux le chemin. En ce qui vous concerne, et si peu que je vous connaisse, on arrêtera le compte aisément. Je vous sens droite, discrète, courageuse ; l'on exploite votre travail, votre discrétion est traquée, votre droiture se heurte à des... travers qui font le présent pénible, l'avenir pire qu'incertain. La compagnie dans laquelle vous vivez rendrait la solitude enviable. Elle vous a suggéré jadis de fuir auprès de ma tante : demain, sans doute, elle vous rejettera vers un nouvel exil dont vous ne pouvez savoir d'avance s'il vaudra mieux que de rester où vous êtes.

Elle écoutait pensive. Elle ne protestait pas. Je poursuivis :

— Quant à moi... vous ignorez ma vie, c'est entendu. Je ne suis encore à vos yeux qu'un passant. Doutez-vous, néanmoins, puisque j'ai pu tout de suite deviner et comprendre, que je partage vos goûts de sincérité ? N'hésitez pas plus à me croire si j'ajoute que, pareil à vous, je me trouve aujourd'hui solitaire, libre de devoirs, et désolé d'être inutile. J'affirmais, l'autre jour,

que vous m'aviez révélé la volupté de secourir. Je vous dois en outre d'avoir trouvé enfin un but à l'existence. La perspective d'y renoncer a suffi tout à l'heure pour me glacer : j'ai eu l'effroi de me retrouver devant des heures vides. Et c'est pourquoi une pensée a suivi, très simple, que j'exprimerai de même, très simplement. En réunissant les deux misères que nous sommes, n'estimez-vous pas qu'un calme bonheur pourrait être édifié ?

Elle cessa brusquement de marcher. Elle avait l'air de regarder devant elle, infiniment loin. Il semblait qu'elle ne comprenait pas, ou que, placée à l'improviste devant une nouvelle perspective d'évasion, elle tremblait de la découvrir de nouveau chimérique.

— Un calme bonheur... repris-je. Oh ! je sais, mon offre n'a rien que de médiocre : un vieil homme, un cœur maladroit, dès qu'il tente d'exprimer sa réelle ferveur, tandis que vous êtes la jeunesse et avez tous les droits pour rêver d'un grand amour. Cependant, à défaut d'autres richesses, je mets à vos pieds un dévouement sûr, une âme fidèle, et l'assurance que le don que vous me feriez de vous-même trouverait dans ma sollicitude reconnaissante une récompense qui ne finira qu'avec moi. J'ai conscience surtout de vous apporter un cadeau inestimable aux yeux de ceux qui, pareils à nous jusqu'ici, en ont rêvé sans jamais le posséder : et c'est la certitude d'une harmonie sans dissonance, ou mieux en-

core, la paix... la paix qui durera, si vous y consentez, autant que nos vies réunies, la paix garantissant à nos solitudes désemparées le réconfort d'une mutuelle tendresse, la paix que vous avez tant souhaitée et qui, cette fois, vous supplie de venir à elle, confiante en sa promesse, certaine d'entrer au port...

Je cessai de parler.

Elle continuait de rester immobile, le regard à l'horizon. Voyant qu'elle ne regardait rien, je me hasardai à prendre sa main qu'elle ne défendit pas et j'y posai mes lèvres. Ce fut un baiser timide, déferent, un baiser qui était bien ce qu'il devait être, c'est-à-dire le début de la restitution, plutôt que le couronnement d'un aveu. Puis, j'attendis le verdict. Était-ce utile, puisqu'elle n'avait pas dit non, et seulement persistait à se taire. Enfin, nos yeux se rencontrèrent. Je crus lire dans les siens la peur de s'éveiller d'un songe.

— Si vous êtes sage, murmurai-je, nous allons maintenant retourner chez votre père. Il y a intérêt... pour tous... à rassurer Brioude au plus tôt.

J'avais pris son bras. Elle sourit un peu.

— Venez ! dis-je encore.

Alors, elle obéit, et, côte à côte, sans rien ajouter, nous sommes retournés vers la ville...

J'ai tenu à décrire la scène d'une traite : des gloses n'auraient servi qu'à en atténuer la couleur. Mais ce récit terminé, venant de revivre

une heure qui dut être pour tant d'autres souveraine, je demeure confondu.

Quoi ! se peut-il que, pour la conquérir, j'aie eu recours à ce discours glacé ? Pas un accent qui ne fût sage, neutre comme un exposé d'affaires ! En revanche, j'ai osé parler de sincérité ! Etrange portique à l'entrée de la terre inconnue où le destin nous réservait de telles secousses : moi parlant de bonheur calme et elle se taisant, moi ne déroulant que les côtés raisonnables de mon offre, elle probablement si lasse que, pour fuir, elle aurait accepté n'importe quel compagnon ! La merveille est que ces choses se soient passées, je l'ai dit, juste au moment où poussée à bout, elle venait de décider d'abandonner, coûte que coûte, la vie commune avec les siens. J'aurais dû aussi goûter la joie du salut assuré : je n'étais frappé que par la tristesse du ciel. Je me figurais enfin avoir tracé avec exactitude la limite exacte du sentiment auquel j'obéissais : et je ne m'apercevais pas que ma voix n'avait cessé de trembler sous un irrésistible émoi !

Il y eut le même soir, à l'hôtel Vaubajour, une scène bouffonne et pénible.

Ayant reçu ma demande avec la dignité qui convient, M. de Vaubajour crut devoir m'expliquer qu'il avait toujours compté ne pas se séparer de sa fille. Sans insister outre mesure sur la pauvreté de mon nom roturier, il jugeait que pareille mésalliance avait besoin d'une compensation qui la justifîât aux regards de ses pairs.

Qu'allait surtout devenir Anna, seule désormais avec lui ?

Ma réponse coupa court au quémandage qui s'amorçait.

— Votre fille sera maîtresse de tenir compte de vos besoins, mon intention étant de lui reconnaître en dot la fortune actuelle de madame de Castérac.

Je vis alors le bonhomme pâlir, puis s'évader du salon. Quand il revint, il ramenait Alice, mit sa main dans la mienne :

— Mes enfants, dit-il, je vous bénis.

Et embrassant sa fille :

— Ma chérie, la Providence te comble : rendons-lui grâces !

Il paraît que ce furent là nos fiancailles ! Dieu merci ! j'en ai eu d'autres, les vraies ! Mais avant qu'elles ne vinssent, l'aveugle que j'étais dut naître à la lumière.

Il paraît aussi que, ce soir-là, je trouvai à la vie le goût qu'elle doit donner quand on arrive à ses fins : mais l'homme à qui c'est arrivé est si bien mort que je ne m'en souviens pas.

VII

En m'éveillant, le lendemain, j'aperçus un ciel clair ; les nuages de la veille étaient dissipés, le soleil brillait aux vitres. J'ouvris ma fenêtre pour aspirer l'air qui me parut plus léger que de coutume, puis je compris que cette légèreté était en moi parce que mon mariage était décidé et j'admirai comment la destinée nous offre des moyens simples pour échapper aux embûches dont elle s'ingénie à encombrer les chemins. J'entrais dans les fiançailles comme dans une campagne sans accidents : je ne crois pas avoir été jamais plus assuré de jeter l'ancre dans un port abrité et c'était l'heure même où j'abordais la tempête, où l'angoisse, prenant mon bras, allait devenir ma véritable fiancée !

La veille, les effusions passées, M. de Vaubajour, saisi d'une hâte au moins égale à la mienne, avait témoigné le désir de terminer tout dans le moindre délai. En conséquence, j'avais aussi décidé de retourner tout de suite à Cambaleyres,

sous prétexte d'y commander les travaux nécessaires à notre installation, en réalité pour donner à Bourdoin les instructions utiles.

Donc, ce même matin, je m'apprêtais à me rendre à la gare, quand Alice, escortée de la naine, se présenta pour m'accompagner. J'eus l'intuition qu'en venant, elle avait espéré pouvoir m'exprimer sa reconnaissance ; il me semblait de plus qu'elle souhaitait m'entretenir d'un sujet qui la préoccupait. Malheureusement, grâce au témoin sans bienveillance qui jugeait bon de s'imposer, il fallut se taire. Sur le quai seulement, elle dit :

— A bientôt, et n'oubliez pas que je vous dois encore quelques réponses...

Ensuite nos mains jetèrent des signes d'adieu et le train s'ébranla, m'emportant vers ce que je persistais à nommer la vie normale.

A peine arrivé au Puy, je passai chez des entrepreneurs, puis, toujours afin de gagner du temps, montai place du Greffe.

Chemin faisant, je savourais le plaisir de me sentir si parfaitement raisonnable. La crise dont je sortais laissait, pour toute trace, un besoin à peine conscient de mettre dans mes démarches une méthode plus grande que de coutume. J'allais commander une reconnaissance en dot qui aurait dû me rappeler quel péril planait sur moi : je n'y voyais qu'une formalité comme il y en a tant, exigée par une loi dont l'objet et le texte m'étaient indifférents. Ce n'étaient pas seule-

ment les passants qui ne pouvaient me trouver changé : en m'interrogeant, je me découvrais le même. Les premières impressions qui suivirent auraient dû aussi entamer tant de sécurité : il n'en fut rien.

En premier lieu, chez Bourdoin.

Passons sur l'ahurissement du bonhomme à la nouvelle que j'avais retrouvé mademoiselle de Vaubajour et prétendais en outre l'épouser dans le mois. Quand j'en vins aux termes du contrat, la plaisanterie lui parut excéder la mesure et, redevenu positif autant qu'il sied à un notaire :

— Mon cher, va encore pour le mariage, — certaines gens ont la manie de mettre la mairie au courant de leurs moindres fredaines, — mais payer d'avance et s'interdire une reprise, jamais ! Avant deux ans, tu ne me pardonnerais pas de m'y être prêté.

Ce n'étaient assurément que propos d'homme sage : il ne fallait pas m'en blesser ; pourtant, je ne pus me tenir de riposter :

— Merci du conseil. J'en serai quitte pour aller de ce pas quérir un confrère moins désireux d'assurer ma félicité malgré moi !

Il se dressa, ne s'étant pas attendu à l'accent que j'avais pris :

— Je commence à craindre que tu ne sois tout à fait fou !

— Oui ou non, prépareras-tu la pièce ?

— Soit. En quarante-huit heures, on a beaucoup de temps pour réfléchir à une signature.

— Résigne-toi de plus à admettre que je ne suis ni fou, ni aveuglé.

Aveuglé : il ne l'avait pas dit ; seulement, toute son attitude le criait, et déjà, sans m'en douter, je ne tolérerais pas chez autrui la pensée que j'eusse pu choisir Alice autrement que pour elle-même...

Un peu plus tard, à Cambaleyres.

Tout de suite, à Rosa, que mon retour imprévu rendait radieuse et qui clamait : « Je croyais tant que monsieur ne reviendrait pas ! » j'annonçai :

— Non seulement je reviens, mais je prétends remplir mieux la maison : j'épouse mademoiselle de Vaubajour !

Aussitôt le silence. Un invisible burin creuse le visage de la vieille. Les ironies de Bourdoin étaient plus supportables que ce masque fermé et sa protestation muette. Pris de colère, je poursuis brutalement :

— Si mon projet vous gêne, Rosa, il faudra songer à vous établir ailleurs.

Continuation du silence, durant laquelle je m'aperçois que j'aimerais être pris au mot et faire place nette. Non pas que Rosa me déplaise : toutefois, elle a connu jadis une demoiselle de compagnie. Rosa partie, personne ici ne garderait ce souvenir.

Enfin une réponse glisse entre les dents :

— Dès lors que cette personne a convenu à monsieur, elle me convient aussi.

Rosa ensuite tourne les talons. Je ne cesserai pas de lui en vouloir, durant tout mon séjour,

précisément parce qu'elle affectera de ne plus en parler.

Impressions de début, qui, je le répète, auraient dû m'éclairer sur la qualité du sentiment profond auquel j'obéissais : elles passèrent. Pour m'apercevoir de leur sens, il eût fallu une liberté d'esprit dont je ne disposais pas en réalité ; il eût fallu aussi que le drame ne vînt pas, le soir, les effacer...

Après cela, une rentrée apparente dans le train d'autrefois : rêverie sous les arbres, repas dans la salle à manger. Avais-je le pressentiment de ce qui m'approchait ? Le silence du parc, ses murs chargés de lierre, l'horizon fermé, tout m'accablait. J'aurais aimé, d'un coup de baguette magique, dissiper la désolation que respiraient les murs. Ah ! il était temps d'introduire ici les maçons ! On se figure toujours qu'il suffira de changer le visage des choses pour changer soi-même : ce visage, hélas ! n'est que le reflet du nôtre !

Le dîner terminé, bien qu'il fît nuit noire, je décidai de ne pas attendre au lendemain pour arrêter les transformations à commander et, suivi de Rosa, montai au premier. Tous deux, une lumière à la main, nous errâmes ensuite d'une pièce à l'autre. En vain je m'ingéniais à vouloir défigurer les lieux : on eût dit que, confiante dans l'épaisseur et le nombre de ses murs, la maison me défiait de réaliser l'attentat. A défaut de mieux, que du moins les destinations

soient modifiées ! Au centre notre chambre ; celle qu'on dénommait *chambre de mademoiselle* deviendra débarras ; pareillement, au rez-de-chaussée, l'appartement de madame de Castérac reprendra son office d'autrefois, grand salon au milieu, petit salon et cabinet de travail de part et d'autre.

— Que ferons-nous des livres ? interroge Rosa qui a jusqu'alors écouté sans mot dire.

— Nous les monterons nous-mêmes, demain : ils seront très bien dans le débarras. Et maintenant, laissez-moi.

— Oui, monsieur, je m'en vais.

Il y a dix jours, en effet, j'étais à la même place, éclairé par une lampe placée de même, et regardant un livre intitulé : *Paroissien romain*...

Pourquoi ai-je éprouvé tout à coup le désir de rester ? Vais-je obéir, comme le malfaiteur, au besoin de revivre une scène qui a prétendu modifier ma vie, et dont je sais aujourd'hui qu'elle n'y parviendra pas ? L'idée que le drame puisse recommencer ne m'effleure pas : non seulement, je ne m'aperçois pas que je lui obéis déjà, mais je triomphe !

Je triomphe du papier qui est là, du papier qui a voulu, au nom de la morte, arrêter mon œuvre, et qui assistera pourtant à la réhabilitation de François Pesnel ! Un sourire détend mes lèvres. Je ne me tiens plus d'approcher du livre. Comme il y a dix jours, je m'en empare à nouveau, je feuillette ; et je contemple ironiquement,

longuement, entre les pages 162 et 163, un carré plié... intact... et inutile.

Inutile ! Ah ! l'admirable mot ! Tout ce que prescrivaient les lignes, dont il me suffit d'apercevoir l'ombre à travers la pelure, sera exécuté : et tout ce qu'elles interdisaient aussi, suivra son cours. A mon tour, je suis maître du sort ! Qu'importe, désormais, que le testament de madame de Castérac existe ou non, qu'on le détruise ou qu'on le garde ? Et je songe :

« Voilà donc pourquoi j'ai voulu demeurer seul : je sentais qu'il faut maintenant supprimer ce qui ne sert plus. »

Je prononce même à haute voix :

— Cette fois, brûlons.

Je dis cela... et je ne bouge pas. Si je me contentais de ne pas bouger ! je tremble.

Raisonnons : il y a dix jours, j'avais le devoir d'hésiter à déchirer ce papier, car il incarnait une volonté que je *pouvais* ne pas exécuter ; mais, aujourd'hui, cette volonté est accomplie. Alors, pourquoi me sentir aussi troublé que si je m'apprêtais à assassiner un vivant ? Quel pouvoir mystérieux paralyse ma main dès qu'elle approche de lui ?

J'interroge, je cherche, comme si déjà je ne savais pas la réponse. En même temps, je m'attache à des niaiseries : par exemple, je remarque que la page sur laquelle repose toujours la feuille étant la page 162, la somme de ces trois chiffres fait dix exactement. Je me dis aussi :

— Demain, quand je ferai transporter les livres, il faudra veiller sur celui-ci. Je tiens beaucoup à ce que toutes ses images restent à leur place. Ne serait-il pas sage, par exemple, de mettre dès ce soir, un élastique ou une ficelle autour ?

Et sous prétexte de chercher l'élastique en question, je trouve naturel de me débarrasser pour un instant d'un objet qui m'encombre et de le placer à l'endroit qu'il occupait auparavant sur la tablette. L'y voici... Mon bras a reproduit exactement le geste d'il y a dix jours ; mais, au lieu de poursuivre, toujours comme il y a dix jours, je m'arrête. Cloué au sol, je viens de comprendre enfin que je ne détruirai pas, que je ne veux pas détruire un texte qui, après avoir représenté la morte, représente le mensonge par lequel je vais vivre. J'avais cru le drame achevé : au contraire, il débutait !

Ah ! je demande ici qu'on accepte de me croire ! Ce moment a été, je le jure, le premier contact *conscient* avec la réalité de mon acte. Quand, sur la terrasse de Brioude, j'entrevis soudain la possibilité de nous sauver l'un et l'autre, imagine-t-on que j'aie soupçonné, fut-ce de loin, le prix dont ce salut serait payé ? En aucune manière. La veille encore, tandis que le vieux Vau-bajour s'émerveillait de ma générosité, qu'éprouvais-je, sinon l'allégement d'échapper à une situation jugée auparavant inextricable ? Pour savoir qu'entre un escroc et moi, la différence ne

portait que sur la nature du butin, pour reconnaître que, plutôt que de voler à une femme sa fortune, j'avais trouvé moins onéreux de lui voler sa confiance, j'ai attendu cette soirée renouvelant l'autre, moi reprenant le testament pour l'anéantir, et lui me jetant à la face le mot de l'énigme : mensonge !

Je ne me rappelle plus exactement comment, ensuite, j'ai regagné ma chambre. Ai-je découvert dès cette heure, qu'une fois entré dans le mensonge, on en devient la proie sans espoir de salut ? qu'ayant trempé les lèvres dans la source empoisonnée, la vérité même serait impuissante à me rendre la fraîche saveur de l'eau pure ? En tout cas, j'affirme qu'au cours des insomnies dont ma nuit fut remplie, je me demandai avec sincérité s'il ne vaudrait pas mieux regagner Paris, m'en remettre aux espérances que mon frère m'avait ouvertes, et laisser Cambaleyres à son possesseur légitime. Puis le spectacle d'une autre agonie se dressa devant la mienne. Qu'était l'avenir devant lequel je reculais, en face du passé dont mon père était mort ? Aucune autre raison n'intervint... ou du moins je le crus : et j'écartai la pensée de salut, comme on repousse une tentation. Un grand silence se fit dans mon âme. J'avais choisi...

Quarante-huit heures plus tard, je revenais à Brioude, et le temps des fiançailles commençait.

De ce temps qui aurait pu être beau me reste

le souvenir d'un lent cauchemar et d'une heure magnifique : mais pour arriver à celle-ci, quels chemins !

A peine étais-je de retour que déjà le mensonge m'enserrait dans ses filets, faisant de moi une victime haletante prête à demander grâce.

A l'arrivée à la gare, — revirement inattendu, — mon âme était redevenue légère : sans doute, accueil d'un pays dont les lignes riantes contrastaient si fort avec l'âpre décor de Cambaleyres ; peut-être aussi sensation d'être attendu par quelqu'un, si nouvelle dans ma vie. Je n'eus pas échangé deux phrases avec Alice que le martyr commença. Elle disait en effet :

— Quand vous êtes parti, faute d'être seule avec vous, je n'ai pu m'exprimer librement au sujet des sacrifices que vous projetiez pour moi : j'espère cependant, qu'en dépit des approbations paternelles, vous avez deviné que, pour ma part je n'y souscrirais pas. Je me sens émue profondément ; je ne saurais consentir à un dépouillement que rien ne justifie, et qui même, l'avouerai-je, n'irait pas sans me gêner un peu.

Voilà donc ce que je pressentais l'autre jour, tandis que la naine nous escortait ! Comme j'aurais alors répondu avec aisance, tandis qu'aujourd'hui, après le soir de Cambaleyres, je ne parviens qu'à rougir et balbutier ! J'ai répondu :

— Il s'agit d'un engagement qui, n'en doutez pas, a seul permis la résignation de votre père à une alliance roturière : n'y pensez plus. D'ail-

leurs, la chose est faite et la signature donnée.

Réponse qui ne touchait pas au fond, qui avait l'air de tourner autour du mensonge : je ne mentais qu'à demi, mais je mentais !

Ainsi dorénavant de tous nos entretiens. J'ai donné celui-ci. Pas un qui ne lui ressemblât par le même arrière-goût de supercherie. Nous tentions de nous approcher, nous évoquions le passé, nos morts ; nous paraissions avides de livrer nos âmes ; je suis convaincu qu'elle livrait la sienne : et je ne cessais de calculer mes mots, d'avoir des élans de confiance qui dupaient, ou des silences pires, puisqu'ils effrayaient !

Comment rendre aussi l'impression trouble que chaque jour m'apportait ? C'est en découvrant certains êtres que l'on perçoit sa propre mesure. Celui qui se révélait à moi m'inspirait à la fois de l'étonnement, de l'admiration et de la peur. Il n'y avait rien que de simple dans ce que disait Alice, et cette simplicité accablait. Quand par hasard son regard se portait sur moi, j'y lisais une telle loyauté que j'avais envie de la supplier de détourner les yeux. Dès qu'elle me quittait, je regrettais mon supplice et désirais le voir se renouveler. Que de fois, enfin, à peine séparé d'elle, suis-je rentré agitant tour à tour le projet de me soustraire à une situation intolérable, la possibilité d'un aveu, et d'obscurcs révoltes à la perspective de me diminuer à ses yeux !

Il est singulier que, dans ce temps-là, je n'aie

jamais cherché à analyser la nature de l'affection que je lui portais. J'avais conscience d'être prévenant, respectueux, amical : et elle, de son côté, demeurerait réservée, intimidée jusque dans sa confiance. Un témoin, certes, aurait pu nous entendre sans soupçonner que nous fussions des fiancés. Pourtant, avec quelle ardeur attentive je m'attachais à demeurer à ses yeux l'homme que je prétendais être, c'est-à-dire celui que le mensonge avait installé ! On eût dit que ce mensonge tissait entre nous une toile ténue où ma volonté s'engluait. Je n'aurais ni agi ni parlé autrement, si j'avais résolu de propos délibéré de fortifier l'image fausse que je donnais de moi.

Cependant, à mesure que le temps avançait, apparaissait ma radicale impuissance à soutenir pendant une vie entière le rôle que je m'imposais. Peu à peu l'idée de l'aveu nécessaire cristallisa dans mon cerveau. Bientôt elle devint une obsession. D'étranges raisons venaient la fortifier. Je me disais :

— Le vrai mensonge serait d'attendre que le mariage ait eu lieu avant de faire la lumière. Tant que la liberté d'Alice demeure intacte, mon silence ne nuit pas. Qui sait si une franchise totale, en ayant l'air de tout compromettre, ne serait pas le meilleur argument pour sceller notre union ?

Je me disais encore :

— Mon père avait le droit de sacrifier son fils : ai-je celui de sacrifier à mon tour un être qui ne

lui est de rien et ignorera même à quel devoir il sert d'holocauste ?

Raisons étranges, je le répète, puisqu'il n'y était question que d'Alice. Ah ! si l'on m'avait alors annoncé que sans le savoir j'avais gagné le port depuis longtemps, avec quel haussement d'épaules aurais-je accueilli la nouvelle ! Mais qui s'avise que son cœur est changé ?

On arriva ainsi à l'avant-veille du mariage.

Ce jour-là, je me levai accablé. De remise en remise, je me voyais parvenu à la limite extrême, au delà de laquelle continuer de mentir deviendrait une injure inexpiable, aussi bien vis-à-vis d'Alice que de moi-même. Après un suprême débat, je décidai de parler.

Nous avions pris l'habitude de nous promener vers le soir. Je choisis ce moment pour ma redoutable confidence. Avoir accepté ainsi de risquer sur un coup de dé la mémoire de mon père et un bonheur dont j'étais plein, me fait aujourd'hui trembler.

Je nous revois quittant la rue de l'Hôpital pour gagner la campagne. En nous regardant passer, les gens de Brioude devaient à coup sûr envier notre heureuse fortune. Alice toutefois paraissait plus grave qu'à l'ordinaire. Je devais aussi laisser paraître un peu de l'anxiété qui m'agitait. Il semblait que l'un et l'autre eussions le pressentiment des minutes graves qui sonnaient.

— Si vous n'avez pas de préférence, dit Alice, vous me permettrez de vous conduire.

J'acceptai d'un signe de tête. Il me plaisait de me réfugier dans un dernier silence, répit suprême que chacun de nos pas dévorait, après lequel commencerait l'inconnu. En même temps, je surveillais Alice. Son visage avait pris un rayonnement, et sa démarche quelque chose de résolu qui me frappèrent. Un être nouveau se dévoilait, devant qui mes volontés, une fois de plus, menaçaient de chanceler. Pour couper court à ma faiblesse, je balbutiai :

— J'aurai à vous faire part de choses importantes que je ne puis plus taire.

Elle répliqua doucement :

— Moi aussi. Toutefois, attendons d'être arrivés : il me semble que cela nous encouragera tous les deux.

Et je découvris enfin que le but mystérieux vers lequel nous allions, n'était autre que la route où, un mois auparavant, je l'avais prise par la main pour la ramener muette et consentante. Depuis lors, hasard ou volonté, nous n'y étions pas revenus.

Mon émoi s'en accrut. Ce retour au point de départ me paraissait un symbole. J'imaginais qu'à son insu, Alice me signifiait que les jours dont nous sortions ne comptaient pas. Tout à l'heure encore, je ne retenais de ces jours que les affres cruelles : je n'en vis plus que les douceurs.

— Vous reconnaissez ? demanda-t-elle.

Je rassemblai mon courage.

— Oui, vous aviez raison : ce lieu est le seul où je pourrai vous confier mes aveux.

— Je vous en prie... laissez-moi commencer.

Puis, les yeux à l'horizon, ainsi que la première fois, et d'une voix limpide où peu à peu passait son âme :

— Lorsque vous m'avez parlé ici, aucun remerciement n'est venu sur mes lèvres, tant je me demandais si je rêvais, et par quel miracle vous paraissiez dans ma vie à l'heure précise où je désespérais de vivre. Ne faut-il pas que dans le même endroit vous appreniez si vous êtes accueilli ?

Je voulus de nouveau l'interrompre.

— De grâce, ne vous effrayez pas et écoutez d'abord jusqu'au bout, comme j'écoutais alors. « Qui est-il ? me demandais-je encore ; pourquoi vient-il ? » Aujourd'hui, je sais... Pour m'assurer la sécurité du lendemain, vous avez cru nécessaire de déployer une générosité... troublante... mais ce n'est pas elle que je retiens, car fussions-nous ruinés tous les deux, je vous remercierais pareillement de m'avoir choisie. Vous m'avez aussi promis la paix, et déjà elle est venue puisqu'autour de moi, les miens désarment ; toutefois, le jeu de l'existence est si divers qu'avec un peu d'effort je parviendrais à m'imaginer redevenue paisible sans votre intervention...

Ses paupières s'abaissèrent ; sa voix devint un murmure.

— Non, vraiment, si en ce moment mon cœur

déborde, c'est pour d'autres raisons auxquelles il est impossible de résister et qui sont les seules dont vous n'avez rien dit. Grâce à vous m'a été révélé ce que peut être un cœur droit. J'en demeure secouée jusqu'au plus intime de mon être. Avant de vous rencontrer, pouvais-je deviner à quelles cimes parvient un amour vrai et ce que sa réserve cache de dévouement ? Autrefois, j'étais peu exigeante pour le reste des hommes : aujourd'hui, je compare, et devenue difficile, je connais la merveille qui m'échoit. En retour, je ne puis que donner ma vie. Prenez-la. Je ne me reprendrai jamais. Je suis vôtre, de toutes les forces de mon âme.

Tandis qu'elle avançait, que dire du mélange de torture et d'ivresse qui me bouleversa ? Chacun des mots qu'elle prononçait rendait mon mensonge plus éclatant, et chacun aussi me grisait d'une musique inconnue, m'obligeant à oublier. Ce n'est pas assez : je découvrais un monde, une lumière décisive effaçait les apparences que j'avais cru vivre, pour y substituer le bien unique, seul digne de désir. Et tout à coup je compris que depuis la première heure, quels que fussent ses prétextes, ce désir n'avait pas cessé de me conduire. Pour le satisfaire, j'étais prêt à tout sacrifier ; de même, plutôt que de briser l'image sur laquelle ma bien-aimée bâtissait sa chimère, j'aurais tout accepté. Avais-je vécu auparavant ? Il n'y eut plus devant moi que son bonheur et le *mien*. Le reste n'existait plus.

— A votre tour, maintenant : cet aveu ?...

Les yeux, cette fois, me couvraient de leur attente passionnée. Il me sembla que du soleil brûlait ma peau. Je chancelai. Je lisais en elle comme dans un livre, et savais quelles choses pareilles à celles qu'elle avait dites elle attendait de moi. Je serais mort sur place plutôt que d'en prononcer d'autres. Alors, obéissant à l'indicible, j'approchai mes lèvres des siennes. Un double frisson nous laissa suspendus au-dessus du gouffre. Au fond de moi, la voix criait :

— Prends garde à la revanche !

Mais comment l'aurais-je entendue ? Une autre clamait :

— Qu'importe, tu l'aimes !

Et ce furent nos vraies fiançailles. Enfin je découvrais l'amour !

VIII

Ensuite, une halte divine, l'ineffable dont l'évocation désespère, parce qu'il n'est plus... J'hésite, je suis tenté de le taire, mais si je passe sans donner au moins une image affaiblie du paradis où j'ai vécu, la douleur qui me déchire aujourd'hui sera-t-elle comprise ?

Notre arrivée à Cambaleyres fut celle de deux amants. Ces mots disent tout.

Subitement, de même que les bourgeons s'ouvrent au cours d'une nuit de printemps, nos réserves avaient disparu, nos timidités s'étaient évanouies. Nous ne projetions plus alentour que des éclats d'une ivresse partagée et vivions l'heure du moment, certains que, dans sa brièveté, elle condensait de l'éternel.

On n'exprime ni le bonheur total, ni la santé parfaite. L'un et l'autre sont trop naturels à l'homme. Il les tient pour son privilège normal sans analyser ce que ce privilège aurait d'exorbitant, et ne découvre le miracle dont il a joui qu'une fois ce miracle évanoui.

Il est possible que j'aie imaginé auparavant des ardeurs pareilles : elles n'étaient que la caricature de gestes dont je connaissais l'égoïsme, dont j'ignorais à quel point ils peuvent être une offense. La plénitude du don, l'appel profond de l'être à une irréalisable unité, cette projection de l'âme, douloureuse comme une agonie commençante, tandis que les corps liés ne semblent qu'un obstacle à la fusion souveraine, tout cela, je l'ai connu d'abord. Je me suis cru aussi le premier à le découvrir et appelais cela aimer, comme si, lorsqu'on aime, on n'allait pas bien au delà d'un plaisir qui meurt avec l'instant !

Une arrivée d'amants, voilà le début.

Ah ! Rosa pouvait à son gré déployer les froideurs acrimonieuses qu'elle jugeait les plus propres à nous blesser : nos yeux ne la voyaient pas ! De même, Cambaleyres. C'était un Cambaleyres rajeuni, où les boiseries redevenues blanches égayaient le sombre rez-de-chaussée. Au premier, des tentures claires riaient sur ses murailles. Dans le parc, on avait taillé les arbres et fait la chasse au bois mort. Devant la tour d'entrée, deux corbeilles hâtivement improvisées étaient deux bouquets de roses. Mais, sans tant de parures nouvelles, n'aurait-il pas été aussi méconnaissable, puisqu'il reflétait notre ivresse intérieure ? En vain sa clôture intacte s'obstinait-elle à fermer l'horizon : nos rêves n'en bondissaient pas moins dans un enclos où nulle barrière n'entravait leur élan !

Des amants, dis-je, mais qui allaient très vite monter plus haut, — parce que nous nous aimions, — alors que, souvent, des amants ne s'aiment pas !

Comment est-ce venu ? Il est fou de vouloir surprendre l'impondérable à l'instant où il paraît. On semble vivre encore dans l'unique fièvre du désir : déjà un autre idéal vous porte ; dès qu'on le pressent, on est au but...

Un souvenir demeure en moi.

Nous étions sortis du parc et, gagnant le plateau, suivions la route qui conduit à Chasse-Fézac. Devant nous la terre étalait une houle d'orges et de blés mûrs dont les rouleaux allaient battre au loin le grand récif du Mont de Bar et les Durandes. Sur la gauche, la triste Margeride fuyait au ras du ciel, pareille à une couleuvre. En dépit des moissons opulentes, une impression de dureté s'exhalait de ce sol balayé par le vent et prisonnier des monts.

Soudain Alice tourna la tête : .

— Mon Dieu ! quelle merveille est derrière nous !

Derrière nous, en effet, une autre immensité avait paru. Debout au bord d'un talus, nous regardâmes, en nous tenant la main.

Beauté sacrée de mon pays, où les vallées, les volcans morts et les chaînes de collines s'unissent en accord divin avec la lumière enchantresse. L'Ombrie a-t-elle plus de douceur ? Partout des verts qui chantent, des violets qui gémissent,

des jaunes aux tons de cuivre : partout des bois tapissant la pente d'un cratère, des eaux qui se déroberent sous les galets, et, tels les plis d'une robe, de molles ombres bleues ondulant sur le parquet des champs !

Alice demanda :

— Est-ce le Meznec, là-bas, encoché au centre comme pour laisser venir plus tôt le soleil levant ?

Je voulus répondre : « C'est lui. » Mais, tout à coup, le paysage disparut à mes yeux. Il était devenu je ne sais quoi d'irréel, une sorte de toile de fond où couleurs et lignes concourent à un dessein unique. L'air délicieux, les parfums exhalés par l'herbe sous nos pieds, la musique lointaine des feuillages claquant, les horizons multiples, le ciel même, n'avaient d'objet désormais que de préciser au sein de l'univers le profil de deux êtres, debout l'un près de l'autre, et qui étaient nous !

Nous ! tout seuls ! Plus que nous dans le monde ! Et je dis à mi-voix :

— Etre ensemble !

A son tour, la main d'Alice serra la mienne. Une félicité de nature inconnue fondit mon cœur. Je tremblai qu'après m'avoir approché, elle ne s'évanouît.

— Etre ensemble... toute la vie !... répétais-je défaillant.

Et une seconde fois, la main me remercia d'avoir compris. Après n'avoir rempli que nos

heures, l'amour demandait à remplir nos âmes. Le beau voyage commençait...

Saisit-on ce que signifie cela, et que nous allions sans cesse monter ? Jamais le désir n'avait été plus vif, mais à côté, au-dessus de lui plutôt, planait maintenant une sensation continue et poignante due à la seule présence. Pour continuer d'être heureux, nous nous sentions obligés de demeurer à jamais les deux êtres dont je viens de montrer les silhouettes unies. Passion toujours, déjà combien moins soucieuse du salaire et détachée de l'égoïsme du plaisir !

Réunis par d'invisibles liens, nous ne supportions pas d'être séparés. En revanche, dès que j'étais près d'Alice, et seulement parce que je la voyais, une volupté d'une incroyable douceur circulait dans mes veines. Auparavant, nos paroles revêtaient encore un reste d'apprêt ; aucune ne sentait plus l'effort, toutes étaient redevenues simples, à l'image d'Alice. Elles disaient les mêmes choses qu'à Brioude et nous ne les reconnaissions pas tant, devenus sincères, nous y mettions un autre accent.

Une heure, chère entre toutes, scandait nos journées. C'était le soir, presque toujours. Lentement, nous quitions Cambaleyres, pour errer dans la campagne, au hasard. Point de passants : le silence partout. Alors, isolés, ayant sur nos têtes le ciel immense, devant nous l'horizon illimité, nous avions l'air de prendre muette possession du bonheur épandu sur la terre et,

devenus un monde heureux qui défie l'autre, savourions dans sa plénitude l'immense tendresse qui nous divinisait.

Au-dessus du désir, par delà le délice d'être ensemble, la tendresse ! Enfin l'amour vrai se découvre ! Voit-on bien comme nous allions vers le sommet ? Je n'avais plus qu'un souci, — sa joie. Quand je lui ouvrais mes bras, c'était moins pour l'ivresse de la sentir blottie contre ma chair, qu'avec le souhait de son seul enchantement. Si jamais j'ai approché de l'union totale, si parfois j'ai penché la tête au-dessus de l'abîme dont l'attraction vaine est une torture, c'est qu'ayant perdu toute perception de mon propre intérêt, j'arrivais à ne plus voir que ma bien-aimée et l'infinie tendresse dont il fallait la bercer. Tendresse brûlante, dont les ardeurs fondaient les dernières scories demeurées dans mon cœur incendié : tendresse qui, tantôt, m'arrachait des mots pareils à des cris, et tantôt me ployait dans l'attente ou me jetait à la recherche du présent qu'Alice pouvait souhaiter...

Un temps suivit, qu'il est superflu d'analyser.

Rêve, réalité, tout se fondait. Alice me demanda un jour :

— Es-tu le même qui se promenait à Brioude et m'entretenait d'un air si grave ?

Je répondis :

— Est-ce bien toi qui refusais de venir à Cambray ?

Elle était devenue rieuse, alerte : je semblais

audacieux, léger. Nous gardions l'étonnement de nous appartenir comme si nous avions joui d'un privilège interdit : notre mémoire ne remontait pas au delà de notre premier baiser, et nous étions certains de n'avoir jamais vécu séparés. Quand on en arrive là, le dehors cesse de compter. Au cours des trois mois ou à peu près que dura ce délire, le monde extérieur tenta en vain de pénétrer jusqu'à nous. Aucun des rares incidents par lesquels il se manifesta ne parvint à nous distraire de notre amour. Je ne saurais pourtant les passer sous silence, puisque aussi bien leurs conséquences paraîtront tout à l'heure, et avec quelle cruauté !

Voici l'un d'eux.

Nous étions assis devant la maison : Alice lisait. J'avais pris également un livre dont je m'efforçais de tourner les pages, sans parvenir à fixer mon regard sur aucune de leurs lignes. Tout à coup, un pas grinça dans l'allée. Je me levai pour voir qui venait et j'aperçus le facteur.

— Des lettres pour tout le monde ! annonçait-il, avec l'air enchanté d'un homme qui porte une boîte pleine.

Il tendit deux enveloppes, l'une pour Alice, l'autre pour moi. Alice prit la sienne et dit :

— C'est de ma sœur Anna.

Je reconnus le timbre des Etats-Unis sur la mienne.

— C'est de mon frère André.

Nous souriions tous les deux, et tous les deux

aussi cachions un imperceptible regret d'être troublés dans notre intimité. Chacun gardait sa missive à la main, avec une vague appréhension.

Je murmurai :

— Ta sœur ne doit pas te pardonner d'être heureuse.

Elle répliqua :

— Que pense ton frère de ton bonheur ?

Que de fois commencions-nous ainsi au même moment des phrases qu'on n'achevait pas parce qu'on savait d'avance quelle en était la fin ! Si aucune réponse ne vint à celles-ci, cependant, ce devait être pour une raison différente, tant nous avions l'air songeurs.

Quelle envie, en effet, devait ronger la naine, maintenant qu'elle sentait sa sœur riche et définitivement évadée de l'enfer familial ! Incapable de supporter la joie d'autrui, sans doute ne rêvait-elle que de troubler la nôtre...

Quant à André... Ici je dus réprimer un tressaillement. Depuis mon mariage, comme ses lettres s'espaçaient ! A la nouvelle de l'héritage de Castérac, il avait d'abord montré une véritable joie. Puis celle-ci avait fait place à une contrainte qui d'une semaine à l'autre devenait plus sensible. Jalousie, peut-être. Habitué jusqu'alors à compter seul pour moi, il avait probablement peine à accepter une étrangère entre nous. En vain lui parlais-je d'Alice : plus j'insistais, plus il paraissait décidé à l'écarter de ses réponses.

— Que dit-elle ? demandai-je encore quand Alice eut achevé de lire.

Un peu d'embarras traversa le pur regard.

— Elle souhaite me revoir et parle de projets de visite.

Je baissai la tête pour dissimuler mon inquiétude.

— Et ton frère ?

— Lui aussi songe à revenir.

— Ici ?

— A Paris d'abord... ensuite ici, cela va de soi.

On aurait cru qu'à mon tour j'avais à me faire pardonner cette perspective.

— J'ai l'impression que je ne comprends plus les miens et je m'en veux, reprit Alice, les yeux perdus vers une image lointaine.

— Les miens, non plus, ne doivent pas me comprendre, répliquai-je.

— Comme ils me semblent loin !

— Comme je te sens près de moi !...

Et l'on cessa d'en parler. Si par hasard le souvenir de ces arrivées importunes passait en nous, Dieu merci ! le présent le chassait aussitôt.

Autre incident, bien différent.

Un jour, nous nous trouvions au Puy. Depuis quelque temps, Alice avait pris goût à visiter la ville. En général, elle me quittait à l'arrivée, sous prétexte de courses de ménage inintéressantes pour les hommes ; puis, la corvée faite, nous partions à l'aventure, à travers le dédale des rues anciennes.

Le jour dont il s'agit, il semblait que, plus que de coutume, l'âme de celles-ci voulût toucher la nôtre. Jamais, je crois, nous n'en avons senti pareillement la puissance évocatrice.

Parvenus à la place du For, je proposai de nous arrêter un instant et m'approchant du parapet voulus regarder le ruissellement des toits qui va battre le pied du Mont Anis, mais Alice refusa de rester :

— Ce lieu, fit-elle gaiement, me rappelle trop une autre terrasse où j'écoutais, interdite, un inconnu qui me doit encore de me montrer sa maison.

Sans le dire, j'avais en effet toujours orienté nos promenades de manière à éviter la place du Greffe.

— Soit, répondis-je, allons donc la visiter...

Ne voulais-je pas tout ce qu'elle voulait ?

En moins de cinq minutes le but fut atteint. O surprise ! La maison morte, volets ouverts, bourdonnait comme un rucher. A chaque étage, des ouvriers qui chantent, des meubles qu'on tire du grenier, et une résurrection pareille à celle de Cambaleyres. En même temps que persiste mon décor d'autrefois, un autre s'y superpose dont je suis seul à mesurer la douceur.

— Avoue que pour une ménagère novice, je ne m'en suis pas trop mal tirée, déclare Alice triomphante. Il fallait bien songer à nos quartiers d'hiver !

J'ignore de quelle manière j'ai remercié : en

revanche, je me souviens d'avoir jeté malgré moi un rapide regard sur l'étude Bourdoin et tout à coup ressenti le choc d'une chose oubliée.

Oubliée, oui... tout à fait... L'amour a ceci d'inconcevable qu'il ne tolère aucune pensée en dehors de lui.

Quoi encore, après cela ? Ce rien...

J'avais ordonné que le débarras, où sont désormais les livres de madame de Castérac, demeurerait fermé et j'en avais placé la clé dans un tiroir de notre chambre.

Un matin, passant dans le corridor, j'eus la curiosité de vérifier si Rosa respectait mes ordres. Contrairement à toute attente, la clé était à la serrure.

Je songeai :

— Qui me défendra contre la manie des nettoyageés ?

J'entr'ouvris ensuite la porte, constatai d'un coup d'œil que je n'enfermais personne, et après avoir donné un double tour, remis la clé à la place qu'elle n'aurait pas dû quitter.

C'est tout.

Dehors, je rejoignis Alice. Nous n'avons pas eu de journée plus belle. J'aimais...

IX

J'ai retenu la minute précise où ce rien reparut.

Le soir du même jour, Alice et moi étions en tête à tête et nous taisions. Tout à coup je m'aperçus du silence, puis que je surveillais mon âme pour arrêter au passage des pensées qui voulaient venir. Je tirai enfin ma montre et regardai l'heure : 10 h. 20. C'est là un geste insignifiant ; il marquait la catastrophe ; dès que la notion du temps reparaît, le bonheur total a cessé d'être.

Qu'y avait-il eu au juste pour amener pareille révolution ? Exactement une clé déplacée : accident banal dans un ménage. Mais il suffit souvent d'un heurt léger pour réveiller la douleur d'une blessure ancienne. Ce que je nommais un rien, en attirant mon attention sur des possibilités, venait de détruire ma sécurité triomphante. Je cessais d'appartenir entièrement à ma bien-aimée ; désormais une part de mes soucis demeurerait pour moi seul.

Prétextant un peu de fatigue, je me levai. Alice s'étonna :

— Serais-tu souffrant ?

Je m'efforçai de la rassurer : à mesure que je parlais, j'avais conscience que son étonnement avait je ne sais quoi de disproportionné avec l'incident. De telles impressions ne trompent guère ; si on dédaigne de s'y arrêter, c'est qu'on redoute de leur donner une existence concrète, à défaut de laquelle il est plus facile de les négliger.

La nuit s'écoula, remplie d'un sommeil lourd. Au réveil, l'imperceptible gêne de la veille était devenue un tel malaise que je ne me reconnus plus. On eût dit que, placé en équilibre instable à l'extrémité d'une branche, j'appréhendais d'être jeté bas par un coup de vent. Pour me défendre, je tentai de raisonner ma peur ; car c'était bien de la peur que j'éprouvais : une peur à la limite de ma conscience, qui installée au seuil de l'âme happait au passage mes pensées pour les ramener toutes vers un passé que j'avais cru aboli quand il n'était que momentanément voilé.

Raisonner une peur revient toujours à en scruter l'origine : je m'obligeai donc à regarder la cause de la mienne, c'est-à-dire le rien.

Quelqu'un récemment avait pénétré dans le débarras : la belle affaire ! avais-je interdit qu'on y entrât ? Mille prétextes d'ailleurs, tous étrangers à mon inquiétude, pouvaient justifier pareille obligation. Allons plus loin : supposons

qu'Alice ait désiré prendre un livre, il est clair qu'il ne s'agissait point d'un paroissien. Quant à Rosa...

Subitement, je tournai court. Je me moquais bien de Rosa ! Une seule chose comptait : il ne fallait pas que, par une voie ou une autre, Alice eût découvert que je lui avais menti. Mon mensonge était d'ailleurs une chose morte, je n'en éprouvais aucun remords : en revanche, je n'admettais pas qu'il risquât d'atteindre mon bonheur. Or, tandis que je m'étais cru jusqu'alors en parfaite sécurité, je m'apercevais que j'étais à la merci d'une rencontre fortuite. Je demeurais persuadé que cette rencontre n'avait pas eu lieu, mais la chaîne était renouée : je rentrais dans la crainte.

Etourdi, je me rendis à mon bureau. J'éprouvais à la fois le désir de rester seul et de m'occuper, afin de lutter contre la hantise commençante. Justement, des lettres en retard traînaient sur la table. Résolu à mettre ma correspondance à jour, j'en pris une au hasard, la première qui se trouva sous ma main.

Elle était de Bourdoin et annonçait que l'instance en réhabilitation de mon père venait de s'ouvrir.

Depuis quarante-huit heures, le but de ma vie semblait atteint et je n'avais même pas songé à m'en réjouir ! Je courbai la tête : j'aurais voulu demander pardon à mon père. On peut donc sacrifier jusqu'à l'honneur pour un idéal,

et cet idéal réalisé, n'y plus tenir ? Par une incroyable incohérence, je n'étais tenté que de m'arrêter sur les sacrifices qu'il me coûtait. De nouveau, une telle onde de peur me détourna du présent que je laissai tomber ma plume et renonçai à féliciter Bourdoin. Puis, sans m'apercevoir que je venais à peine de m'asseoir, je quittai la place, rejoignis Alice qui travaillait au salon. Mais à peine auprès d'elle, j'eus l'impression qu'elle-même avait un air préoccupé que je ne lui avais pas encore vu.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je, pris d'une inquiétude indéfinissable.

Elle parut sortir d'un rêve :

— Rien... c'est mon tour, ce matin, d'être un peu lasse... à peine... comme toi hier soir...

Sans répliquer, j'approchai d'une fenêtre et regardai le parc en battant la vitre d'un doigt impatient. Nous nous retrouvions dans le tête-à-tête coutumier, et lui aussi était changé !

Alice reprit au bout d'un instant :

— Depuis combien de temps ton frère ne t'a-t-il plus écrit ?

Je répondis sans tourner la tête :

— Une quinzaine, environ. Espérons qu'il nous avisera de son retour... s'il pense encore à nous.

— N'en doute pas !

— Je crains qu'il n'en soit rien.

— Alors c'est moi qui songe beaucoup à lui.

Je me retournai aussitôt, cherchant à com-

prendre ce que cachait cette phrase imprévue. Alice, de son côté, leva la tête, comme si elle avait attendu mon geste pour s'expliquer.

— Je me demande depuis quelque temps, poursuivit-elle, s'il me déteste ou s'il a pris le parti plus simple de m'ignorer. De toutes manières il y a des choses qu'il ne me pardonnera pas.

— Lesquelles ?

— Ne crois-tu pas, par exemple, qu'il serait désirable de lui expliquer que je ne suis pour rien dans tes... décisions financières ?

Je haussai les épaules.

— Si changé soit-il, André est le désintéressement même.

Alice soupira :

— Précisément : cela donne le droit d'être exigeant pour les autres.

Puis, se replongeant dans son ouvrage :

— Crois-moi ; tu ferais sagement de lui donner tes raisons... les vraies...

Les deux derniers mots, si bas qu'ils eussent été prononcés, venaient de tomber sur moi comme une pierre lourde. Quels soupçons ou quelles certitudes recouvraient-ils ? Une seconde, je scrutai le visage d'Alice : il avait repris son calme habituel : à peine marquait-il le soulagement qui suit une confidence devant laquelle on a un peu hésité avant de la faire. Non, ma frayeur était sans cause, notre amour toujours sans fissure. Alors je m'approchai, obligeai le

visage adoré à regarder le mien. Elle murmura, étonnée de ma violence :

— T'aurais-je blessé en disant cela ?

Je balbutiai :

— Des raisons vraies, ne sais-tu pas qu'il n'y en a qu'une... je t'aime !

Et appliquant mes lèvres sur les siennes, il me sembla que j'écartais de nous deux l'impondérable qui nous menaçait. Une fois de plus, la vie allait reprendre, et le bonheur rester !

La journée s'écoula, puis une autre. J'étais convaincu d'avoir jugulé ma peur. Cependant le seul fait de surveiller mes pensées prouvait la fragilité de ma quiétude. Tour à tour anxieux et rassuré, j'étais en réalité dans une période incertaine où se confondaient trop d'émotions contradictoires, et dont il fallait sortir, car très vite elle fût devenue intolérable. Le matin du troisième jour, lorsque pour chercher je ne sais quel objet, j'ouvris le tiroir où reposait la clé du débarras, me serais-je d'ailleurs attardé à interroger des yeux ce morceau de métal, si depuis l'apparition du rien, mon cœur avait cessé de se poser des questions muettes ?

Un long moment je restai ainsi agité par le pressentiment que là sans doute gisait la réponse à mes tourments. Je me disais : « Fermer une porte est bien ; vérifier auparavant qu'on n'enferme personne, rien de mieux : pourquoi n'avoir pas aussi recherché quelles traces a laissées le passage de celui ou de celle qui est

entré ? » Je me disais encore : « Qui m'empêche de faire maintenant ce que je regrette de n'avoir pas fait plus tôt ? Aujourd'hui, les mêmes choses sont aux mêmes places. » Sans m'en rendre compte, et d'un geste machinal, ma main approcha enfin de la clé pour la caresser d'abord, la quitter, ensuite la reprendre. Soudain je cessai de réfléchir. J'étais devenu la proie d'un désir de lumière : j'étais sûr d'aller vers la libération. Mes doigts se fermèrent. J'avais cessé de résister à l'appel du destin.

Qu'allais-je chercher dans le débarras ? A défaut de mieux, la conviction que rien n'avait été touché — pas même le paroissien. Désir absurde et dangereux : toutefois qui s'avise de peser les conséquences, quand la passion le mène ?

La clé tourna dans la serrure, la porte céda sous ma poussée ; je parcourus la pièce d'un regard circulaire, et m'arrêtai aussitôt, soulagé. A l'évidence, il n'y avait nul changement. L'ordre régnait. Livres, bibelots et caisses se retrouvaient où je les avais laissés : tout au plus, à coups de plumeau, avaient-ils été débarrassés de la poussière.

Pourtant, ceci ne me suffit pas encore. J'approchai des livres, et saisis le paroissien pour vérifier que le testament était toujours en place.

Lui, non plus, n'avait pas quitté son abri. Parfait. Après cela, que faire, sinon repartir ? Logique, bon sens, sagesse, tout le commande : cependant je reste... et j'additionne les chiffres

de pagination qui paraissent juste au-dessus du feuillet replié.

— Deux, plus cinq, plus un...

La dernière fois que j'ai tenté ce jeu, je me souviens d'avoir trouvé dix : j'ai dû mal compter ; recommençons... Huit toujours, au lieu de dix.

A mesure, le sang afflue à mon cerveau, mes oreilles tintent. Il est impossible que deux plus cinq, plus un... Puis la lumière que je prétendais souhaiter : puisque l'insertion est modifiée, quelqu'un a manié le testament ! Blême, je prononçai, tout haut :

— Alice, Rosa ou moi : lequel des trois ?

En même temps et avant de tenter une réponse, une fureur me souleva contre mon imprudence imbécile. Dire que, à deux reprises, j'avais reculé devant la suppression de ce papier ! quel prestige l'avait donc protégé ? Comment au moins n'avoir pas tenté de le cacher mieux, dans une armoire bien close, dans un coffre de banque, n'importe où enfin, pourvu qu'il fût garé des indiscrets ? Par un geste irraisonné, je m'apprêtais à le détruire enfin, quand la question de nouveau m'arrêta net :

— Alice ou Rosa ?...

Plus que deux noms ; car il est bien clair, n'est-ce pas ? que je devais me considérer hors de cause, aucun accident n'étant survenu au paroissien lors du transfert des livres.

Je poursuivais :

— Supposons qu'Alice..., — on doit tout envisager ! — supposons qu'Alice ait trouvé cela, qu'elle l'ait lu : puisqu'elle l'a remis en place sans en parler, c'est donc qu'elle s'est crue la première à en faire la découverte. Et, en effet, quelle probabilité y a-t-il qu'avant tout le monde j'aie feuilleté le paroissien ? Si même le soupçon en venait, le fait que la pièce est demeurée là, à portée de quiconque, suffirait à me défendre. Seulement, pour que cette défense reste possible, ne faut-il pas aussi que je *laisse les choses exactement comme elles sont...* et alors ?

Alors, voici que n'ayant osé jadis supprimer le testament, je perds jusqu'au pouvoir de le changer de place ! Bien mieux : que fais-je ici ? Si j'allais être surpris ? Hâtons-nous de déposer livre et papier. Quoi que je tente, ils sont les plus forts ! Et puis, maintenant réfléchissons...

— Alice ou Rosa ?...

Impossible de décider. Une enquête ? Au premier mot, je risquais d'éveiller des soupçons chez celle qui n'en a pas. S'en remettre à l'imprévu, au geste qui passe, à l'incident que souligne une nuance du visage ? Mais que verrai-je d'assuré, et comment accepter une attente exposée à n'avoir ni fin ni récompense ? Restait, à défaut de certitude, la discussion du probable. Et tout de suite la réponse apparut :

— Rosa !

Rosa seule avait pu, au cours d'un nettoyage, toucher au paroissien. Ne l'avais-je pas vue

maintes fois prendre des livres un par un pour en épousseter la tranche ?

— Rosa, oui, c'est la solution.

Combien rassurante, d'ailleurs ! Car à supposer qu'elle ait eu la curiosité, bien invraisemblable ! de lire un feuillet échappé par mégarde, détestant Alice, irait-elle lui parler d'héritage ?

Cependant, si Alice ?...

Je ramassai mes forces. A la pensée qu'à cette minute peut-être, Alice se demandait : « Suis-je ou non victime d'un odieux calcul d'intérêt ? » j'aurais crié de détresse ; mais je prétendais aussi demeurer une raison raisonnante et je songeais en même temps : « Si elle doutait de moi, aurait-elle gardé une apparence paisible, des propos unis ? » Admirons l'aveuglement de la bête humaine à l'heure où elle tend de tout son effort à être lucide ! J'oubliais que trois jours auparavant elle avait dit à propos de mon frère : « Il faudra lui donner tes raisons... les vraies... » J'ajoutais au contraire : « Admettons qu'elle sache, dès lors qu'elle s'est tue, n'est-ce pas que, sûre de moi, elle a résolu d'agir comme si *cela* n'existait pas ? » Et cette pensée amena la détente. Trêve de démençe : ou Alice ignorait tout, ou la révélation l'avait laissée indifférente ! Ah ! l'al-légement qui suivit ! J'étais toujours debout au milieu du débarras, et tout à coup je m'étonnais d'y être : « Que fais-je ici au lieu de me trouver près d'elle comme d'habitude ? » J'aspirai ensuite l'air comme un buveur se désal-

tère à une source. J'avais cessé de haleter. Je m'imaginai surtout redevenu maître de mon cerveau, alors qu'il n'était qu'un ressort obéissant aux heurts extérieurs et qui se dévide sans contrôle. Puis je ne vis qu'une chose : Alice en bas devait m'attendre. Je regagnai la porte, fermai à double tour, et descendis...

En approchant d'Alice, je n'étais capable que de percevoir la tendresse qui me projetait vers elle. Je la regardai sans la voir, et tel un coureur harassé, murmurai :

— Se réfugier près de toi ! J'étais fou de rester ailleurs.

Elle répéta :

— Ailleurs ?... d'où viens-tu donc ?

J'aurais dû être frappé par son accent : je ne percevais que mon bonheur à trouver près d'elle une paix inespérée.

— De grâce ! n'interroge pas, que d'abord je me repose là... A la lumière de tes yeux, tout redevient si paisible... comme il faut que ce soit.

Paroles imprudentes dont, à peine prononcées, je pressentis le danger, que je ne m'inquiétai pas non plus de voir rester sans commentaires. Tandis que simplement Alice reprenait son ouvrage, je fis ensuite ce que j'avais dit et m'absorbai dans la contemplation des traits adorés, dont l'apaisement devait achever le mien.

Soudain, je recommençai de frémir : je venais de m'apercevoir qu'au lieu de me plonger dans leur calme rayonnement, je me demandais s'ils

étaient vraiment les mêmes et les trouvais changés ! Effet de lumière, probablement. Dehors le temps était devenu bas et maussade. Les arbres semblaient vêtus de noir. Un jour blafard entraît par les croisées... N'importe ! quelque chose était sur le visage que je n'aurais pu définir et qui pourtant le rendait autre. J'attendis ensuite, je ne savais quoi, peut-être que l'éclairement changeât, à moins que ce ne fût le passage furtif d'une expression révélatrice. J'avais l'air de ne goûter que ma quiétude reconquise : je n'étais qu'un malheureux dont la peur altère les moindres perceptions !

Pressentant — qui le sait ! — qu'un trouble m'agitait, Alice laissa retomber son ouvrage.

— Je n'y vois plus : il va sans doute pleuvoir...

Je ne bougeai pas, m'obstinant à suivre le reflet de ses pensées plutôt que ses paroles.

Elle reprit au bout d'un instant :

— Pourquoi y a-t-il des moments où l'on souffre du manque de lumière comme d'une absence ?

Cette fois, je laissai paraître un tressaillement douloureux.

— A quoi songes-tu en disant cela ?

— Oh ! soupira-t-elle, ne t'effraye pas ! Seulement, quand je me vois, par exemple, installée dans ce salon où tant de fois je suis entrée le cœur serré, je ne puis me défendre de devenir inquiète : je ne parviens pas à m'expliquer mon

bonheur présent, je me demande quel chagrin va interrompre ce qui doit être un songe... Le bonheur est un présent qui fait peur. Quand je lève les yeux, je me sens planer au-dessus de toute souffrance possible : dès que je les baisse, je m'aperçois sur la corniche d'un toit, j'ai le vertige, et j'appréhende la chute.

Elle avait parlé, le regard tourné vers la fenêtre, ayant l'air de contempler uniquement le ciel décoloré. Ses mots tombaient espacés et hésitants, comme au gré d'une rêverie. S'ils semblaient recouvrir une angoisse mal dissimulée, ce devait être moi qui les éclairais à la lumière de ma propre anxiété. Et sans doute n'y avait-il là que le reflet mélancolique d'un matin sans soleil. Aussi, m'obligeant à accepter simplement ce qu'elle avait dû dire également avec simplicité, je répliquai à mi-voix :

— Quelle chute pourrions-nous redouter ? Je t'aime...

— Justement, cet amour m'effraye...

— Je ne saisis pas, vraiment...

Elle esquissa un geste vague, puis toujours sans me regarder :

— Qui me révélera pourquoi tu m'as aimée ?...

Dieu merci ! j'étais assis près d'elle : elle ne dut pas s'apercevoir de l'effroi que me jetait soudain sa question. D'ailleurs, elle continuait :

— Tu arrivais sans me connaître... Tu aurais pu même ne pas venir... Et tout de suite, — ah ! voilà ce qui me déroute ! — tout de suite

tu as décidé de rester. Dès ton premier mot, on aurait cru que tu savais déjà que nos destinées devaient n'en faire qu'une. Moi-même, je ne comprends pas encore quelle force obscure m'obligeait à me soumettre en me taisant. Il m'était agréable de ne pas résister, et j'avais conscience que si je le tentais, tu m'emporterais ainsi qu'une proie... Comment pareille aventure est-elle possible ? Pourquoi ?... Tu te tais... Naturellement on ne peut pas répondre à certaines questions, je le sais bien : raison de plus pour avoir peur. Dès lors qu'une cause inconnue a réalisé notre union miraculeuse, ne faut-il pas craindre qu'il lui prenne ensuite fantaisie de la briser, toujours pour son plaisir ?...

Je persistais à écouter rigide, tout entier tendu par le désir de ne rien trahir de l'épouvante qui grandissait en moi. Ainsi j'étais accouru pour retrouver près d'elle la certitude que sa confiance et sa tendresse ne cessaient point d'illuminer ma vie : et voici que son langage aussi changeait. Pas une phrase dont je ne me demandasse : « Si elle *savait*, parlerait-elle autrement ? » Pas une qui ne me rejetât dans la nuit, avec l'impossibilité de savoir s'il s'agissait là de doutes venus d'eux-mêmes ou au contraire du besoin d'éclaircir un problème précis posé par un *découverte* !

M'apercevant enfin qu'elle était tournée vers moi, probablement dans l'espoir d'une réponse, je me penchai vers elle, saisis ses mains :

— Je ne conçois pas très bien ce que tu cher-

ches, répliquai-je d'une voix à peine distincte. Si tu souhaites pourtant me demander quelque chose, pourquoi de tels détours ? Interroge...

En même temps, mes yeux quêtèrent les siens. Seconde tragique : jusqu'alors nous étions de cristal l'un pour l'autre : pour la première fois, je sentais, nous sentions la venue d'un silence entre nous et que l'amour était impuissant à chasser.

— Comme tu me regardes ?... Je ne désirais rien..., balbutia Alice incapable de supporter plus longtemps ma muette supplication.

— Tu préfères ne rien dire ?... Soit : tu dois avoir raison. Restons sur la corniche.

Et lâchant ses mains, j'approchai de la fenêtre. J'avais peine à retrouver le calme nécessaire. Tant d'émotions diverses se succédaient depuis le matin que leurs valeurs se mêlaient.

— Tiens, repris-je, une voiture... Qui peut venir ?...

Alice tressaillit.

— Es-tu sûr que ce soit pour ici ?

Je haussai les épaules.

— Le boulanger, peut-être.

Mais déjà, Alice, accourue vers moi, s'efforçait de reconnaître l'arrivant. Soudain, son visage se crispa.

— Là-bas... vois donc !... Ah ! ce matin, j'avais raison de tout craindre !

En même temps la voiture tournant devant la maison me découvrit à côté du cocher une

silhouette tordue qui s'efforçait de se dresser. La naine arrivait sans s'annoncer.

J'aurais dû être exaspéré par une invasion dont tout prédisait qu'elle deviendrait rapidement intolérable ou nuisible : j'éprouvai au contraire un soulagement momentané.

— Espérons qu'elle ne s'éternisera pas ! dis-je paisiblement. Au besoin nous l'aiderons à repartir.

Alice répondit, nerveuse :

— Il me semble que je te perds !

Une heure plus tôt, ces mots auraient suffi pour enchanter mon cœur : je ne songeai qu'à douter d'eux :

— Dirait-elle cela si elle savait ?

Misère ! une seule chose était sûre : comme je souffrais !

X

Avant d'aborder le récit des vingt-quatre heures qui allaient suivre et précipiter la marche de mon destin, qu'on veuille bien en effet peser ce que ce matin avait fait de moi.

Hier encore, une sécurité merveilleuse, et quelle ivresse à lire dans nos yeux les moindres mouvements d'un amour qui dépassait toute parole ! Il y a au delà de la volupté de la chair une volupté supérieure qui consiste à oser parler ses moindres pensées devant un autre soi-même : ce miracle, hier encore, Alice m'en livrait l'illusion... Tout à coup, en moi l'effroi que son regard n'ait menti à l'abri d'abandons qui avaient l'air de tout livrer, en elle peut-être la conviction d'avoir été trahie de la manière la plus avilissante, la plus basse, — pour de l'argent ! Désormais, aucune détente possible, mais sans cesse, sous le vague des propos, appréhender l'expression d'un doute. Et comment nous protéger contre lui ? Il se pouvait, en vérité, que je fusse la victime d'un rêve absurde. Il se pou-

vait aussi qu'il n'en fût rien et qu'Alice ait lu le testament. Dans les deux cas, prisonnier de mon œuvre, j'étais obligé de me taire. Aborder le sujet aurait été reconnaître que je *savais*, moi aussi, et me proclamer coupable. Ah ! le mensonge que j'avais cru mort, comme déjà il me tenait, ne me laissant pour alternative que d'assister au rongement progressif de mon bonheur ou de le tuer tout à fait si je prétendais résister !

Que dans ces conditions l'apparition de la naine m'ait paru presque bienfaisante n'étonnera point. Elle était celle du tiers qui s'installe en écran pour suspendre l'échange de soupçons qui s'affrontent. J'avais oublié qui venait : je ne voyais que le répit. Ce qu'il fut, on va l'apprendre. Je n'en omettrai même pas les débuts, si remplis qu'ils paraissent de propos insignifiants et de seuls mouvements d'âme. L'inattendu est toujours l'œuvre de petites causes ; sans ces propos et ces mouvements, aurions-nous eu la fin ?

Arrivée claironnante, pathétique à souhait. Tandis que Rosa et moi nous précipitions au dehors, Anna se jetait au cou d'Alice :

— Enfin ! je te revois !

Puis, un torrent de paroles entrecoupé de baisers.

— Je ne vous ai pas prévenus, tant pis ! J'avais fait des projets pour plus tard, mais tout à coup je me suis sentie si seule ! Je n'y ai pas tenu, je suis partie... Et c'est ici, le château ?...

Pas beaucoup plus beau que le nôtre, et aussi jaune... D'ailleurs, je m'en moque : pour te retrouver, j'aurais été dans l'Alaska... Dieu ! que j'avais envie de toi ! Encore, embrasse-moi... et maintenant, mes bagages !

Probablement exaspérée par cette invasion nouvelle, Rosa impassible voit tomber à ses pieds des cartons, une valise, que le cocher, alléché par le pourboire proche, recueille des mains de la naine.

Alice cependant demandait :

— Comment va mon père ?

— Papa ? Je suppose qu'il va bien. Il est à Paris.

— Absent pour longtemps ?

— Une semaine... le temps de croquer son premier quartier de la pension que tu lui fais. Il n'y a que moi qui ne reçois jamais rien. J'ai juste le bonheur des autres à me mettre sous la dent.

Interruption de Rosa qui s'obstine à contempler les paquets d'un air rogue.

— Où faut-il porter cela ?

— Au fait, reprend Alice, où mettrons-nous Anna ?

— Il y aurait bien l'ancienne chambre de mademoiselle, de madame, veux-je dire, souffle Rosa.

Je me retourne, énervé par cette sottise.

— Toutes sont bonnes à prendre, sauf celle-là. Le débarras n'est pas une chambre.

— Montons, dit Alice, nous choisirons sur place.

Ensuite, la voix de la naine qui, au cours de l'ascension, s'atténue peu à peu :

— Comment ! aussi un escalier à vis ! Moi qui me figurais trouver un vrai nid d'amoureux ! Enfin ! si la première fois que tu es venue, on t'avait annoncé...

La fin de la phrase s'éteignit. Un coup de vent glacial passa en galopade, faisant crier les arbres. Je frissonnai.

— La Sibère qui commence, dit le voiturier en ramassant les rênes. Je n'ai que le temps si je veux rentrer avant l'averse.

— Oui, c'est l'automne, répliquai-je machinalement.

Jusque-là, je ne m'étais pas aperçu que les branches se dépouillaient autour de nous. Parce que l'été demeurerait en moi, je l'imaginais partout. Soudain je me sentais aussi chassé par une odeur fade de feuilles mortes. Je rentrai au salon où dix minutes plus tard Alice et notre hôte me rejoignirent.

— Eh bien ? cette installation... qu'avez-vous décidé ?

— Anna consent à coucher au second, dans la chambre contiguë à celle de Rosa.

— Parfait.

Là on ailleurs, peu importait !

— Oh ! moi ! soupira la naine d'une voix en sucre, pour être ici, j'aurais subi le grenier !

— Tout dépend du temps que vous comptiez y rester.

— Rassurez-vous ; j'ai un billet d'aller et retour.

— Nous n'avons pas peur, dit Alice.

— Juste les trois jours nécessaires pour juger de votre bonheur et du cadre... bien que celui-ci déjà...

Les yeux perçants parcoururent la pièce qu'assombrissait plus que de coutume l'averse décidément déclenchée au dehors.

— Pas gai du tout : j'attendais mieux. Vous aurez de la chance si tôt ou tard il ne déteint pas sur l'habitant !

— Le déjeuner est servi, coupa Rose entre-bâillant la porte.

— Pas aimable non plus, la vieille...

— Dévouée, ce qui est rare aujourd'hui, interrompit Alice : elle servait jadis madame de Castérac.

— Un héritage ? Je m'en doutais... A ta place, je l'aurais balancée.

— Pourquoi ?

— Pour changer l'air. Vous me produisez l'effet d'aveugles dans une cave.

La réponse d'Alice cette fois ne vint pas tout de suite :

— Attends le soleil pour juger Cambaleyres : il est toujours dangereux de se fier aux apparences d'un début.

A qui s'adressaient ces paroles ? A sa sœur ou

à moi ? Mais j'avais décidé que l'heure présente serait une trêve. Je secouai les épaules, et montrant le chemin, partis pour la salle à manger.

Au cours du repas qui me parut s'éterniser, nouvelle cause de malaise due au personnage imprévu que révélait la naine. Plus de saillies ni de curiosités intempestives. A leur place des attitudes modestes, des sourires suaves, une bienveillance aussi universelle que déconcertante. Elle se répandait en compliments sur la cuisine. Le bonheur d'être en famille paraissait l'enivrer. Tout au plus risqua-t-elle une ou deux allusions attristées à son isolement dans Brioude. Surprise au début, Alice désarmait, devenait, elle aussi, moins contrainte, cédait enfin à la séduction d'allures inespérées. Il y avait là, d'un côté, un dessein évident de conquête, et de l'autre, un soulagement qui tous deux concouraient au même résultat : si bien que vers la fin, sans qu'on ait paru seulement y songer, et moins encore le désirer, je dus comprendre que ma présence gênait et me levai.

— Où vas-tu ?

— Dehors.

— Par ce temps !

— La pluie cesse. Vous devez avoir des confidences à échanger...

La naine battit des mains :

— Si j'en ai !

Autrefois, Alice ne m'aurait pas laissé partir. Elle dit seulement :

— Reviens bientôt : nous t'attendrons ici.

A de telles nuances on dépiste les changements profonds. Ainsi l'accalmie qu'aurait dû m'apporter la présence étrangère n'était qu'un leurre.

Retombé dans ma détresse, je sortis. Mes pas me portaient au hasard. Mon âme seule marchait, tout entière revenue au passé, non pour se défendre contre lui, mais pour en mesurer la sottise.

— Pourquoi en sommes-nous-là ? se demandait-elle inlassablement.

Et, — tant pis si je scandalise, — la réponse venait, toujours identique :

— Parce que tu as tenté de rester honnête.

Supposons un instant que, *m'abstenant de faire aucune donation*, je sois demeuré le voleur théorique devant lequel ma conscience avait reculé : la découverte du testament par Alice eût été sans conséquences. Au lieu de cela, imbécile, j'avais obéi à mes scrupules, accommodé tant bien que mal la justice idéale avec mon intérêt, et pour réparer un préjudice douteux, créé un rapprochement possible entre le legs et ma générosité intempestive. Admirons une fois de plus comment, entré dans le mensonge, on devient son prisonnier. Si j'éprouvais des remords, ce n'était donc pas pour avoir menti à demi, mais au contraire parce que je n'avais pas menti tout à fait !

Soudain je m'arrêtai. Je venais de m'apercevoir que, sans y penser, j'étais arrivé à l'endroit

même où Alice et moi avions, un jour, murmuré dans un commun élan :

— Etre ensemble... toute la vie...

Approchant du talus, je tentai de retrouver l'horizon qui nous avait servi de témoin. La minute féerique abolie revivait en moi. Comme alors nous nous détachions sur le ciel, les mains unies ! Tragique revirement : j'étais seul. Des paquets de nuées voilaient la terre proche ; l'immensité semblait réduite à un préau. Sans me soucier de l'humidité, je me laissai tomber sur le sol, et pareil à un chemineau, j'eus envie de sangloter.

Parmi les mauvaises heures que j'ai connues, celle-ci a été sans doute la pire. Brusquement, un doute venait de paralyser mon âme. On peut adorer un être, se donner éperdûment à lui : à quels signes reconnaître sous la caresse des paroles l'émoi d'une réponse vraie ? La tendresse dont j'avais joui avait-elle été un présent spontané ou l'effort d'une bonne volonté traduit par mes propres illusions ? Alice m'avait-elle jamais aimé ?

Je ne sais au juste ce qui suivit. Je me suis enfui, je crois. De tels mots vous poursuivent et on les écarte comme un blasphème. Quand je rentrai, j'étais persuadé que je les avais chassés. En réalité, installés désormais à l'arrière-plan de ma conscience, ils allaient instituer en moi une défiance mille fois plus douloureuse que celle du matin. Quel chemin en quelques heures !

Tout de suite, en effet, cette défiance parut. Je franchissais à peine la porte du parc qu'une forme se détacha d'un taillis pour venir à moi. Je reconnus Anna.

— Eh bien, demanda-t-elle, revenez-vous assez transi ? Bizarre idée de courir au loin quand il pleut !

— Moins mauvaise que celle de s'installer, comme vous faites, à l'affût sous des branches, répliquai-je me demandant si elle se trouvait là par hasard ou épiait mon retour.

Je poursuivis :

— Où est Alice ?

Un sourire ambigu plissa les lèvres rouges.

— Je l'ai laissée avec le dragon, en train de régler la question du dîner.

— Qu'est-ce que le dragon ?

— La vieille bonne, naturellement... En voilà une, par exemple, que je persiste à ne pas digérer !

Je haussai les épaules :

— Espérons que le supplice de son voisinage ne tuera pas tout l'agrément que vous escomptiez du séjour.

— S'il ne s'agissait que de moi ! Croyez-vous qu'Alice la tolère plus aisément ?

— Alice vous en a parlé ?

— Non.

— Alors ?...

Nous avions d'instinct cessé de marcher et nous regardions.

— Il va de soi que ma sœur se taira toujours, reprit-elle après avoir marqué un temps destiné à faire valoir son embarras à parler clairement ; elle sait combien vous tenez à cette fille.

— Elle sait aussi qu'il lui suffisait d'exprimer un désir...

— Justement : voilà pourquoi elle ne l'exprimera pas... Elle vous est bien trop reconnaissante...

Le mot glissé sur le mode suave tomba comme un corrosif sur ma plaie nouvelle. Je dus blêmir.

— Reconnaisante ? répétai-je sourdement : c'est trop dire... ou trop peu.

La naine se mit à rire :

— A votre place, pourtant, je serais satisfait. La reconnaissance ne court pas les rues : il est même rare qu'on la supporte.

— Vous ignorez que lorsqu'on s'aime...

— Supposeriez-vous par hasard que votre lune de miel soit destinée à durer plus que les autres ?

Et tournée vers la maison :

— Regardez donc ces murs ! Leur seule humidité éteindrait un brasier ! Si vous croyez, d'ailleurs, que vous avez encore, l'un et l'autre, des têtes d'amoureux !

Elle disait vrai. Alice, au même instant, venait de se montrer nous cherchant. Comment n'avais-je pas remarqué plus tôt sa démarche lassée, cet air à la fois absent et volontaire, qui ap-

paraissaient ici en pleine lumière ? Je courus au-devant d'elle.

— Qu'as-tu ? jetai-je, incapable de maîtriser l'égarément qui s'emparait de moi. Lorsque je t'ai quittée, tu ne semblais pas souffrante : et maintenant...

— Maintenant, non plus, je ne le suis pas.

— Serait-ce que ta sœur ?...

— Détrompe-toi : changée, presque affectueuse..., une surprise heureuse.

Je ne pus insister : la naine nous rejoignait. Alice aussi avait détourné les yeux. Au-dessus de nous, agitées par des remous, les branches faisaient pleuvoir des gouttes froides. La désolation des choses et la mienne s'unissaient pour inviter à fuir ce qui avait été pourtant le décor d'une adorable tendresse.

— Ah ! murmurai-je malgré moi, nous avons eu tort de rester si longtemps à Cambaleyres : Le Puy vaut mieux et sera moins triste !

Sans répondre, Alice prit le bras de sa sœur pour regagner la maison. Je suivais, cependant qu'à les regarder toutes deux rapprochées, une gêne supplémentaire s'ajoutait à tant d'autres. Il me semblait soudain que, durant mon absence, un incident avait dû survenir auquel se liait le désarroi visible de l'une, les propos ambigus de l'autre : mais lequel ? Je ne l'imaginais pas, ou plutôt, d'un hôte avide de pénétrer nos peines secrètes, heureux d'y contribuer au besoin, j'attendais tout. J'aurais mendié pour entendre à ce

moment une voix humaine différente des nôtres. Hélas ! jusqu'au soir ce fut la Sibère seule qui battit les carreaux. Des déchirements animaient la boiserie le long des murs. Et la tempête du dehors n'était vraiment qu'une image affaiblie de celle où je nous sentais entrer...

Le lendemain, au matin, tandis qu'Alice dormait encore, je descendis sans bruit. J'éprouvais un désir animal de respirer l'air du dehors, parce qu'il semble toujours qu'au contact de la nature on lavera son âme des tourments factices qui empêchent de percevoir la simple vérité.

Ainsi qu'il est fréquent chez nous, la Sibère avait fait place au Maître, c'est-à-dire au vent du Sud, et par-dessus la terre détrempée, un ciel céruléen souriait au regard des hommes. C'était l'automne toujours, mais sans la tristesse mortelle que je lui avais vue la veille, celui qui étoile de flammes rouges les cerisiers sauvages et drape dans la pourpre la beauté des vies réalisées.

M'efforçant d'écarter les souvenirs qui me hantaient, je m'obligeai à errer longuement dans le parc. Puis je me rappelai que la naine était encore là pour quarante-huit heures, et décidai de revenir avant qu'Alice ne fût levée. Je me flattais de ne vouloir qu'épargner à celle-ci la fatigue d'un tête-à-tête trop matinal avec sa sœur. En réalité, repris d'appréhensions irraisonnées, je souhaitais surtout m'opposer à des entretiens sans témoin, dont je soupçonnais le danger sans parvenir à le préciser.

Quelques détails sur les lieux sont ici nécessaires pour éclairer la suite.

Lorsqu'on regarde Cambaleyres, on a devant soi trois tours. Celle du milieu, carrée, renferme l'escalier. Les deux autres, rondes et de dimensions diverses, forment aux extrémités du bâtiment de véritables ailes. C'est dans celle de gauche, au rez-de-chaussée, qu'est établie la cuisine. L'éclairement de celle-ci se fait par deux fenêtres latérales, et une imposte placée au-dessus de l'évier, seul visible sur la façade. Au pied de cette imposte, dehors, se trouve un banc. Qui l'occupe peut donc entendre ce qui se dit à l'intérieur. Inversement, les gens de la cuisine ne voient pas si le banc est occupé.

Or, les volets d'Alice étant encore fermés, ma rentrée précipitée se trouva inutile, et le hasard fit que j'allai précisément m'asseoir à cette place. Pourquoi là plutôt qu'ailleurs ? Je l'ignore. Aucune velléité d'espionnage ne m'effleurait. Au surplus, que servirait d'épiloguer, puisque ce fut ainsi.

A peine installé, j'eus la surprise de percevoir dans la cuisine un bruit de voix. D'abord chuchotantes et confuses, elles devinrent bientôt assez distinctes pour être reconnues : la naine causait avec Rosa.

De tous les conciliabules auxquels je me serais attendu, celui-ci était bien le dernier. Il est vrai qu'avec un être toujours en goût de comédie, une inconséquence de plus compte si peu ! Je man-

quai d'ailleurs de loisir pour m'étonner : une autre énigme combien plus pressante, allait surgir des propos qui m'arrivaient.

— Ainsi, demandait Anna, vous ne soupçonnez pas ce qui l'a mis sur la piste ?

— Non, mademoiselle ; monsieur est comme autrefois madame : muet sur ses affaires autant que carpe dans un vivier.

— Il y a pourtant une raison ! Je vous assure qu'au début il n'avait pas l'air plus emballé que cela... Passe encore d'épouser, mais tout de suite, offrir la maison du Puy, Cambaleyres...

— Pas possible, Cambaleyres aussi ?

— Comment, Rosa, vous l'ignoriez ? Je vous jure que, dès le premier soir, cet héritier avait l'air de nous jeter son héritage à la tête.

Ici, heurt violent des pincettes contre le foyer.

— Cambaleyres ! moi qui croyais que monsieur parlait pour rire à la manière des amoureux...

— Et moi, Rosa, je suis sûre que vous faites la bête : seulement, ça ne prend pas.

Un court silence.

— Rosa, vous hésitez : donc vous êtes au courant.

— Faudrait peut-être chercher du côté de Madame...

— Allons donc ! puisque ma sœur ne demandait rien !...

— Quand je dis Madame, il s'agit de ma maîtresse, la vraie...

Parvenu là, je n'en pus entendre plus :

— Rosa !

— Monsieur !

— J'ai à vous parler. Voulez-vous venir ?

Je m'étais dressé frémissant. Tout à coup une lueur foudroyante venait d'anéantir ma certitude d'hier. Ce n'était pas Alice qui avait touché au testament : Alice ignorait tout. Rosa seule était au courant, Rosa dont je ne m'occupais pas et devenue, grâce à la naine, le pire des dangers !

A de telles minutes la pensée prend un rythme vertigineux. Durant le court intervalle qu'il fallut à Rosa pour venir, j'eus le temps d'éprouver un indicible soulagement parce qu'Alice était hors de cause, et de mesurer exactement le plan d'Anna résolue coûte que coûte à s'informer.

— Monsieur désire ?...

Sournoise, les yeux baissés, Rosa parut.

— Avec qui parliez-vous dans la cuisine ?

— Ah !... Monsieur écoutait ?

— D'abord, et quoi qu'elle demande, je vous interdis de rien répondre à la sœur de madame !

— Bien, monsieur.

— De plus, quoi que vous vous imaginiez savoir sur la maison ou sur moi, vous devez... je vous ordonne aussi de l'ignorer.

Je parlais, soulevé par une colère froide qui m'empêchait de calculer les termes : je ne m'apercevais de leur maladresse qu'en les écoutant sonner, — trop tard pour les rectifier.

— Qu'est-ce que Rosa doit ignorer ? interrompit la naine, accourue à son tour.

Le torrent m'emportait. Je me tournai vers elle :

— Vous aussi ? Autant nous expliquer sur l'heure.

Et laissant là Rosa stupéfaite :

— Venez !

J'avais saisi le bras d'Anna, je l'entraînais vers l'allée, me défiant des éclats de sa voix. Elle tenta de ricaner :

— Peste ! Vous ne semblez pas de belle humeur, ce matin !

Mais je me contentai de répéter :

— Venez !

— Oh ! reprit-elle, vous me faites mal.

— Alors, suivez !

— Je ne puis non plus marcher si vite.

— En ce cas, il suffit ! arrêtons-nous.

Et certain qu'au point où nous étions, Alice ne pourrait ni nous apercevoir ni nous entendre :

— Mes compliments ! Il paraît que depuis hier, les actions de Rosa ont singulièrement monté.

Hardie et décidée à faire front, la naine darda sur moi un regard agressif :

— En effet : le voisinage des chambres aide à lier connaissance. C'est vous qui aviez raison : je la trouve très bien, cette femme !

— Si bien qu'aussitôt je vous prends à en user, pour continuer ici le jeu de Brioude.

— Quel jeu ?

Plantant là les mots suaves, elle me défiait. Moi-même, où en étais-je ? La pensée que cette fille avait approché de mon secret me rendait fou. Perdant le peu qui me restait de maîtrise, j'approchai d'un pas :

— Inutile de biaiser : j'ai entendu tout à l'heure. Ni Rosa ni vous ne recommencerez. Rosa se le tient déjà pour dit, et vous, vous partirez ce soir !

Résolue, elle haussa les épaules :

— Mon aller et retour me donne encore quarante-huit heures : je partirai après-demain. Vous oubliez par trop que je suis chez ma sœur !

Sans doute avait-elle compté me jeter hors des gonds avec cette allusion directe : elle ne servit qu'à fortifier ma volonté.

— Vous partirez aujourd'hui parce que je l'ai décidé. Il y a un train à trois heures : une auto viendra vous prendre.

— Vous irez la chercher ?

— Le téléphone suffit.

Ma voix avait un tel accent irrévocable qu'elle sentit cette fois la partie perdue et se mordit les lèvres. Puis, affectant de se résigner :

— Quel prétexte donnerez-vous à Alice ? car vous ne comptez pas, je pense, me charger de lui expliquer...

— Ne vous inquiétez pas !

— Et moi, qu'en dois-je penser ?

— Rien. Ma décision suffit.

Brusquement, les yeux qui avaient affecté d'errer aux alentours, se posèrent sur les miens :

— Elle suffit, en effet, à m'assurer que certains sujets vous déplaisent au point de perdre toute mesure. Si vous croyez que ce soit le moyen d'arrêter ma curiosité...

Je dus pâlir : mais j'eus assez de bon sens pour ne pas suivre :

— Je tiens à préserver le bonheur d'Alice autant que vous à le détruire !

— Oh ! soupira-t-elle, on ne préserve guère ce qui n'est plus.

— Vous ne prétendez pas...

— Qu'Alice est malheureuse ? Certes non ! seulement...

Elle eut un rire mince qui me parut déchirer l'air.

— Seulement, il arrive parfois qu'on ne sait pas tout... et même que l'essentiel échappe. Voyez comme je suis bonne, puisque je vous en préviens ! Pas d'autre ukase à sortir ? Très bien. En ce cas, j'ai à jouir de mon reste. Au plaisir de vous revoir.

Je ne l'écoutais plus. Je ne m'apercevais même pas qu'elle s'éloignait. Elle avait dit : « L'essentiel échappe. » Ces mots maintenant existaient seuls, mettant à la place de ma colère un immense désarroi. Qui mentait ? La naine quand elle affirmait le tourment secret d'Alice, ou Rosa quand elle se donnait l'air d'avoir lu le testament ? Moi-même, depuis la veille, avais-je

jamais exprimé des pensées véritables ? Tout, autour de nous, devenait contradictoire ou faux. Je me sentais happé, comme sur une grève, par un mensonge mouvant que chaque révolte rendait pire. Ah ! échapper à l'incertain, sortir des basses tromperies où notre bonheur semblait, ne plus trembler, parler !...

Et tout à coup, ce fut un jet impérieux, souverain. Je m'étais cru jusqu'alors condamné à me taire : méthode absurde : à s'y tenir, nous risquions d'étouffer dans la boue. Je parlerais ; il fallait parler ! Après cela, quitte ou double ; mais que du moins Alice cessât d'interroger, et que tous deux nous cessions d'errer !

XI

Les volontés qui orientent la destinée ont un caractère fatal qui les rend de réalisation aisée. Une seconde avait suffi pour substituer à mon affolement la sécurité de la résolution la plus imprévue : ceci m'étonne plus encore que j'aie aperçu au même instant combien cette résolution était, entre toutes, d'exécution facile. Jusque-là, comme un aveugle, j'avais palpé les murs de ma prison pour trouver une issue : soudain, la vue m'était rendue, devant moi s'ouvrait la route libre.

Un bien-être mental indicible suivit. Je me reposais au sein d'une certitude qui atteignait aussi bien le but vers lequel je comptais me diriger, que les moyens à prendre. Quand on a longtemps rêvé d'évasion et que l'occasion s'offre, on s'aperçoit qu'en fait on avait tout prévu. De même, avant que d'atteindre la maison, presque sur les pas de la naine, mon plan de conduite fut décidé. J'allais d'ailleurs m'y conformer avec une aisance déconcertante.

Et d'abord je montai chez Alice. Par bonheur, elle était seule, sa sœur n'ayant pas encore eu le temps de la rejoindre. Aussitôt, je déclarai d'un air tranquille :

— Je viens de causer avec Anna. Décidément elle partira ce soir.

— Elle a donc changé d'avis ?

— Oui, sur ma demande...

Prévenant l'inquiétude des yeux, je me hâtai de poursuivre :

— Oh ! point d'incidents ! Simplement, la tempête de la nuit m'a donné à réfléchir. Il est temps de nous installer au Puy. Cambaleyles sans soleil ne te vaut rien. J'aimerais le quitter, s'il est possible, dès demain.

— Nous n'en sommes pas à vingt-quatre heures près.

— Avouerais-je, si tu le préfères, que j'ai hâte de retrouver nos tête-à-tête ? comme toi, hier matin, il me semble que je te perds.

Alice soupira :

— Espérons qu'Anna ne nous fera pas payer...

— Elle a compris et n'insistera pas.

Je parlai aussi du Puy et des souvenirs qui m'y attendaient.

— Ne sera-ce pas l'occasion de ramener à la maison les épaves de l'ancien mobilier recueillies jadis par ma tante ?

— Il en existe donc ? fit Alice avec un étonnement qui ne semblait pas joué.

— J'en ai découvert au grenier. Il y a aussi

des livres... rappelle-toi... des livres dans le débarras...

Je surveillais son visage : elle continuait d'écouter d'un air distrait plutôt qu'intéressé.

— Dès ce matin, je compte en faire le tri : veux-tu m'aider ?

Ostensiblement je prenais dans le tiroir la clé du débarras. Je savais d'avance quelle réponse me serait donnée.

— Je ne puis abandonner Anna, surtout maintenant qu'elle va nous quitter.

— Soit, je saurai m'en tirer seul. Que les joies de la famille te soient légères !

Et je repartis, ayant obtenu précisément ce que je souhaitais, c'est-à-dire le prétexte de *trouver par hasard* le testament.

J'entends qu'on m'arrête ! Quoi ! tout à l'heure ne s'agissait-il pas de découvrir la vérité entière ? au lieu de cela, une comédie nouvelle et le mensonge encore ? Parfaitement. La vérité, à mes yeux et en ce moment, consistait à tenir pour inexistant tout ce que la vie avait réalisé depuis quatre mois : je prétendais remonter à l'acte initial et, sans m'occuper des suites de jadis, recommencer d'agir comme si vraiment ma découverte feinte eût été la première. Retrouver par hasard le testament, le porter aussitôt à Bourdoin, revenir ensuite auprès d'Alice avec la sérénité du devoir accompli dès qu'il paraît, tel était mon projet : s'il bâtissait encore une nouvelle fiction, les choses du moins, grâce à lui,

redevenaient ce qu'elles auraient toujours dû être. Telle est d'ailleurs l'emprise du mensonge, que le moindre effort pour y échapper donne l'illusion d'une montée vers la lumière. Pour une fois, en imaginant rentrer de cette manière dans la vérité, j'étais sincère. Tant pis si l'on refuse de croire à ma bonne foi.

Ce que furent les heures jusqu'au départ d'Anna importe peu. Comme je l'avais projeté, je m'enfermai un certain temps dans le débarras, glissai dans mon portefeuille le papier redoutable, puis regagnai le salon pour y rester en tiers entre Alice et sa sœur. Je ne songeais à rien. J'avais cessé de me demander qui avait touché au paroissien. Que ce fût Alice, Rosa, ou même toutes les deux, quelle importance cela aurait-il le soir ? Ne comptait pour moi que la venue de la minute libératrice ou, tendant à Bourdoin la pièce, je dirais : « Prends et tâche de rétablir des droits innocemment violés ! »

Enfin, voici l'auto commandée. Il est temps de partir. Je demande à Alice :

— Viendras-tu avec nous ?

Elle hésite. Je devrais m'inquiéter de la voir aussi lasse qu'hier dans le parc : je me hâte au contraire d'y trouver un prétexte pour la laisser à Cambaleyres.

— Reste plutôt : les adieux sur un quai de gare sont des adieux perdus. D'autre part, je devrais te quitter, ayant à monter chez Bourdoin pour une affaire urgente.

De son côté, la naine insiste :

— Surtout, pas de fatigue pour moi ! Reste... tu n'es pas bien.

— Puisque vous l'exigez tous deux..., murmure Alice, détournant son regard.

— Hâtons-nous : on est un peu en retard...

Des embrassades sonnent, Rosa agite son mouchoir, la portière claque : et, Dieu merci, c'est le départ qui, après un dernier tête-à-tête indifférent, doit me conduire à l'ivresse du retour les yeux clairs. Tendus vers l'avenir auquel je touche, j'en oublie la présence de ma compagne et ce qu'un entretien, après la scène du matin, doit comporter de gêne.

Une voix gaie me tira soudain de ma rêverie.

— Convenez, mon cher beau-frère, que je suis de belle composition. Je n'ai même pas dit à Alice que vous m'aviez chassée.

Je répondis sans grâce :

— Peut-être avez-vous supposé que je prendrais les devants.

— Non, vraiment. Reconnaissons plutôt que la giboulée de la nuit ne nous avait rien valu. Maintenant que l'atmosphère est au calme, je propose une amnistie générale.

Elle m'avait pris la main. Elle souriait avec mansuétude. Volontiers, comme Alice, j'aurais désarmé, dès lors qu'elle nous quittait.

— Et votre frère ? poursuivit-elle, quand vient-il ?

— Alice vous a dit... ?

Elle fit oui d'un signe de tête entendu, puis reprenant l'air suave :

— Je cherche à me le représenter. Beau... ? jeune... ? ou dans mon goût ?

— Je vous confierai, si vous y tenez, ne l'avoir jamais examiné à ce point de vue.

— Ah ! s'écria-t-elle, pure curiosité ! Je ne songe pas à l'épouser, croyez-le bien. J'aimerais seulement savoir...

Elle laissa passer un temps avant de risquer :

— ... Savoir, s'il pourra rester, lui, à Cambayres plus de vingt-quatre heures.

Je sentis la pointe et haussant les épaules :

— Cette fois cela dépendra d'Alice.

— Très juste. Ce sera en effet le tour de ma sœur de supposer qu'on veut détraquer le ménage. Peut-être même prendra-t-elle votre place pour la reconduite à la gare ?

— Que diriez-vous, répliquai-je interloqué, si nous n'avions conclu la paix ?

— Je jurerais de ne plus revenir, tandis que...

— Vous comptez reparaitre ?

— Quand on me fera signe.

— Entendu : Alice vous préviendra.

— Ou vous, pourquoi pas ? J'ai toujours compté sur le temps pour obtenir justice ; rien ne dit que plus tard vous n'aurez pas envie de ce qui vous gêne aujourd'hui... Mon Dieu ! déjà la gare ? Vous me manquerez dans le train :

j'adore la compagnie. Je vous dispense pourtant du quai. Les adieux sur le quai... comment était la phrase si bien de tout à l'heure ? Dommage, je l'ai oubliée...

Il y avait dans l'aisance de ses propos un accent de triomphe : j'aurais dû comprendre qu'on ne part ainsi que lorsqu'on se sent vainqueur. Mais à peine eut-elle disparu, que j'oubliai même qu'elle avait passé.

Sensation à la fois douloureuse et reconfortante. Tout à coup je me revoyais dans cette cour de la gare, ayant quitté Paris la veille et demandant le chemin pour aller chez Bourdoin. Quelle détresse alors ! L'amant désemparé que j'étais aujourd'hui avait eu beau rétablir l'honneur du nom, allait-il gravir les rues en pente, avec une détresse moindre ?

Cependant, parvenu place du Greffe, j'aperçus les deux lumières de l'étude qui, telles des yeux vivants, perçaient la brume commençante en ayant l'air de m'appeler. L'espoir qu'avant peu elles éclaireraient mon visage apaisé fit sourdre en moi une première impression de délivrance. Non seulement la volonté qui m'amenait s'en trouva raffermie, mais je cessai de craindre. Je ne me rappelais plus par quels sentiers obliques j'avais erré auparavant : je tenais déjà pour véritable la route que mes prochains mensonges allaient imaginer !

Un contretemps m'attendait à l'arrivée. Bourdoin était en conférence avec un client. Je refu-

sai le siège qu'offrait le clerc et déambulai dans la pièce avec l'illusion que le bruit de mon pas hâterait le départ de l'importun.

Le clerc, témoin de mon impatience, voulut me rassurer.

— Croyez-moi, ce ne sera pas long. Les remboursements pour votre affaire ne traînent jamais.

Il disait désormais : votre affaire. Ah ! le krach Pesnel était loin !

Je me retournai, indifférent :

— Un gros créancier ?

— Important.

— Qui est-ce ?

— Oh ! vous ne connaissez pas. Il a cela par héritage.

— Tant mieux pour lui.

Et je repris ma faction, sans m'étonner de mon impuissance à m'intéresser au passé.

De même, quand la porte de Bourdoin s'ouvrit, à peine regardai-je l'homme qui sortait. Sa voix seule me frappa ; elle disait :

— Toujours bon à prendre, naturellement... Toutefois on ne m'ôtera pas de l'idée que le fils, en matière d'affaires, ne vaut pas mieux que le père.

Bourdoin, encore dans le cabinet, répliquait :

— Possible : mais si le fils eût été un homme d'affaires, vous n'auriez probablement jamais touché.

Il m'aperçut au même instant :

— Comment ! tu es là ?... une minute, je suis à toi.

L'homme passa. Il avait la main chargée de bagues, le pas puissant des mercantis que la fortune de guerre a comblés. Bourdoin suivait, l'échine ployée à la mesure des clients d'importance.

Je ne pus m'empêcher de sourire des saluts qui s'échangeaient : coup de tête protecteur et sans lever le chapeau, chez l'un, courbure molle suivie d'un relèvement soulagé chez Bourdoin. Puis celui-ci revint à moi, et se doutant que j'avais dû l'entendre :

— Eh bien ! dit-il gaiement, tu viens de voir une de tes victimes ? une de plus, aussi, qui empoche avec sérénité et se garderait d'admirer faute de comprendre...

Je répliquai, un peu agacé :

— Il me semble que toi-même, tout à l'heure...

— Moi, mon cher, j'ai pour principe de parler avec chacun sa langue.

Il ferma ensuite sur nous la porte du cabinet tout en achevant :

— Cela ne m'empêche pas d'ailleurs d'avoir mon opinion. Tant pis si elle manque un peu d'idéal ! La vie n'est pas un théorème : c'est une série d'accommodements.

— Au besoin avec l'honneur ?

— Oui, s'il consiste par exemple à sacrifier l'existence d'un homme au bénéfice de coquins qui, pour le remercier, le traiteront d'imbécile :

ceci dit, je déclare volontiers avec toi que l'honneur est une belle chose... Assieds-toi donc.

Il prenait place en même temps derrière sa table.

— L'amour aussi en est une autre, bien qu'assez différente et parfois troublant la première, si j'en juge par ton exemple...

— Que veux-tu dire ?

— Pas de réponses à mes lettres et trois semaines au moins que tu n'as paru ! Dans l'intervalle pourtant, l'instance a été introduite, j'ai apuré tes comptes, fait signifier...

Je m'assis à mon tour, l'interrompant :

— Oh ! pas de détails ! je te fais confiance.

— Une confiance qui m'enchanté : cependant je tiendrais à l'étayer de quelques précisions.

— Inutile. Je ne suis pas venu pour cela.

— Alors qu'est-ce qui t'amène ?

Et paisible, il appuya sur moi un regard qui n'était sans doute qu'amusé, mais où je crus démêler une ironie qui m'inquiéta.

Je ne répondis pas tout de suite. Non pas que j'hésitasse ! Seulement, tout à coup, j'appréhendais la clairvoyance de ce petit homme accoutumé à se promener sans surprise à travers les louches combinaisons et qui jugeait le monde par elles. Presque toujours, aussi, avant de sauter l'obstacle, on souhaite faire halte, fût-ce le temps utile pour comparer la hauteur réelle avec celle de notre prévision.

Je murmurai enfin ;

— Il m'est arrivé aujourd'hui une aventure... délicate, sinon gênante... au sujet de laquelle je souhaite ton avis... ou plutôt non, pour laquelle ma décision prise exigera encore, je le crains, ton intervention.

Bourdoïn, devenu très attentif, me laissait aller. Je sentais qu'il était nécessaire de se hâter et, bien que rien au monde ne fût capable de m'arrêter, je ne parvenais pas à ordonner mes mots.

Pour me donner contenance, j'ouvris mon portefeuille. Affectant d'y chercher un papier que je voyais très bien, je poursuivis :

— Comme je classais de vieux livres que je compte ramener ici... Au fait, tu ne le sais pas encore et je t'en avise en passant, nous quittons Cambaleyres demain ou après-demain. Le froid nous chasse... Donc, en classant de vieux livres, j'ai heurté par hasard un paroissien qui dut appartenir à M^{me} de Castérac, et parmi le lot d'images pieuses qui s'en est échappé, j'ai eu la surprise de trouver un document...

Je continuais de fouiller sans résultat les poches du portefeuille. J'avais ainsi la tête basse, avantage précieux quand on ne se soucie pas de laisser contrôler l'expression de son visage.

— Un document ? répéta Bourdoïn.

— ... que voici.

Cette fois, sans hésiter, je venais de tirer le testament et le tendais. Maintenant qu'il était là, au bout de mes doigts, exposé à la lumière com-

mune, il semblait devenu une chose tout à fait quelconque, une pauvre petite chose piteuse qui ne peut se défendre, remarquable uniquement par son aspect anachronique. Jamais la triste qualité du papier ni sa couleur ne m'avaient frappé à ce point.

La main de Bourdoin s'avança comme la mienne par-dessus la table pour prendre ce que j'offrais. Nos doigts se rencontrèrent. Les siens me parurent brûlants, preuve qu'en dépit de mon calme apparent j'étais moi-même glacé.

Après avoir déplié soigneusement le feuillet, Bourdoin le déposa devant lui, et les bras croisés sur ses genoux, tête basse à son tour, se mit à lire.

Il y eut un premier intervalle de silence qui ne me surprit pas. Je me disais pendant ce temps :

« Désormais, quoi que je fasse, il y aura eu cet instant où un autre que moi aura pris connaissance de cela. »

J'en éprouvais à la fois du soulagement, un orgueil tardif, et un peu de vertige. L'impossibilité totale de revenir sur un acte lui communique un caractère redoutable. On s'effraye toujours à se sentir entraîné vers l'inconnu sans chances de retour.

Le silence pourtant se prolongeait. Visiblement, Bourdoin, après sa lecture, avait dû relire encore. Maintenant, les yeux levés, il m'examinait sans parler. Son visage ne manifestait aucun étonnement. Il n'avait pas l'air non plus dési-

reux de formuler une opinion ou de connaître la mienne. Je répète qu'il se contentait de me regarder, d'une manière entendue qui pouvait signifier aussi bien : « Je m'y attendais » que « Voilà du bon travail pour mon étude et tu es gentil de me l'apporter. »

Bientôt il me parut singulier d'être ainsi le point de mire de son attention ; d'un mouvement que je m'efforçai de rendre machinal, je fis reculer le fauteuil dans lequel j'étais, de manière à sortir du champ de la lampe ; puis, las d'attendre, je prononçai :

— Tu as lu ?

Bourdoïn inclina la tête en signe d'assentiment. Je repris, très vite :

— Devant cela, tu le comprends, mon devoir est tracé et...

Il m'interrompit, achevant :

— ... Et une fois de plus, nous aurons la joie de commettre une sottise.

Je le considérais, effaré ;

— Tu ne prétends pas...

Il m'interrompit encore :

— Oh ! non, je n'ai aucune prétention : je me contente de constater.

Il laissa ensuite passer un temps à peine perceptible.

— ... Et c'est ce matin, dis-tu, que tu as trouvé cela ?

Avait-il un doute ? Je répondis, sans répondre :

— Avouerais-je que la découverte m'a paru désagréable ? Elle amène, pour le moins, des complications... ennuyeuses.

— Je ne le crois pas, soupira Bourdoin du bout des lèvres.

Et, je ne sais pourquoi, j'eus l'intuition que ce « Je ne le crois pas » s'adressait plus à ma première déclaration qu'à l'existence d'ennuis nouveaux. Résolu de m'en assurer, je poursuivis :

— Aurais-tu par hasard un doute sur l'écriture, et ne serait-ce pas celle de M^{me} de Castérac ?

— Aucune hésitation à ce sujet.

— Alors ?

— Alors, permets-moi de penser qu'il est bien regrettable que tu ne m'aies pas apporté cela plus tôt.

Je ne pus réprimer un geste violent.

— Pour cela, il aurait fallu l'avoir !

— ... Et l'ayant, nous aurions réglé le contrat tout autrement : c'est là juste ce que je voulais dire, acheva-t-il d'un air détaché.

Un voile passa devant mes yeux. Ainsi, lui, dès la première minute, n'avait pas hésité à établir le rapprochement ! Obligé de faire front, je ripostai :

— Tu te trompes : rien n'aurait été changé, puisque, par bonheur, il se trouve que j'ai accompli d'avance une partie des volontés exprimées là. Reste à exécuter les autres. Je te demanderai donc d'avertir ma femme, et de traiter avec elle des moyens de m'acquitter, aux-

quels je souscris d'avance, quels qu'ils soient.

— Oh ! dit Bourdoin, pas si vite ! procédons par ordre...

Et penché de nouveau sur le papier qui était étalé devant lui :

— L'as-tu lu seulement ... Oui ?... Il faut croire que la surprise troublait fort tes moyens ou bien encore, pour un homme d'affaires, tu es impardonnablement distrait. A peine de nullité, un testament olographe doit porter une date comprenant l'année, le mois, et le jour de sa confection. Faute de ces précisions, le contexte est tenu de fournir au moins des éléments permettant de suppléer aux lacunes constatées. Or, la date, ici, — 26 novembre, — est inexistante. Rien d'autre part dans ce qui la suit ne permet de définir l'année manquante. Ce que tu as pris pour un testament est un acte sans valeur. Je me garderai donc de prévenir ta femme ni personne, et si grand que soit ton goût pour les gestes héroïques, je te conseille de reprendre en paix le chemin de Cambaleyres.

Ayant ainsi parlé, il se redressa, fixa de nouveau sur moi son regard moqueur et, cette fois carré contre le dossier du siège :

— Hein, mon vieux, voilà qui soulage ?

Brusquement, je venais de me lever :

— Tu affirmes... Tu assures que ce testament...

— ... Est dépourvu de date et nul.

— Impossible !

— Regarde.

Je n'avais pas attendu d'y être invité : penché vers l'écriture, je contemplais le texte. Bourdoin n'inventait rien. Je répétais ensuite, comme un écho :

— Nul... évidemment...

Et tout à coup, je cessai de voir la table, le bureau de Bourdoin, Bourdoin lui-même. Mes déchirements de conscience, le suppliciant débat entre mon devoir et le droit strict, mes angoisses d'hier, mes craintes, mes doutes, devenus soudain le fantôme décevant de la plus gratuite des tortures, fuyaient dans une trombe. J'avais donc vécu cela pour rien ! Tout cela, jeux de prince et illusions ! Le papier était nul !

Une seconde j'oscillai entre une joie démente et l'épouvante de nouvelles duperies. Si Bourdoin me trompait encore ! Tant de fois j'avais cru ce papier définitivement mort, pour le retrouver vivant !

— Ainsi, tu es sûr... absolument sûr... ?

Se méprenant à mon émoi, Bourdoin sur-sauta :

— Ah ! mon cher ! s'il ne s'agit que de te rassurer sur l'avenir, le moyen est simple et je vais finir par où tu aurais pu commencer.

D'un geste rapide, il venait de saisir le testament. J'entendis le crissement du papier qui résistait à la déchirure.

— Que fais-tu ? m'écriai-je.

— Tu le vois bien : je classe.

Ce qui suivit fut moins l'œuvre de la raison que de mon instinct. Rudement, je me jetai sur ses mains :

— Rends-le-moi, tout de suite !

— Pourquoi ?

— Supposons qu'un autre, avant moi, ait lu ces lignes sans s'apercevoir plus que moi qu'elles ne signifient rien...

— Un autre ? Ta femme seule, par un hasard bien curieux, se trouve en jeu et tout à l'heure ne me demandais-tu pas de la mettre au courant ? Non, mon vieux, assez de complications : pour une fois, oubliant que je suis notaire, l'ami que je suis te défendra contre elles, autant dire contre toi-même !

Un coup sec acheva de mettre la feuille en morceaux. Inconscient de ce que m'apportait un pareil dénoûment, je vis ensuite les débris voler vers le panier ; un ou deux, plus légers, tournoyèrent, pareils à des insectes jaunes ; ils disparurent à leur tour.

— Eh bien, reprit Bourdoin, tu ne me remercies même pas ? A quoi rêves-tu ? Il suffisait d'avoir commis autrefois une... sottise que la loi n'exigeait pas ; vas-tu regretter maintenant d'être dispensé de la compléter ?

Mais il ne parvenait pas à dissiper mon étrange malaise. J'éprouvais une involontaire allégresse parce que le testament n'existait plus matériellement et je sentais confusément que son pouvoir malfaisant demeurerait intact. Tout aurait dû

redevenir clair : jamais, au contraire, ma nuit intérieure n'avait été plus dense.

Puis, subitement, une lueur filtra dans ces ténèbres. Je murmurai, hésitant :

— Au-dessus de la loi, il y a peut-être...

— L'amour ? rayon dangereux !

— Non, autre chose.

— Ose me dire laquelle !

Mais la lueur déjà devenait grand jour, m'éblouissait. Plutôt que de répondre, je me dirigeai vers la porte :

— Adieu, fis-je : à un de ces jours... je ne sais quand...

Je venais de découvrir que mon acte, lui, n'avait pas changé : Bourdoin avait bien pu détruire un papier, et le code passer de mon côté : entre Alice et moi le mensonge restait !

XII

Je regagnai Cambaleyres à pied, malgré la nuit venue, — elle comptait si peu à côté de celle qui renaissait en moi !

Je me rappelle de quel pas rapide je descendis les rues. Je courais presque sur la route ; j'avais l'air de m'enfuir ; de toutes les forces de mon être, en effet, je fuyais le jugement implacable que ma conscience, enfin débarrassée de sophismes décevants, s'obstinait à prononcer.

Jusqu'à hier, jusqu'à tout à l'heure, hypnotisé par la légalité et le droit, j'avais résolument négligé de peser la valeur intime de mes actes. Maintenant dépouillés du voile qui les couvrait, ceux-ci m'apparaissaient dans leur nudité avec, pour seul éclaircissement, la loi morale qui ne tolère aucun détour. Le testament était nul et déchiré, il se trouvait que je n'avais rien volé. Mais j'avais cru le testament valable et accepté de voler Alice ! A cela, pas d'atténuations pos-

sibles. La vie, d'ailleurs, autrement impitoyable que le code, s'y serait refusée. En quoi le geste de Bourdoin, ou mon désintéressement de fait, modifiaient-ils le point de départ, c'est-à-dire à l'origine de mon amour la tare d'un calcul ? Ainsi rien n'était changé dans les conditions du drame qui m'emportait, rien sinon ceci : sans la suppression du testament, j'aurais été libre encore de reculer devant un aveu, quitte à re-placer tout de suite la pièce dans le paroissien : désormais dans l'ignorance où j'étais de ce qu'Alice pouvait savoir, il fallait à tout prix dès ce soir justifier la disparition survenue. *Je ne pouvais plus ne pas parler.*

Etrange revirement ! Je n'avais été chez Bourdoin, je n'avais depuis le matin agi que pour en venir à cet aveu : et parce qu'il devenait inévitable, je reculai devant lui, n'en découvrant plus que le danger.

Je continuais de marcher. Tour à tour, j'imaginai mon entretien avec Alice et me jugeais. Le souffle court, le cœur pris à l'étau, je n'aurais su décider lequel était le plus cruel, de la perspective ou du verdict. S'il fut jamais un moment où j'ai pris la mesure exacte de mon âme, ce dut être celui-là. Un honnête homme, entrevu au cours d'une telle crise, a de quoi épouvanter.

Enfin j'aperçus les lumières de Cambaleyres. Par une singulière aberration, leur vue qui aurait dû raviver les sentiments que je ramenaïs, fut

au contraire le secours qui les dissipe. A tant d'images décourageantes une autre se substitua soudain : je venais de penser :

— Et pourtant, elle m'attend !

Je ne me trompais pas. De loin, je l'aperçus au seuil, sans doute inquiète de mon retard. Dans un dernier sursaut de raison, je m'efforçai de découvrir quelles traces restaient sur son visage des ombres que j'y avais encore surprises le matin. Je n'en vis plus. Alors doublant l'allure, pareil au voyageur transi qui entrevoit la flambée du bon gîte, je courus vers elle, et sans mot dire, je l'étreignis.

— Ah ! murmura-t-elle étonnée, qui s'est-il donc passé ?

Je répliquai, éperdu :

— Te retrouver ! Etre seuls... de nouveau...

— Avais-tu peur que je prisse la fuite ?

— Peur... je ne sais plus... on a toujours peur quand on est loin.

Une sorte de joie souterraine me faisait oublier en ce moment et l'anxiété dont je sortais et celle qui m'attendait avant que la soirée s'achevât. Il est des instants exaltés où l'on s'étonne que le cœur parvienne à battre sans rompre ses parois. Je repris :

— Toi-même, qu'as-tu fait pendant que j'étais là-bas ?

— J'ai préparé le départ, puisqu'il paraît que nous partons demain.

— Demain, plus tard, quand tu voudras...

— Tout est prêt.

— Tout peut aussi rester en place.

— Non : prévoyante, j'avais pris mes mesures et arrêté les domestiques, car il va de soi que Rosa demeure ici.

Je reculai :

— Tu te prives de Rosa ?

— Il faut bien quelqu'un pour garder Cambaleyles. Pourquoi dépayser cette femme ?

Oh ! pourquoi aussi la regardais-je à cet instant ? Distinctement, j'ai vu passer, cette fois, l'imperceptible embarras dont la hantise me poursuit depuis trois jours. Je ne rêvais pas : il existe ! La naine aurait-elle dit vrai en assurant qu'Alice ne supporte Rosa que par reconnaissance ? Aussitôt, ma fièvre tombe, je retrouve mon sang-froid :

— Parfait, dis-je, si même tu préférerais la congédier tout à fait ?...

Mais elle n'a qu'un geste indifférent :

— Quelle idée ! Rosa adore la maison : laissons-lui son plaisir. Viens-tu ? Le dîner attend.

Il semble qu'elle veuille surtout couper court à un sujet pénible. Non, je ne me trompe pas, son regard n'a plus la clarté coutumière. A table aussi, tandis que je mange en silence, il n'est question que d'Anna.

— Vraiment, je ne l'ai pas reconnue... Apaisée, presque compréhensive !

— Et avec cela désireuse d'apprendre ! s'écrie Rosa, elle a voulu la recette du flan !

Qu'a compris la naine pour toucher Alice à ce point ? Rosa n'a-t-elle fourni que des recettes ? A mesure que ces propos m'enveloppent, l'impalpable dont j'avais cru surprendre le passage, s'installe, s'affirme. C'est une hantise qui peu à peu absorbe en moi celle de l'explication qui s'approche. Tout à l'heure, quand je devrai parler, sera-ce lui ou mon passé que je souhaiterai effacer ? Soudain, je n'y tiens plus :

— Si nous allions dehors, veux-tu ? Mets ton manteau et sortons...

Et, prenant le bras d'Alice, je l'entraînai.

La nuit était radieuse. Des odeurs, tièdes comme l'air lui-même, se levaient sous nos pas. Sur nos têtes, entre les massifs sombres des futaies, une allée luisait, réplique étoilée de celle que nous suivions. Vers l'entrée du parc, une nappe de lumière, pareille à un miroir d'eau, était posée sur le gazon. Sans bien nous en rendre compte, nous écoutions son appel et nous dirigeions vers elle.

— Hier la tempête, aujourd'hui un soir de songe, murmurai-je, inquiet du silence d'Alice.

Mais ce silence persista, accroissant mon malaise. A mesure que nous approchions de la nappe, je voyais se rapprocher aussi la minute décisive où je devrais le rompre. Le contraste de la nature reposée et de mes pensées en dérive me donnait une souffrance physique. Il me semblait que, de même, les mots que je m'apprêtais à dire prendraient malgré moi un sens

intérieur inverse de ce qu'ils voudraient exprimer.

— Qu'as-tu ? dit brusquement Alice.

Nous venions enfin d'entrer dans la clarté. Parce que j'étais absorbé dans mon angoisse, je ne m'en étais pas aperçu. Nos yeux se rencontrèrent, également stupéfaits de l'inquiétude qu'ils livraient.

Je balbutiai :

— Toi-même, ne me diras-tu pas ?...

Elle fit un geste pour m'arrêter :

— Jean, prenons garde aux chimères : elles guettent les heureux !

— Ah ! répliquai-je, c'est sans doute mon tour d'avoir le vertige sur la corniche ! Pourquoi me semble-t-il par instants que tu as cessé d'être pareille ? D'autres d'ailleurs l'ont remarqué. Chimère ou non, ta sœur, ce matin...

Je vis Alice réprimer un frémissement :

— De grâce, interrompit-elle, laisse Anna suivre sa route et ne nous en occupons plus !

— Soit : oublions qu'elle a passé. Cependant, puisqu'elle t'a semblé, — tu l'avouais à dîner, — si compréhensive, comment ne pas me tourmenter de la découvrir assurée d'un chagrin que tu me caches ? J'adoucis : ses discours étaient pires. Donc, ce matin, ta sœur affirmait que je prenais pour du bonheur une reconnaissance voulue et résignée.

Et, sur un nouveau mouvement d'Alice :

— Non, plus tard, laisse-moi d'abord libérer

mon âme : tu pourras ensuite marcher dessus ou la reprendre à ton gré... S'il n'y avait eu que ta sœur pour me troubler ! Alice, ma bien aimée, comment lire sous ce front dont je m'étais accoutumé à pénétrer les moindres pensées et qui, tout à coup, me paraît, à moi aussi, chargé de mystère ? Pour me guider, rien que des mots comme ce « prenons garde » de tout à l'heure, dont je me demande s'ils ne sont pas plus encore l'écho de ton souci secret qu'un essai d'apaisement du mien... Tu détournes la tête ? Aurais-je dit vrai ?... Ah ! dans ce cas, reviens à toi ! je t'en conjure ! A quoi bon m'avoir enseigné que l'amour est fait de confiance, si, au premier souffle passant sur le nôtre, tu as peur de te confier ? Et puisque tu parlais de chimère, éclairons celle-ci ; c'est le moyen le plus sûr de nous défendre contre une vie toujours jalouse des joies qui la surpassent !

Avant d'aller au delà, qu'on veuille bien admettre la sincérité avec laquelle, renversant les rôles et quand je m'apprêtais moi-même à fausser la vérité, je faisais appel à la droiture d'Alice. Dès que la passion joue, l'être se dédouble, la conscience normale disparaît et une autre s'érige, étrangère à tout passé qui la gêne.

J'étais aussi à ce moment dans un état singulier. Sous le couvert des sentiments contradictoires qui me bouleversaient, un agresseur invisible semblait m'avoir pris à la gorge ; je n'aurais pas fait plus d'effort si j'avais voulu crier

et je n'arrivais qu'à m'exprimer à voix basse.

Quand j'eus fini, Alice, qui m'écoutait avec une attention concentrée, se contenta de hocher la tête :

— Mon pauvre Jean ! soupira-t-elle, avec quelle ingéniosité tu t'appliques à vouloir gâcher notre mutuelle sécurité !

Elle recula ensuite un peu, juste assez pour se retrouver dans l'ombre :

— Si tu étais sage, tu laisserais ton trouble vain. Il est toujours mauvais d'accueillir certains hôtes, fût-ce en passant. On risque de les voir s'installer. Fais comme moi, qui, de tes paroles, retiens seulement tout l'amour qu'elles m'expriment : quand on a ce que nous possédons, à quoi bon regarder devant ou derrière soi ?

— Derrière soi ? répétais-je hésitant.

— Devrai-je par exemple me reporter sans cesse au temps où je souffrais ici sans espoir d'avenir ? Un seul jour compte, celui où tu as parlé, et le présent suffit puisqu'il se suffit à lui-même !

Une force m'entraîna malgré moi.

— Tu te trompes : il arrive parfois que le passé s'y mêle encore.

— Tu te le figures.

— Aujourd'hui par exemple...

— Demain tu l'auras oublié : n'y pense plus !

— Si je le faisais, mon cœur étoufferait.

Ma voix avait tremblé. Tout à coup, sans le préméditer, je venais d'aborder le chemin que

je croyais encore loin, et sans doute Alice dut sentir aussi que nous approchions de l'essentiel, car à l'inverse de ce qu'elle venait de me recommander, c'était elle maintenant qui allait exiger que je précisasse.

— Des choses graves ? reprit-elle, voyant que je n'ajoutais rien.

Je me contentai d'un geste évasif.

— Pourquoi t'arrêtes-tu ?

Elle avait beau rester dans l'ombre et ne pas bouger : il était impossible de ne pas voir l'irrésistible appréhension qui l'arrachait subitement à son calme voulu.

Au même instant, un bruit de roues grinça du côté de la route.

— Ah ! m'écriai-je, qui vient encore pour nous troubler ?

Et, sans répondre à l'interrogation d'Alice, je me précipitai vers la grille, l'ouvris et scrutai l'obscurité. Alice m'avait suivi.

— Après Anna, ton frère peut-être...

Je répliquai, guettant l'obscurité :

— Si c'était lui, de quoi aurais-tu peur ?

L'approche d'un être humain, quel qu'il soit, au cœur de la nuit solitaire, suggère en tout temps on ne sait quoi d'inquiétant qui opprime le cœur : pourtant je bénissais celui-ci. Grâce à lui, le moment de parler se trouvait peut-être reculé... Quelques secondes s'écoulèrent.

— Ce n'est qu'un paysan, dit Alice, parvenue la première à distinguer le voyageur.

Un paysan, en effet... et je compris que mon espoir était fou. Nous nous retrouvions comme avant, moi songeant qu'une allusion au passé avait suffi pour transformer Alice, elle prête à m'interroger de la voix et du geste. Seulement, d'un accord tacite, nous attendions, pour reprendre, que l'intrus eût passé.

Il parut. Les rênes à demi lâchées, certain que la bête le ramènerait au gîte, il sommeillait sur le siège, sans nous voir, et à chaque cahot se penchait en avant pour faire un grand salut. Puis le grésillement des roues sur la chaussée s'éloigna, l'ombre où nous étions désormais tous les deux redevint silencieuse.

— Qu'est-ce que cette chose que tu ne pourrais oublier sans que ton cœur étouffe ? reprit Alice, comme si nous n'avions pas été interrompus.

J'avais eu par bonheur un délai pour me ressaisir. J'affectai un ton détaché :

— Une niaiserie peut-être, troublante précisément par ce qu'elle évoque. J'ai découvert une tante de Castérac que je ne soupçonnais pas : toi non plus, d'ailleurs...

Au nom de Castérac, Alice sembla redevenir indifférente : je n'aurais pu expliquer pourquoi cette indifférence me paraissait trop marquée pour être véritable. Je poursuivis :

— Pas plus tard que ce matin, au cours de mes rangements, j'ai mis la main sur un brouillon de l'écriture de ma tante...

Je crus percevoir un léger mouvement d'Alice.

— ... Oui, un brouillon, rien de plus... c'est-à-dire un papier sans date, oublié ou mis de côté pour être recopié un jour qui n'est jamais venu... et qui m'a prouvé cependant combien cette femme, aux façons rudes, t'aimait. N'envisageait-elle pas de t'instituer son héritière ? J'ai même cru, je l'avoue, au premier moment, avoir affaire à un vrai testament, et c'est pourquoi j'ai couru chez Bourdoin... Naturellement, Bourdoin, qui a une façon particulière d'envisager les sentiments, s'est esclaffé sur mon émotion. Elle m'avait pourtant fait trembler... j'en tremble encore... Suppose que ma tante ait donné suite à son idée, tu héritais, je ne serais pas rentré au Puy et je ne t'aurais jamais connue ! A quoi tient la destinée des êtres ? Quelques signes ajoutés sur un feuillet, et notre bonheur n'existait pas...

Ma voix s'éteignit. Alice écoutait, attentive ; elle semblait disposée à m'écouter sans fin. Et de même, non seulement je ne m'étonnais pas d'avoir pu raconter la chose sans être interrompu, mais j'avais peine à m'arrêter. Une fois lancé, j'aurais voulu me répéter, d'autant plus acharné à persuader que j'étais moins assuré d'y parvenir.

— Etrange histoire, n'est-ce pas ?

Puisque Alice persistait à se taire, j'interrogeais maintenant.

Elle répondit, en écho :

— Etrange...

Je repris :

— Ne dirait-on pas que les morts guident les vivants ? Je croyais, en t'offrant jadis Cambaleyles, n'obéir qu'à mes désirs : en réalité, je n'étais peut-être qu'un instrument docile aux volontés d'une morte.

On le voit, je cessais d'hésiter, j'allais au-devant du rapprochement qui pouvait me condamner ! A mesure qu'on avance dans le mensonge, il semble qu'il s'organise de lui-même pour cadrer avec la vérité. Mais soudain je crus que la foudre tombait : Alice enfin se décidait à répondre et demandait :

— Pourquoi me raconter cela seulement ce soir, si, comme j'ai cru le saisir, ta découverte est de ce matin ?

Presque la phrase de Bourdoin, c'est-à-dire le même doute !

— Tu oublies qu'Anna ne t'a point quittée. C'était là des choses pour nous seuls.

Le mensonge persistait à s'organiser, bien que ma voix ne suivît plus tout à fait, livrant déjà son inquiétude.

— Quel besoin aussi de courir chez Bourdoin ? Il était tellement plus simple de déchirer ensemble ce... brouillon.

— Tandis que Bourdoin s'en est chargé...

Alice tressaillit.

— Ah ! Bourdoin... Ainsi, tu n'as plus...

— Tu aurais souhaité en prendre connaissance ?

Elle hésita :

— Mon Dieu, non... Il m'eût été agréable pourtant... Enfin c'est chose réglée, n'en parlons plus.

Les mots allaient s'affaiblissant, avec des intervalles qui croissaient d'une incidente à l'autre. J'avais l'impression qu'à mesure sa pensée se retirait vers une région où je ne pourrais la suivre. Quand elle acheva, ses yeux aussi m'avaient quitté pour regarder à terre.

J'attendis, déconcerté par cette attitude lointaine ; puis approchant d'elle :

— Alice !

Elle parut s'éveiller en sursaut.

— Quoi encore ? aurais-tu autre chose à ajouter ?

— Alice, répétais-je, où es-tu, et pourquoi la destruction de ce papier te trouble-t-elle à ce point ?

— Tu te trompes : j'avais cessé d'y songer.

— Admettons en ce cas que ton souci présent s'y trouve lié d'une manière que j'ignore, et ose parler tout haut.

Elle redressa lentement la tête, comme si elle soulevait un fardeau :

— Si tu y tiens, pourquoi le cacherais-je ? Je cherchais d'où vient qu'un incident de si mince importance, et dont il ne reste pas même une trace, t'étouffait le cœur, — j'emploie ton expres-

sion, — au point de vouloir à tout prix m'en faire la confidente.

Je ne sais lequel l'emportait en moi, en l'écoutant, joie de me heurter enfin à un obstacle défini, ou crainte de ne pas bien mentir encore. Pourtant ma réponse vint sans hésiter : je continuais à n'avoir aucune peine à m'orienter dans le dédale de mes affirmations imaginaires.

— Ayant été très injuste à l'égard de ma tante, il me semblait nécessaire de réparer, en te rendant équitable pour sa mémoire : ai-je eu tort et jugeras-tu de même les duretés du passé, maintenant que, réalisées ou non, tu connais les intentions qu'elles recouvraient ?

Alice laissa retomber ses yeux vers le sol :

— Es-tu bien sûr de n'avoir obéi qu'à ce désir ?

Avant de répliquer, je me penchai vers elle, cherchant à lire sur son visage : j'y découvris tant de dureté inattendue que je chancelai.

— Evidemment ! soupirai-je d'une voix sourde.

Elle eut un geste de détresse véritable :

— Je voudrais te suivre : je n'y parviens pas.

— Qu'imagines-tu donc ?

Mais elle se réfugiait de nouveau dans un silence déconcertant.

— Supposerais-tu par hasard que ce brouillon était un testament véritable, et que tes intérêts...

Elle eut un cri :

— L'argent ! n'en parlons pas ! Que n'ai-je pu seulement t'empêcher de m'en donner jadis !...

— Alors, si tes intérêts présents t'importent peu, qu'est-il besoin de rappeler le don de Cambaleyres ?... Ah ! n'interromps pas ; je crois y être, j'y suis ! Tu viens de te demander, n'est-il pas vrai ? si ces intentions de ma tante, je ne les ai pas toujours connues, si ce n'est pas à cause d'elles que je t'aurais cherchée ?...

— Jean ! Jean ! jamais je ne l'ai cru !

— Justement : tu ne l'as pas cru : donc tu l'as pensé. Mais même si cela était !

Où allais-je ? C'est qu'aussi, brusquement, la volonté d'affronter enfin l'insaisissable que je sentais en elle, me rendait inconscient des mots qui m'échappaient. A ce moment, j'osai tout, jusqu'à la vérité ! et je poursuivis :

— Même si, pour te choisir, j'avais obéi d'abord à un mobile étranger, cela empêcherait-il qu'aujourd'hui, demain, toujours, tu sois ma bien aimée ? Qu'est-ce que cela ferait, te dis-je, si l'homme d'autrefois a cessé de vivre, si un autre, à sa place, aspire ta tendresse comme une plante assoiffée boit l'eau du jardinier ?

Elle avait fermé les yeux, incapable peut-être de supporter la lumière que je projetais et balbutia :

— En effet... qu'est-ce que cela ferait ?

— Allons donc ! Tu le reconnais ! Après cela,

faut-il jurer que l'hypothèse est folle, qu'avant ce matin, j'ignorais tout, que pour être aimée, tu n'as eu qu'à paraître ?...

Elle continuait de répéter :

— En effet... en effet...

— Assez de blasphèmes ! Le miracle est devant nous. Je t'aime. Sens-tu comme c'est simple, définitif et merveilleux ? Tu as passé, j'étais là, et tu m'as pris ! Je t'aime. D'ailleurs, si on expliquait les miracles, qu'auraient-ils de plus que la réalité quotidienne ? Ils sont le don de Dieu, l'ineffable se révélant aux hommes. Quand ils paraissent, on se met à genoux et on remercie. Même pour cette heure douloureuse, la première, la dernière, bénissons l'adorable bienfait, nos bras liés, nos cœurs plus que jamais unis...

Minute divine : maintenant que je n'avais plus qu'à exprimer le délice dont je vivais, les mots se pressaient sur mes lèvres, joyeux et libres. Quelle contrainte leur aurais-je imposée ? N'avais-je pas tout expliqué, tout révélé, et, je le sentais déjà, tout effacé ?

Dans un élan passionné, j'approchai d'Alice. Mes bras l'enveloppèrent défaillante. J'entendis qu'elle murmurait :

— Tu as raison, c'est le miracle...

En même temps sa bouche quêtait la mienne : nous étions à ce point où l'on ne sait plus si l'on est des bêtes dévorantes ou des naufragés unis dans la même peur de l'immensité qui les guette.

Triomphant, je répliquai doucement :

— Viens, il est tard...

Et nous revînmes vers Cambaleyres dont la face nocturne, là-bas, semblait plus ironique que de coutume, vers Rosa qui, un tricot à la main, attendait à la porte en nous surveillant de loin... O merveille, maintenant que je croyais avoir définitivement détruit le passé, je ne me sentais plus capable que de paroles enfantines et je soupirais :

— Que d'étoiles, ce soir !

Alice répondait :

— Au Puy, retrouverons-nous pareil silence ?

— Le silence est en nous : il suffit d'être ensemble.

— Bonsoir, Monsieur et Madame...

— Bonsoir, Rosa...

Volupté de la rentrée dans la demeure où la paix nous attend, de la montée à deux dans l'escalier dont la vis a l'air de vouloir se prolonger jusqu'au ciel... Et puis voici le corridor et, devant la porte ouverte de notre chambre, l'appel discret d'un rectangle de lumière. J'avance dans la joie de ma libération réalisée. Mon cœur tressaille du bonheur proche. Quelle revanche et comme nous allons nous aimer !

Mais, soudain, la voix d'Alice :

— A propos, pourrais-je savoir au moins où tu as trouvé ce brouillon ?

Certes, l'accent reste toujours détaché ! Un autre croirait à coup sûr que ce sont encore les

paroles enfantines qui se poursuivent. Je réponds de même :

— Où je l'ai trouvé ? par terre, je crois, dans le débarras... Tu comprends, j'avais remué beaucoup de vieux cahiers... beaucoup de livres... c'était sorti peut-être de l'un d'eux. D'ailleurs à quoi bon le rechercher ? cela ne compte plus : c'est de la poussière d'autrefois...

A mesure, nous nous regardions. Nous avions l'air de gens qui, au retour d'un grand voyage, ne se reconnaissent pas. Aucune de mes paroles ne me semblait dangereuse et je sentais chacune lourde d'un inconnu que je ne m'expliquais pas. A force de s'organiser, le mensonge venait-il donc de déclencher la catastrophe ?

— De la poussière.. je l'avoue...

Alice ensuite s'efforça de sourire et entra. Moi, je me demande comment j'ai suivi : l'insaisissable était revenu...

XIII

Le départ pour le Puy eut lieu le lendemain soir.

Nous quitions Cambaleyres sans l'abandonner tout à fait. Le regretter eût été dès lors superflu. Par contre, si peu disposé qu'on y soit, on ne saurait échapper à la distraction des derniers préparatifs. Alice se leva en hâte. Je l'imitai. Après quoi, succédèrent l'envahissement par le rien et une activité de manœuvres que talonne le désir de terminer à l'heure dite. La nôtre n'était pas fixée, mais nous nous hâtions comme si elle l'était. Sans me l'avouer, il ne me déplut pas d'être happé par des obligations qui interdisaient de nous examiner l'un l'autre. Et le temps s'écoula tout entier rempli par des paquetages, les recommandations à Rosa, le choix de ce qu'on emporterait ou non.

A un moment donné, comme je cherchais Rosa, je la découvris dans le débarras, occupée à mettre en caisse les livres que j'avais préparés

la veille. Alice était près d'elle, exerçant une surveillance que rien ne commandait. Ayant dit à Rosa ce que je désirais, je m'éloignai sans m'en inquiéter autrement. J'étais d'ailleurs dans un état singulier. Mon désespoir de la nuit semblait ne plus exister. Non seulement j'évitais avec soin de vérifier sur le visage d'Alice si, à notre rentrée dans la chambre, j'avais été victime d'une hallucination passagère, mais, pareil en cela à certains malades qui se savent condamnés, je me refusais à noter les symptômes d'une crise à laquelle pourtant je ne cessais de réfléchir. Enfin et surtout, la perspective de retourner dans la maison de mon enfance me procurait une exaltation momentanée qui suffisait à occuper mon âme.

Lorsque, les bagages expédiés, nous partîmes à notre tour, avouerai-je qu'en montant dans la voiture qui allait, après quarante ans d'exil, me ramener *chez moi*, j'eus conscience qu'un autre, présidant au voyage, s'installait près de nous ? L'impression de présence invisible dont s'accompagnent parfois les actes de la vie réelle est difficile à rendre. Les yeux n'aperçoivent rien, aucun délire ne trouble la pensée, on continue comme devant à n'accepter que le témoignage des sens classés : cependant, l'on est sûr de ne pas se tromper, on indiquerait la place occupée, on craindrait presque de heurter celui qui est là.

Mon père, auquel je songeais si peu depuis quelques semaines, avait ainsi pris siège à nos

côtés. Je comprenais le silence d'Alice. Je me taisais aussi. Elle et moi, devenus comparses, étions devenus l'escorte respectueuse du maître regagnant un fief dont il n'aurait jamais dû être chassé. Approuvait-il le prix dont j'avais payé pour lui ce retour ? Allait-il au moins, pour me remercier, chasser de ma nouvelle demeure l'inexplicable malentendu qui menaçait notre amour ? Hélas ! l'ombre mystérieuse que je croyais m'accompagner ne me répondait pas. Lorsqu'on arriva, au soir tombant, je m'aperçus qu'elle avait disparu : et, venu le cœur battant, je fus libre de savourer, sans elle, la désillusion qui m'accueillit.

Entrée où tout déçoit : depuis les inconnus qui guettent à la porte, — ce sont les nouveaux domestiques accourus pour débarrasser l'auto, — jusqu'à la lumière électrique qui des plafonds tombe en averse sur des choses habituées jusqu'alors aux rayons discrets de la lampe. En cours de route, tout à l'heure, quand je fermais les yeux, je recréais un éclaircissement, un mobilier, et des bruits de pas : ici, les murs, bien qu'on n'y ait pas touché, ont changé de proportion : ce qui survit des meubles d'autrefois accentue la disparition du reste. Quant aux pas... je savais bien que je ne les entendrais plus.

Du coup, je m'aperçois que je suis le seul aussi à pouvoir regretter ce que le temps a emporté. Alice même ne me comprendrait pas si je tentais

de m'exprimer. On ne ressuscite pas pour les autres un passé qu'ils ignorent. Le passé est en nous. Il est la frontière qui nous isole, même de la tendresse. Comme le mien m'isole, ce soir !

Alice, qui m'a suivi, tandis que j'errais d'une pièce à l'autre, tente de lutter contre la déception qu'elle soupçonne, mais ne pénètre pas :

— Eh bien ! murmure-t-elle, ne sentirais-tu déjà plus l'accueil de *ta maison* ?

J'hésite à répondre : puis, tout à coup, j'oublie qu'elle m'interroge, je cesse de voir ce qui m'entoure : c'est qu'en même temps, comme hier, avec quelle certitude ! l'insaisissable est devant moi. Il vient de s'accrocher au sourire qui accompagnait la demande ; il ravage la bouche lasse, les yeux cernés : il a changé jusqu'au ton de la voix ! Ah ! j'ai eu beau prétendre ignorer qu'il existe, en vain Alice s'efforce-t-elle aussi de me le dérober, nous sommes face à face : l'hôte véritable qui s'installe, c'est lui !

Alors, ayant répliqué je ne sais quoi, et saisi d'un irrésistible besoin de fuir, je gagne l'entrée :

— Je vais faire un tour de place ; j'adorais cela jadis, quand j'étais enfant ; je m'imaginerai peut-être le redevenir... dis-je pour expliquer ma sortie insolite.

Et toujours du même ton trouble, Alice répond :

— Va donc ! je remplacerai ici ceux qui t'attendaient en ce temps-là.

Autre parole qui a l'accent d'un présage : il faut être une morte pour remplacer les morts...

A peine dehors, je commençai de faire les cent pas sur l'étroit rectangle du Greffe et réfléchis. Par un revirement plein de douceur, j'y retrouvais l'accueil et les traits d'autrefois : les acacias aussi maigres, la fontaine encore glougloutante, et les façades intactes : celle-ci avec sa vierge abritée dans une niche, cette autre dérochant aux passants une cour ornée de mascarons, le greffe lui-même exhibant au centre de chaque ferronnerie un cœur grêle (la maison de Bourdoin ornée avec des cœurs, quelle ironie !) Il n'était pas jusqu'aux bruits de la ville, fumée sonore émanant des toitures, qui ne fussent restés pareils. Ceux qui les produisaient dans ma jeunesse avaient dû mourir pour la plupart : mais quels qu'en soient les titulaires à distance le tintement des vies humaines ne change pas.

Vainement, toutefois, la place pitoyable tentait de me calmer ; décidé à écarter des souvenirs, tous inutiles ou décevants, je réfléchissais, dis-je, à un présent dont je me demandais maintenant d'où il venait, et ce qu'il ferait de nous. Ah ! découvrir pourquoi l'insaisissable est revenu ! Je pesais les mots qui semblaient l'avoir rappelé :

— A propos, pourrait-on savoir où tu as trouvé ce brouillon ?

— Par terre, je crois, dans le débarras...

Si Alice ignorait tout, de quelle importance ma réponse ? Si elle savait, qu'importe encore le lieu de la trouvaille, après que j'ai reconnu l'avoir faite ? Ma pensée s'égarait. Précisément parce que j'avais menti avec conviction, je n'imaginai pas la possibilité d'ajouter rien à mon récit : grâce à lui, je croyais aussi le passé rendu clair, donc hors de cause, liquidé, aboli. A bout de recherches, j'en venais à laisser de côté mon rôle pour accuser Alice d'une véritable injustice. Bientôt cette injustice me révolta.

C'est là le tournant. Deux jours auparavant, l'âme autant que le corps fustigée par la Sibère, je gémissais sur un talus à l'idée qu'Alice ne m'avait sans doute accepté que par reconnaissance : pourtant, si elle se fût alors montrée, je me serais jeté à ses genoux en lui demandant pardon de douter d'elle. A cette heure, au contraire, rôdant sur la place comme un prisonnier dans un préau, j'ai commencé de vibrer à l'unisson de ma race et ma détresse s'est muée en ressentiment. Je ne cessais pas d'aimer de toutes les forces d'un cœur passionné ; seulement c'était déjà de l'amour irrité, prêt à exiger un compte et où passait comme un début de haine. Amour ou haine, démêle-t-on ce qu'on ressent, dès qu'on vit dans la violence, et sans violence aurions-nous été au bout de la douleur ?

Quand je me décidai à rentrer, s'il ne s'était vraiment rien passé d'*extérieur*, si nous devions, en théorie, nous retrouver au point de départ,

tout avait donc changé. J'étais encore l'amant, elle était toujours l'aimée : mais, bouleversé par de secrètes rancunes, j'avais cessé de mendier et elle, peut-être, de me rendre justice.

Aussi, avec quelle netteté me reviennent les paroles par quoi s'affirma tout de suite la position nouvelle de chacun de nous. Quatre phrases, et l'abîme parut.

— J'ai cru que tu t'oubliais, dit Alice. Eprouvais-tu tant de plaisir à être seul ?

— Je ne t'avais pas quittée. Je ne cessais pas plus de t'interroger que toi de ne pas répondre.

— Questions et réponses pareilles à ta chimère et à oublier comme elle.

— Faudra-t-il oublier en même temps les mois qu'elle m'a fait vivre ?

Sans répliquer, Alice gagna l'un des coins de la cheminée : je m'établis à l'autre. A la place où j'avais vu sourire ma mère, j'aperçus un hôte inconnu et qui décidément s'installait. Alors je n'ai plus regardé que les braises éparses qui rougeoyaient en avant du foyer, tels les anneaux brisés d'une chaîne. Tout à fait notre image, ces anneaux incandescents et disjoints. Quel forgeron avait commis le crime ? et comprend-on que ce premier soir dans ma maison ait marqué le début du désastre ?

Après cela, huit jours, ou dix... Dès le premier pas dans l'arène douloureuse, je trébuche et ne sais plus compter. Tout, de ce temps, se fond

à distance dans une angoisse continue qui allait croissant sous le couvert d'actes ordinaires et de mots très simples.

Notre amour, autant qu'à Cambaleyres, s'alimentait d'inexprimable, mais au lieu d'en vivre et parce que l'inexprimable n'était plus le même, il en mourait.

Que voyait Alice en moi ? Lisait-elle le ravage progressif qui, sans diminuer en rien ma passion, en détruisait la douceur confiante ? Tour à tour, elle montrait des accablements inexplicables, des expressions inquiètes, ou de brusques élans dans lesquels passait une pitié. Et de même le plus souvent déçu, jamais lassé, je guettais la minute passagère où je retrouverais la paix confiante d'autrefois. En revanche, je ne cessais de me heurter à l'insaisissable. Il s'imposait désormais, me bravait, et je ne savais toujours pas quel il était !

Ne jamais savoir, quel qu'en soit le désir : voilà le supplice. On est deux dans une chambre, on parle, on a l'air d'appartenir sans réserve aux phrases prononcées : cependant, au même instant, on est sûr que les mots tombent comme les feuilles quittent l'arbre qui refuse la sève et que, si la chambre paraît immobile, un courant l'emporte vers la mer inconnue. Obsession de la dérive, vanité des paroles qui s'échangent : et quelle hostilité dans les silences, puisque seuls ils recouvrent les interrogations vraies ! Si nous parvenions à ne jamais nous taire, Alice et moi

aurions peut-être l'illusion que rien de grave n'est arrivé. Nous nous taisons : aussitôt le visage d'Alice devient un miroir répétant ma misère, le mien une face crispée sur laquelle passent au hasard des reproches ou des prières. Plus nous allons, d'ailleurs, plus les plages de silence se multiplient. Implacables, elles coupent les chemins, ramènent chaque fois celui de nous qui tente de s'évader à la seule réalité qui soit, à la seule aussi que nos sens ne percevront jamais.

Je parlais tout à l'heure d'une angoisse continue : oui, c'est cela. J'avais devant moi un être que je regardais, que j'aurais pu étreindre, dont le moindre désir commandait encore au mien ; tentais-je d'en approcher, je me heurtais à un autre, invisible, échappant à toute emprise et dont l'âme restait indéchiffrable. Que voulait-il, celui-là ? Auparavant, je pouvais supposer qu'il s'occupait du passé : ce passé avait été une fois pour toutes reconnu et décrit ; oublieux à mon tour du testament et de mon mensonge, je cherchais, ne trouvais pas, et faute de mieux, attendais...

De même Alice attendait. Chacun, je le jure, devait avoir les mêmes implorations vers un dénouement à défaut duquel nous serions devenus incapables de vivre. Parvenue à un certain degré d'acuité, l'incertitude ne se tolère plus : on meurt ou la lumière se fait. Toutefois on prévoit rarement quelle voie choisira le des-

tin pour conduire au but et la plus naturelle surprend encore.

Un après-midi, comme j'examinais la place, j'aperçus devant la maison de Bourdoin une silhouette svelte qui fit bondir mon cœur.

J'ouvris la fenêtre et criai :

— André !

L'homme se retourna. Je ne m'étais pas trompé : c'était lui.

XIV

Je ne m'attarderai pas à décrire des sensations si brèves qu'une trombe sembla passer sur mon âme. Un instant auparavant, j'appartenais à l'existence déterminée que m'avait faite mon mariage ; ce qui la précédait me paraissait aboli, un tourment immédiat fermait pour moi le monde et je ne me souvenais pas d'en avoir connu d'autres. Soudain, à la vue d'André, je reprenais conscience d'avoir vécu ailleurs, tremblé pour des causes différentes. Je me sentis renouer avec ma personnalité véritable. Un souffle d'affranchissement passa et, pareil au blessé qui sort d'évanouissement, je crus au miracle d'un réveil dans le bien-être définitif.

Je ne pris pas le temps de réfléchir à l'origine de la présence d'André devant l'étude, mais, uniquement à ma joie, je me précipitai vers la place. André, qui d'abord ne m'avait pas reconnu, à ma vue, courut aussi... Je lui ouvris mes bras :

— André ! mon petit !...

Et une étreinte suivit, passionnée, muette. J'étais ivre de bonheur. On aurait pu supposer que c'était moi qui rentrais de voyage, moi encore qui, après avoir délaissé mon frère, sollicitais son indulgence. L'un de nous donnait tout dans ce revoir, tandis que l'autre semblait plus interdit que radieux : au degré de passion où je me trouvais, y aurais-je pensé ?

— André ! mon petit !... Arriver ainsi... sans prévenir !...

— Hier soir, j'ignorais si je pourrais partir. Tant d'affaires à Paris...

— Et te trouver là, dans ce lieu perdu, en quête de je sais qui, quand tu aurais dû déjà être près de moi !

— Précisément, j'allais chez la seule personne dont je connusse le nom, pour demander le moyen de gagner Cambaleyres.

— Tu pouvais l'obtenir à la gare : tu as bien su y trouver l'adresse de Bourdoin !

— Mais toi-même, Jean, comment se fait-il que je te rencontre ici ?

— Au fait, tu ignores... Voilà ce que c'est que de me laisser sans adresse, car, ce n'est pas un reproche, tes lettres étaient laconiques autant que rares... Donc impossible de t'aviser qu'à force de t'attendre, Cambaleyres s'est lassé. Regarde bien : c'est la maison !

— La maison ?

— Celle de mon père, de mon enfance, la tienne tout à l'heure... Ce devait être elle qui

t'appelait quand tu as cherché Bourdoin : on est toujours conduit. J'y habite depuis une quinzaine, mais si ces pierres pouvaient sourire, tu les verrais changées parce que tu as paru : déjà je ne les reconnais plus !

Il n'avait pas l'air de suivre, en proie à une gêne que chacune de mes explications ne faisait qu'accentuer : impatienté, je m'interrompis :

— Ah ! ça, l'Amérique aurait-elle déteint sur toi et gardes-tu toujours maintenant cette mine d'homme écrasé par le poids des affaires ?

— Je travaille beaucoup.

— Eh bien, mon petit, ordre d'oublier New-York : vacances ici ! Tes valises ?

— A l'hôtel.

— Quelle idée ! pourquoi pas à la consigne?... Enfin, là ou ailleurs, on ira les chercher.

— Merci : je ne doutais pas de l'offre : seulement...

Il rencontra mon regard, rougit :

— Seulement, puisque vous voici installés au Puy, l'hôtel serait peut-être aussi commode, et je dérangerai moins... de toutes manières.

La vue d'un visage au carreau de l'étude m'empêcha de relever cette sottise. Attiré sans doute par le bruit de nos voix, le clerc avait levé la tête et nous épiait. Je m'emparai d'André.

— Viens d'abord.

— Où ?

— Pardieu ! où veux-tu que ce soit, sinon chez nous ?

— Tu estimes que tout de suite... ?

D'ailleurs, il se laissait conduire, comprenant que je ne l'écouterais pas. Lorsque j'atteignis la pièce du rez-de-chaussée où je me tenais quand je l'avais aperçu, je l'invitai à passer devant moi, puis, fermant la porte sur nous, donnai un tour de clé. Ainsi, à l'instant même où j'allais le sommer de m'expliquer sa singulière hésitation, je faisais moi-même un geste qui paraissait la justifier ! Toutefois, je n'aurai pu agir différemment. J'étais un automate obéissant à des impulsions d'autant plus tutélaires qu'elles avaient l'air déraisonnables.

— Et, cette fois, à nous deux !

Il était resté debout : il gardait l'attitude préoccupée du visiteur introduit en fraude dans une propriété interdite et qui guette l'apparition du gardien.

— En premier lieu, daigne prendre un siège : on dirait, ma parole, que tu as peur de t'asseoir... et puis, écoute-moi... oui, allons au plus pressé : si le décor est modifié, l'habitant, lui, est bien tout à fait le même, et t'attendait avec la hâte affectueuse d'autrefois. J'espère, d'ailleurs, que tu n'en as jamais douté ?

Il répondit oui du bout des lèvres.

— Toi, de ton côté, me reviendrais-tu par hasard différent ? Il protesta d'un geste mou :

— A quel propos et pourquoi ?

— Est-ce que je sais ! Tu m'as si peu expliqué ta vie, là-bas. Je ne retrouve ni ton regard ni ton

air habituels. Possible que l'Amérique t'ait fripé ou déçu. En ce cas, et si l'avenir que tu espérais s'est dérobé, ou a cessé de te plaire, il sera aisé d'y renoncer. A mon tour, j'ai la joie de t'offrir la liberté d'attendre une existence qui te chante mieux. Je vais plus loin : la pensée que tu pourrais repartir m'est douloureuse. Puisque les temps sont modifiés, profitons-en pour supprimer les séparations inutiles. Assez de sacrifices de part et d'autre. As-tu compris ?

On le voit, j'allais... j'allais... J'avais oublié l'impression du début. De nouveau, j'imaginai avoir devant moi un grand fils ayant peut-être à se faire pardonner une escapade et qu'il fallait tout de suite rassurer sur mon indulgence. Son sourire tardait bien un peu à revenir ; tant pis ! je ne doutais pas de l'obliger à paraître, ma tendresse s'en chargerait. Et je poursuivis :

— Naturellement, tu vas rester au Puy quelque temps, celui nécessaire pour organiser l'avenir. Compte aussi qu'il faudra balancer tout à l'heure l'hôtelier, la chambre, et qu'on ne t'accueillera ici que tous bagages au vent. Après...

Mais, comme il persistait à ne point bouger, à ne rien dire, je m'interrompis soudain. En même temps que je parlais de l'hôtel, une lumière que je ne demandais pas se faisait. Au voyage dans le rêve succédait enfin l'amère réalité. Plus de doute : j'avais surpris André en cours d'enquête, décidé probablement, si les renseignements recueillis sur mon mariage ne le satisfaisaient pas,

à quitter le Puy sans même me revoir. De là, son arrivée clandestine, son embarras quand je l'avais surpris, ce trouble croissant depuis qu'il m'écoutait...

Un brusque ressentiment dut modifier ma voix :

— Après... auparavant plutôt, il conviendra de me fournir... j'exige, si tu le préfères, quelques éclaircissements sur un point qui m'étonne. Comment se fait-il, alors que tu devais d'abord accourir chez moi, que je t'aie rencontré en train de te rendre chez mon notaire, le dernier homme, soit dit en passant, que je m'attendisse à te voir aller chercher ?

Il avança vivement vers moi :

— Ne t'ai-je pas expliqué déjà...

— Que tu allais lui demander le chemin de Cambaleyres ? A d'autres, mon petit ; tu ne m'y prendras pas. De même pour tes lettres... Supposes-tu, par hasard, que leur ton nouveau m'ait échappé ? Non seulement rares : courtes... au point de taire à quelle date tu débarquerais au Havre !

Il tenta encore de répliquer :

— A New-York comme à Paris, mon départ n'a pu être fixé qu'à la dernière minute.

Mais, entraîné par ma propre crise, je n'étais pas disposé à ménager les transitions :

— N'ajoute rien ; à quoi bon des fadaises entre nous ? Puisque la vérité t'embarrasse, d'un mot je vais t'aider à sauter l'obstacle : dès qu'Alice

est entrée dans ma vie, tu es devenu jaloux. Voilà ! La jalousie est un état que l'on subit sans le savoir, alors qu'il crève la vue des autres. Tu étais accoutumé à compter seul pour moi ; tu ne supportes plus le tiers introduit entre nous, tu te crois délaissé... Comme si un cœur ne pouvait abriter à la fois deux tendresses aussi distinctes l'une de l'autre que le jour de la nuit ! Toutefois, les jaloux y regardent rarement de près. La jalousie d'ailleurs n'est pas que souffrance : elle est aussi sottise, et rend méchant. Tu l'es devenu... Oh ! ne proteste pas ! j'ai déjà lu dans tes yeux que je tombe juste... Qui sait si chez Bourdoin, tu ne comptais pas surtout trouver des armes contre celle qui n'a pu que m'abuser, ayant volé ta place ? Se défier d'elle, très bien : qu'il eût été mieux de pouvoir sans remords la détester !

Jusque-là, il venait d'écouter tête basse ; il avait tout escompté sans doute, sauf ma hardiesse à débrider la plaie. Le dernier mot le fit se redresser.

— Que j'aie voulu, avant de te revoir, m'informer de ta vie nouvelle avec un peu plus de détails que ceux donnés par toi, je ne le nie pas : qu'y a-t-il là d'extraordinaire ? Entre les frères que nous sommes, pareille curiosité se défend d'elle-même et il est bien inutile, pour la justifier, de forcer mes sentiments. Quant à ceux-ci, va pour le nom que tu prétends leur donner : les épithètes important peu. Admets pourtant que

si je ne puis aimer quelqu'un que je ne connais pas, je ne saurais non plus le détester.

Je le regardai avec pitié :

— Ce que tu dis là, révèle à quel point tu as souffert : heureusement, le remède est proche et pas chez Bourdoin !

En même temps, j'approchai de la porte. André poussa un cri :

— Je t'en supplie ! attends !

— N'avons-nous pas éclairé l'essentiel ?

— Qu'à mon tour, j'aie le temps de parler... d'interroger, peut-être...

Je ne pus retenir un tressaillement.

— M'interroger ! à quel propos ?... enfin, soit, mais hâtons-nous.

Ses mains s'abattirent sur mes épaules :

— Frère, une seule chose, les yeux dans les yeux... je le jure, la seule à quoi je tiens et qui m'inquiète : es-tu heureux ?

Qu'y avait-il dans une question si simple pour que le poids m'en parût plus lourd que celui des mains abattues, pour que le son qui la portait m'ait déchiré à la manière d'un appel au secours ?

Je répétais :

— Heureux ?

Puis je sentis que, malgré moi, du temps s'écoulait, un temps durant lequel j'apprêtais la réponse, — alors qu'il en devenait une, par le seul fait d'exister.

Me dégageant ensuite d'un effort rude, j'ache-

vai d'une voix qui s'efforçait d'être légère :

— C'était bien la peine de tant te l'écrire ! Probable que tu ne lisais pas mes lettres...

André secoua la tête :

— Je ne demandais pas des phrases.

Je repris, découvrant dans la sienne une espèce de pitié qui me produisait l'effet d'une agression :

— Le vrai bonheur ne se raconte ni ne s'avoue !

Il fit un geste découragé.

— Le vrai bonheur n'exige pas non plus d'être pesé, au moment où on l'affirme.

— Où as-tu vu que je l'aie fait ?

Il détourna la tête :

— Hélas, il a suffi d'y venir pour que ta voix changeât. Tu ne t'en es même pas aperçu !

— Toujours ta jalousie : tu le souhaitais et tu l'as cru !

— Tes mots tremblent encore !

Il n'avait pas l'air de me défier, mais de me plaindre. J'approchai de lui : j'aurais plus volontiers supporté des injures.

— André ! si ma voix change, si mes mots tremblent, c'est que j'ai peur d'étaler devant toi l'amour qui me dévore.

— Je n'ai parlé que de bonheur ! ton amour, je n'en doute pas.

— En exprimant le mien, je creuserais ta blessure : je ne veux pas être le riche qui insulte à la misère d'un pauvre !

Mais une réplique effrayante me fit chanceler :

— La pauvreté vaut mieux que certaines richesses : je frémis du prix dont tu payes peut-être la tienne !

— André ! De quel prix s'agit-il ?

Déjà je me penchais vers lui, haletant. J'emprisonnais ses mains. Avais-je devant moi mon frère, arrivé à peine depuis une heure, ignorant tout de mon existence nouvelle, ou un inconcevable témoin du mensonge sur lequel j'avais bâti ? Ah ! il y a des moments où la vie intérieure se projette de telle sorte sur le monde extérieur qu'on ne distingue plus ce qui appartient à l'une, ce qui dépend de l'autre !

— André ! tu n'as pas le droit, je ne permettrai pas que tu t'arrêtes : tu as dit : un prix. Lequel ?

C'était mon tour d'attendre les yeux dans les yeux, et de sentir s'écouler un temps qui paraissait ne devoir jamais finir. Soudain, les paupières d'André s'abaissèrent :

— Oh ! Jean ! murmura-t-il, moi qui espérais qu'à défaut de mieux et après ce que tu as fait, on te serait au moins reconnaissant !

Reconnaissant ! Le mot de la naine !

André perçut mon tressaillement :

— Qu'ai-je prononcé encore qui te révolte, et ne pourrions-nous que nous taire ou nous blesser inutilement ? Tu vois bien pourtant avec quel soin j'évite de toucher à ce qui n'est pas toi directement ! Tu m'accusais tout à l'heure d'être

jaloux : l'ai-je été ? en tout cas, pas de la manière que tu imagines. Non, je n'ai conscience d'aucun retour égoïste sur mon sort : je n'ai jamais douté de toi. En revanche, comme j'ai tremblé pour ton bonheur ! Tu parlais de mes lettres : les tiennes m'effrayaient, ivres de passion, c'est entendu, mais ayant l'air de cacher un mystère et comme lourdes d'un chagrin que je devais ignorer. Tant que j'étais loin, par quel moyen me rassurer ? Ici seulement quelqu'un de désintéressé était en mesure de le faire : et je n'ai pas hésité, je suis accouru là, — il désignait la maison de Bourdoin, — avec quelle anxiété ! avec quel espoir aussi d'apprendre que peut-être tes illusions valaient mieux que mes craintes ! Inutile maintenant de m'enquérir ! Hélas, je sais quelle serait la réponse !

A mesure, un sanglot retenu étouffait ses paroles ; les dernières eurent peine à me parvenir. Quand il acheva, ma colère était tombée. Redevenu lucide, je ne percevais plus que la double injustice qui menaçait de nous séparer. Mais si mon cœur cessait d'accuser André, comment convaincre le sien ? Par quels moyens atteindre une âme qui a décidé de ne pas vous croire ? Un instant, la radicale impuissance à dissiper la détresse qui s'approchait de nous, m'accabla : puis une inspiration soudaine me guida. Sans mot dire, j'allai ouvrir la porte.

Au bruit de la clé qui tournait, André parut s'éveiller en sursaut.

— Où vas-tu ?

J'affectai de ne pas comprendre, et avançant vers l'escalier, appelai :

— Alice !

— A quoi songes-tu ! Attends au moins que du calme se rétablisse en nous !

Mais, sans l'écouter, je recommençai :

— Alice !

Ma voix devait alors sonner sous une extraordinaire angoisse, car, en haut, Alice courut.

— Qu'y a-t-il, Jean ?

— Vite ! descends ! quelqu'un ici pour toi !

Et revenant vers André :

— Que cela te plaise ou non, elle seule, n'est-ce pas, peut t'éclairer ?

M'entendit-il ? Je l'ignore. A la vue d'Alice qui paraissait, il avait reculé d'un bond au fond de la pièce. Subitement interdite, Alice s'arrêtait de même sur le seuil. Chacun, de tout le pouvoir de son être, considérait l'autre.

Il y eut ensuite un intervalle muet, une de ces minutes émouvantes et sacrées, où l'avenir semble suspendu.

— Eh bien ! dis-je, avancez donc ! André, il y a assez longtemps qu'elle t'attendait ! Alice, il est venu ! Embrassez-vous, comme frère et sœur, et que vos craintes, à tous les deux, fondent sous la chaleur de ce premier baiser !

Au nom d'André, je vis Alice pâlir. André, de son côté, devant celle qu'il croyait détester, était devenu figé.

Le silence sacré reprit. Ils continuaient de se regarder; on s'applique ainsi à prendre possession d'un inconnu quand, aux longues heures d'examen qui font défaut, on tente de substituer la vision instantanée à la lueur d'un éclair.

Et moi, de même, je les regardais ! Je les vois encore, au moment où j'écris, tels qu'ils me parurent alors et retrouve l'impression foudroyante, étrange, absurde — je le croyais du moins. Tout à coup j'avais envie de crier :

— Comme ils sont jeunes !

Jeunes d'une jeunesse triomphante, d'une jeunesse qui, pareille à un cadre éclatant, faisait valoir tous les noirs profonds de la toile ancienne. Du seul fait de leur présence simultanée, l'âge m'accablait d'un poids insoupçonné. En vérité, on aurait pu me prendre pour le père de deux fiancés et mon invitation de tout à l'heure n'eût pas choqué si elle avait servi à consacrer des accordailles !

Un mouvement suivit, dont je me demande encore s'il m'apporta aussitôt douleur ou joie. Comme attiré par un aimant, André approchait enfin d'elle et murmurait :

— Madame...

Elle, sans bouger toutefois, suivait chacun des pas de cette avance avec une sorte d'attention angoissée. On eût dit qu'elle prévoyait et redoutait en même temps la venue d'un destin. Tant d'émoi finit par m'étonner : après tout, qu'était André pour elle ? qu'elle s'accordât ou non avec

ce beau-frère de passage, en quoi cela pouvait-il nous atteindre, nous ?

— Madame...

André avançait toujours. Il n'avait plus, comme auparavant, l'expression agressive ou décidée, mais au contraire l'humble sourire de l'homme qui sollicite un pardon. Lentement, gravement, à mesure qu'il approchait, le front d'Alice avait en se penchant l'air de l'appeler.

Et j'assistai ainsi à ce premier baiser que j'avais commandé.

J'entendis la voix d'Alice :

— Il ne faudra plus m'appeler madame : ne suis-je pas une sœur que vous apprendrez, je l'espère, à estimer autant qu'elle vous estime ?

André répondait :

— Je m'efforcerai d'obéir.

Après quoi, l'espace parut brusquement se vider d'un contenu mystérieux. Nous n'avions pas prononcé, chacun, vingt phrases, et la pièce était devenue aussi déserte que si nous l'avions quittée. Quelques minutes avaient littéralement exprimé l'essence de nos âmes !

XV

Comme ils sont jeunes !

La pensée singulière ne m'a point quitté, tandis que tout à l'heure, ils commençaient de s'entretenir sur le mode décousu et un peu lâche qui est de règle quand on lie connaissance. Alice trouve excellent qu'André reste à l'hôtel, s'il y tient. André se déclare prêt à venir dans la maison. En fait, on ne décide rien : les choses restent en l'état. Quant à la durée du séjour... mais pourquoi la fixer dès l'arrivée ?

— Quoi que vous fassiez, n'êtes-vous pas certain d'être approuvé ? dit Alice.

En attendant mieux, l'après-midi, on ira visiter Cambaleyrès.

— Il faudra aussi parcourir le Puy avec Jean : pour ce qui est de la cathédrale, comptez sur moi, j'entends servir de guide.

— Elle est votre royaume ?

— Elle me sert d'horizon.

Et montrant, à l'angle du greffe, un pan de mur colossal dressé au-dessus des toits :

— Voyez plutôt !

Comme ils sont jeunes ! Au coin des lèvres, même sourire, dans leurs regards, même retenue volontaire. L'indéfinissable a disparu du visage d'Alice et celui d'André respire on ne sait quoi d'apaisé. Pourquoi suis-je en proie à un malaise comme s'il m'était pénible d'assister à leur entente ? N'est-ce pas moi qui ai tenu à l'établir ?

Au surplus, sous la plume ces impressions de première heure prennent des contours précis qui les faussent. Certes, elles ont été cela, mais autrement, d'une manière voilée. On a confusément la certitude qu'elles existent, et l'on est tenté en même temps de les prendre pour l'œuvre malade d'une imagination qui ne se contrôle pas.

Quoi d'anormal, par exemple, dans l'exclamation d'Alice :

— La venue d'André, après m'avoir effrayée, me remplit de joie. Je craignais un ennemi, et j'espère un allié.

— Un allié ? Comment le sais-tu ?

Mais elle hoche la tête :

— Ce sont choses qui se sentent.

En effet, les paroles comptent peu : on est libre d'y mettre n'importe quoi, et en particulier ce que l'on veut qui soit. Les pensées, au contraire, se respirent : aucune volonté ne parvient à les farder.

Et je me demande à mon tour :

« Quelles nécessités rendent donc un allié désirable ? »

Allons ! ne cherchons pas ! le trouble des jours précédents doit me poursuivre. Mieux vaut s'efforcer de goûter dans sa plénitude l'heure qui coule : heure étonnante où mes regards, allant d'André vers Alice, unissent enfin dans un présent inespéré les deux affections de ma vie.

Tous trois, l'après-midi, nous sommes partis pour Cambaleyres, ainsi qu'il était convenu. A peine en route, ce pèlerinage au lieu de nos premières tendresses m'a d'ailleurs communiqué une allégresse imprévue. L'air saturé de senteurs balsamiques enveloppait notre marche d'une caresse légère. Tour à tour, nous avons écouté le clapotis de la Borne et le ruissellement du torrent de Vourzac. Les pins torturés, étirant leurs bras verts, semblaient des gnomes accourus au pied du parc pour y monter une garde rieuse. Enfin, derrière les arbres qui ont cessé de l'étouffer parce que les feuilles sont tombées, la face de Cambaleyres s'est montrée, ambrée par le soleil. Cent fois j'avais fait ce chemin : je ne le reconnaissais pas. Reflets d'une lumière intérieure, ou jeux de l'automne mourant, tout me paraissait autre. J'avancais dans un rêve d'épithalame.

En arrivant, je me tournai vers André :

— Contemple le décor du vrai bonheur que tu as souhaité connaître : nous y avons vécu jusqu'à ces derniers jours.

Alice ajouta :

— Voilà les murs qui m'accueillirent jadis : ils n'ont point changé depuis trois ans.

Seul, André restait silencieux, et parce que je m'en étonnais :

— Que veux-tu ? murmura-t-il, je n'ai pas, ainsi que vous, des souvenirs pour animer ce désert.

Il semblait triste.

Puis, au retour, nouvelle féerie. Devant nous, les trois ouvertures noires de la cathédrale d'où s'écoulaient, comme d'une fontaine démesurée, la cascade des toits roses. Tout flambait, les dykes noirs, le Denise violacé, les forêts, la prairie : et toujours la douceur allègre de l'air parfumé par le genièvre et les genêts.

J'avais Alice à mon bras.

— Comprends-tu, demandai-je encore à André, la nostalgie que j'avais gardée de ces lieux ?

— Comprenez-vous un peu, ce soir, le bonheur des retours ? poursuivit Alice à mi-voix.

Questions demeurées sans réponse. Le regard au loin, André n'avait pas l'air de voir la ville merveilleuse.

Vers le soir, il nous quitta.

— A demain donc, André, dit Alice, l'appelant ainsi pour la première fois.

Je remarquai le trouble de mon frère.

— Répondras-tu comme elle le souhaite ?

— Merci, Alice, et à demain.

— Le matin, voulez-vous que nous montions à la cathédrale ?

— Certes !

— Alors, chose convenue !

— Accepteras-tu aussi que, ce soir, je te ramène à l'hôtel ?

— A ton gré.

Les mots ressemblent aux papillons : c'est une fois posés qu'on en voit la couleur. Entré les deux acceptations d'André, je réfléchis après coup qu'il y a la distance de la joie à la résignation. Encore vais-je m'attacher à des nuances qui n'existent sans doute que dans mon imagination ? Qu'y a-t-il donc de changé en moi, et même dans tous les deux ? car, tandis que nous partons par la rue de l'Ancienne-Préfecture, nous prenons soudain un air absent. Le pas pressé, nous dévalons sans échanger un mot.

Aux tournants ou quand je sais qu'on doit trouver une marche, je murmure simplement :

— Attention !

André répond :

— Me supposes-tu si vieilli que j'y voie moins que toi ?

Cependant à l'approche de l'hôtel je me décide à m'arracher au mutisme qui nous opprime.

— Maintenant que tu connais ma vie, dis-je, as-tu toujours le désir de te renseigner chez Bourdoin ?

Cette fois, il haussa les épaules :

— En effet... à distance, on se forge des idées. Ce n'est pas ce que je craignais... pas du tout...

Il disparaît avant que j'aie rien ajouté, et tan-

dis que j'écoute son pas s'éloigner, peu à peu remonte en moi l'amertume du premier heurt. L'hôtel évoque par trop la mémoire d'une défiance qui m'a blessé. Malaise toujours, et irritabilité qu'ont déposés sur mon âme les détresses d'avant : écartons-les et rentrons, promeneur fantôme, dans un fantôme de ville. J'ignorais que les lumières fussent aussi rares dans mon quartier. Sans les étoiles qui luisent sur la bande étroite du ciel visible, on croirait errer au fond d'une catacombe. Quand je rentrai, j'appris qu'Alice, fatiguée, était montée dans sa chambre. Je n'allai pas la rejoindre. Je me suis installé auprès de l'âtre et, longuement, j'ai songé à ce que serait le lendemain.

Ce lendemain, dès dix heures, André parut.

— Vous le voyez, dit-il à Alice, je suis exact et fidèle au rendez-vous.

Ils partirent pour la cathédrale et je les regardai s'éloigner. Ils marchaient côte à côte, elle de son pas coutumier, lui l'allure ailée. J'avais refusé de les accompagner. Pourquoi ? puisqu'à peine eurent-ils atteint l'angle de la rue des Tables, je ne songeai qu'à les rejoindre. Avant de m'y décider pourtant, je laissai d'abord passer du temps. Je m'imaginais réfléchir et ne songeais à rien. Que de fois on est persuadé que l'on pense à quelque chose, tandis qu'on reste sur le qui-vive, oppressé par l'inexprimé !

Enfin, je partis à mon tour et pour les attendre à la sortie voulus gagner le For. Quand on fait

voir la cathédrale, le rite de rigueur est d'achever la promenade sur ce belvédère entre ciel et terre : moi, je ne l'aime que pour les souvenirs dont mon amour le décore.

Du Greffe au For, le plus court est l'*escalier boiteux*. On gravit des marches sous un passage voûté, on imagine pénétrer dans une allée de rempart sans issue, puis un coude brusque dégage le chemin et la montée se poursuit, enserrée entre deux murs de forteresse, tandis que sur le ciel se découpe le fronton d'un autre mur mauresque. Au détour qui suit, rien ne change sinon que le fronton fait place à la fusée du clocher. L'arrivée se fait ensuite, mais de biais, à l'abri pour ainsi dire d'un talus de pierres qui va mourir au pied du chevet.

Soudain, comme je m'apprêtais à déboucher sur le For, je m'arrêtai. Quoi ! déjà terminée la visite ! L'avaient-ils même tentée ? Ils étaient là, sur le banc de pierre, absorbés par leur entretien au point de n'avoir pas entendu mon pas sonner dans ce désert, et que je pus reculer sans être aperçu. Ensuite, je demeurai immobile, le cœur étreint par une douleur indéfinissable. Parce qu'Alice semblait parler avec animation, parce qu'André l'écoutait de l'air attentif et grave que l'on prend malgré soi quand on reçoit des confidences, ce tête-à-tête m'était pénible comme le fruit d'un mensonge concerté.

D'un mensonge — le terme est plaisant dans ma bouche. Sans doute n'est-il venu que par as-

sonance morale. Depuis tant de jours, ne cessant pas de mentir, je ne devais envisager le monde qu'à la lumière venue de mon âme !

Quoi qu'il en soit, j'attendis. J'éprouvais le désir ardent de les interrompre et j'avais peur de les troubler. A la fin, André serra la main d'Alice comme pour sceller un pacte et tous deux se levèrent. J'avais envie de m'enfuir : au contraire, quittant mon abri, je m'avançai.

Nulle surprise à ma vue. On aurait dit que ma présence était attendue. A quoi bon aussi tenter de justifier la mobilité de mes impressions ? Maintenant que nous nous retrouvions à découvert, je ne m'expliquais plus ma longue hésitation à les rejoindre.

Je dis gaiement :

— Réussie, la visite ?

André répondit le premier :

— A peine une inspection rapide : c'est à recommencer.

Alice continua :

— Nous avons mieux à faire.

— Je ne devine pas.

— Nous connaître !

André reprit :

— ... Et, pour cela, bavarder !

Une détente contagieuse émanait d'eux. Ils riaient. En face de nous, le portique de l'église, avec ses arcatures détachées, semblait prêt à partir pour un beau voyage. Un vol de corneilles parait le ciel de ses volutes. L'univers alen-

tour avait la douceur d'un appel. Je répliquai :

— La connaissance est-elle complète et n'y a-t-il plus rien à y ajouter ?

— Si, dit André, ta présence... qui nous manquait.

Ce mot où je le retrouvais acheva de balayer le peu d'incertain qui demeurait en moi.

— En ce cas, mes enfants, les vieilles pierres vont prendre leur revanche : suivez-moi.

André, ayant pris mon bras comme jadis, se tourna vers Alice :

— Vous permettez que je vous l'enlève ?

— Allons ! murmurai-je, tu as donc enfin compris qu'elle n'avait rien détruit ?

Et ce fut une rentrée délicieuse, la halte durant laquelle on ne soupçonne ni où l'on va, ni d'où l'on vient, une de ces minutes où la vie disparaît à force d'exister. Autour de nous, un décor du moyen âge : chapelle et baptistère, hospices et couvents. Là où nous passions, la sensation que des foules avaient passé. Les noms des rues chantaient : rue Saint-Mayol, rue Grasmanant, rue du Cloître, rue Bec-de-Lièvre. Nous allions, évoquant des chevauchées, des foires pieuses, la ruée d'un monde, cependant que nos pas, sonnant sur le pavé, faisaient connaître la solitude poignante qui leur succède.

Rue Séguret, j'aperçus de loin Bourdoin sur le pas de l'étude et qui saluait, suivant sa coutume, un client de marque. Quand nous arrivâmes à sa porte, il venait de rentrer.

Puis la maison se montra. André dit, quittant mon bras :

— Vingt-quatre heures déjà que je suis avec vous ! Le temps court.

— N'est-il pas convenu qu'on vous garde et même que vous vous installiez ici ce soir ?

— Ah ! m'écriai-je, tu quittes l'hôtel ?

— Il paraît.

— J'ai obtenu de lui tout ce que j'ai demandé, reprit Alice.

— Parce que je sais maintenant que ce qu'elle demande est toujours raisonnable, poursuivit André.

Ils étaient à ce moment l'un près de l'autre. Comme la veille, nous nous retrouvions dans la pièce où ils s'étaient aperçus pour la première fois : comme la veille encore, j'examinais leurs visages, dont rien n'avait changé sinon qu'une satisfaction contenue les éclairait. Et je voulus répondre :

« A merveille ! »

Je me contentai de faire un signe : de nouveau la pensée ridicule glaçait le bonheur que j'aurais dû ressentir :

« Comme ils sont jeunes ! »

XVI

André s'installa au cours de l'après-midi. J'aurais dû m'en réjouir, puisqu'ainsi prenait fin un incident qui m'avait blessé justement : je vis surtout, dans la vie commune qui s'instituait, que j'allais être séparé d'Alice pour un temps indéterminé, il me sembla qu'Alice accueillait avec soulagement le trouble de notre intimité, et les deux raisons suffirent pour me rendre à ma seule déception.

Une période commença, la dernière avant la catastrophe, aussi unie en apparence que pleine pour tous d'agitations décisives. Je ne sais rien de celles d'André et d'Alice ; on peut néanmoins les tenir pour assurées. Quant aux miennes, si j'en perçois bien la ligne, je les retrouve tellement noyées dans un perpétuel va-et-vient de volontés errantes que l'analyse en paraît à peu près impossible. Je suis arrivé tout à l'heure à ressusciter avec minutie la première journée, parce que les départs laissent toujours une im-

pression nette : pour le reste, je ne me sens capable que de marquer des étapes, le paysage au long de la route ne variant pas.

Donc, à l'extérieur, des journées ordonnées, qu'aucun éclat ne traversait. Le matin, André paraissait peu. Il écrivait ou sortait. Au début, il me proposa souvent de l'accompagner. J'acceptai d'abord : j'y renonçai bientôt, et l'on apprendra plus loin pourquoi. Après le déjeuner, nous nous réunissions jusqu'au soir. Le temps s'écoulait alors comme il est d'usage dans une existence familiale, c'est-à-dire que chacun se livrait à son divertissement ordinaire, sans s'astreindre à un effort cérémonieux. Je lisais, Alice travaillait, André allait de l'un à l'autre. Les entretiens étaient quelconques, notre réunion, un long loisir à combler. Bref, une régularité de religieuses, et le bruissement d'un ouvrier.

Cela laissait brisé de fatigue, parce qu'une tempête était cachée sous ce masque, mais ni les domestiques ni un étranger de passage n'auraient été capables de la dépister : que de façades mentent mieux que les hommes !

En ce qui me regarde, voici l'envers :

Dès qu'Alice et André avaient été réunis sous mes yeux, un sûr instinct semblait m'avoir incité malgré moi à exercer à leur égard une surveillance dont je n'aperçus d'abord que le ridicule ou l'odieux. Très vite, cependant, je dus reconnaître qu'Alice se transformait, suivant que nous étions ou non en tête-à-tête. Absent, tant

qu'André était présent, l'insaisissable ne repa-raissait plus que pour moi. Bien mieux, je ne tardai pas à acquérir la certitude qu'entre Alice et André se nouait un lien tacite, un de ces accords muets que tout affirme sans que rien le décèle. Le mot du début était le vrai : l'allié avait paru !

L'alliance suppose toujours un adversaire. Etait-ce moi qui l'étais devenu ? Etrange question si l'on songe qu'un mois à peine nous séparait d'extases où l'on ne discernait pas lequel surpassait l'autre dans sa tendresse et dans sa foi : question poignante pour l'amant dévoré du regret de ces extases, que je m'obstinais à rester.

Alliance n'est d'ailleurs pas le terme satisfaisant. Il y avait cela dans leurs rapports et encore autre chose. Si leurs volontés avaient des concordances surprenantes, je devinais en outre que ces concordances leur étaient un plaisir. Sans doute André ne cherchait pas à capter la confiance d'Alice, et Alice ne me retirait pas systématiquement la sienne : d'heure en heure, pourtant, apparaissaient en eux des symptômes qui ne trompent pas. A des sonorités de phrase, à de brèves attitudes, parfois à un regard, d'heure en heure, je mesurais la progression du bien-être qu'ils éprouvaient l'un près de l'autre. Rapprochés par un hasard, ils obéissaient à une sorte d'attraction mutuelle, de même qu'une eau vagabonde retourne au lit normal. J'avais redouté de vivre à trois : erreur grossière, ils

étaient deux : moi, je restais à côté et en dehors...

Ah ! je supplie qu'on n'aille pas au delà du point où j'allai moi-même ! Qu'André s'éprit vraiment d'Alice est une idée qui ne m'a pas approché, à ce moment du moins. J'étais sûr d'eux autant que de moi. Je ne doutais pas des loyautés élémentaires. Seulement, au-dessus de la trahison brutale, il en est une pire parce que sournoise, et qui venait. André se savait maître de l'instinct : raison dangereuse qui incite à l'audace. Quand on a pareille sécurité, on n'a plus de scrupules à devenir celui qui ne cesse d'occuper la pensée. Il respectait la femme, et il en volait l'âme ! Je devais garder un visage tranquille, parler d'une voix égale, au besoin me réjouir d'une harmonie que j'avais exigée le premier, et sans arrêt j'assistais à un dépouillement qu'aucune loi n'atteint, j'en suivais les progrès, j'aurais pu annoncer quel temps restait encore après lequel je serais devenu un étranger dans mon ménage ; à mon tour la jalousie me crucifiait !

« La jalousie, avais-je crié à André, est un état que l'on subit sans le soupçonner. » Propos d'ignorant : j'affirme l'avoir reconnue et nommée, dès qu'elle parut en moi. A peine André fut-il dans la maison, je n'ai pas douté de ce qu'il apportait. Si j'ai pensé tout de suite : « Comme ils sont jeunes ! » ce n'était, comme on serait tenté de le croire, ni regret de mon âge, ni envie d'une richesse manquant à mon

offrande : mais avant même que les intéressés n'en prissent conscience, j'annonçais ainsi le péril. Et quand, vingt-quatre heures plus tard, André une fois installé, nous nous sommes retrouvés, elle et lui d'un côté, moi de l'autre, imagine-t-on que j'aie hésité à percevoir qu'un bonheur dont j'avais joui jusqu'alors m'était retiré, et que l'intrus en profiterait ?

Jaloux, je l'ai été dès que mon frère a approché d'Alice et *j'ai su que je l'étais*. Plût au ciel que pareille clairvoyance m'eût été refusée ! J'aurais moins souffert. Imagine-t-on pire douleur que de se voir trompé par deux êtres qui ignorent ce qu'ils font et dont chacun à des titres divers représente l'essentiel de la vie ? Et, par exemple, au début, j'acceptai le tête-à-tête des promenades matinales avec André. Je comptais que, dehors, loin d'Alice, les formes affectueuses et libres de jadis reparaitraient d'elles-mêmes. J'interrogeais sur l'Amérique, sur les projets d'avenir, sur n'importe quel sujet éloigné du présent. Une seule réponse : « Alice me conseille... J'ai informé Alice... » Par contre, des plaintes à peine voilées au sujet de ma bizarrerie d'humeur. Oubliais-je que près de moi, on en souffrait peut-être ? Il n'y avait pas de nom prononcé, mais la présence d'Alice nous poursuivait. Que j'aie bientôt renoncé à ce jeu amer ne saura surprendre. Désormais, j'évitai ces entretiens : je n'interrogeai plus que les visages.

Supplice muet. J'étais presque toujours en

tiers ; hors de ma présence, ils affectaient de s'éviter ; et j'aurais juré qu'à André l'insaisissable avait livré son secret ! Je me torturais à découvrir l'obstacle qui me séparait d'Alice : André, lui, n'avait eu qu'à paraître pour que la vérité lui fût livrée !

Des projets chimériques passèrent alors dans mon cerveau. Ce fut un jour le dessein de rentrer seul à Cambaleyres, avec l'espoir qu'Alice se déciderait à m'y rejoindre sans André. Une autre fois je pensai à la naine. Elle m'avait dit : « J'ai de bons yeux : rien ne dit que vous n'aurez jamais envie d'y recourir. » L'envie m'en dévorait, et je commençai une lettre pour l'inviter à revenir. Dieu merci ! je ne suis jamais parti, — qu'aurais-je fait à Cambaleyres, sinon y souffrir plus ? — et j'ai déchiré ma lettre : une heure après le retour de la naine, je l'aurais invitée à reprendre le train !

Mais à quoi sert d'insister ? Le singulier, au cours de telles agitations désordonnées, est que je n'aie jamais tenté d'en découvrir la cause profonde. J'avais chassé la naine, je ne supportais plus André, entre Alice et moi montait une barrière d'intolérable gêne, et j'aurais été confondu si l'on m'eût dit que tout provenait d'un mal unique qui était en moi. Je me jugeais traqué, j'accusais chacun : j'oubliais que le mensonge empêche de vivre. Mon illusion, pour être dissipée, n'attendait pourtant qu'une crise, et quand elle survint, quel naufrage !

Il est temps d'y arriver. Aussi bien, à dater d'ici, je n'ai plus qu'à laisser les faits parler. Des gloses ne réussiraient qu'à atténuer une réalité qui s'est imposée et dont le sens ne se prête à aucune traduction infidèle.

Le début fut un incident futile.

On était le jeudi 6 novembre. Je me rappelle un matin de neige, le premier de l'hiver, et des tournoiements de flocons au son d'une bise que la nuit avait dû rendre glaciale. Jusqu'à la veille, on avait vécu sous un ciel italien : soudain, le vent, le froid, et les brumes du nord accourues au galop. Le Puy s'accorde à merveille avec de tels contrastes.

Malgré le temps, André crut bon de sortir comme d'habitude. Un peu plus tard, Alice partit aussi. Contrairement à l'usage, ils rentrèrent ensemble. Je ne demandai pas où ils s'étaient rencontrés, et ils jugèrent inutile de m'en faire part.

Le déjeuner passa, dépourvu d'entrain. Les flocons s'étaient lassés de tomber sans tenir. Même un soleil anémique tentait de se montrer aux carreaux. On parla du temps, on agita des projets vagues pour l'après-midi ; mais le tout du bout des lèvres.

Soudain, vers deux heures, la sonnerie d'entrée retentit.

— Déjà des visites ? dit André.

— Rassurez-vous, répliqua Alice, nous ne connaissons encore personne ici.

Il se pencha vers la fenêtre :

— Je crois cependant que c'en est une.

Au même instant le domestique annonça :

— M. Bourdoin désirerait voir madame.

Je me dressai, incrédule :

— Vous dites que c'est madame qu'il demande ?

André se mit à rire :

— Je ne me trompais donc pas ! J'avais aperçu un monsieur endimanché.

— Soit, interrompit Alice, recevez au salon.

Et, tournée vers moi :

— Il se sera cru obligé à faire acte de bon voisinage. Viens-tu ?

Mais je ne bougeai pas.

— Non : c'est toi qu'il a voulu rencontrer.

— Je n'en vois pas la raison, sinon une visite de politesse.

— En tout cas, va d'abord.

Elle sortit, sans insister. A peine fut-elle partie, que je me rappelai n'avoir pas rencontré Bourdoin depuis le jour où je lui avais porté le testament. En même temps, je songeai qu'il ignorait ce que j'avais dit à Alice et qu'un entretien au cours duquel il s'exposait délibérément à commettre des sottises ne pouvait avoir qu'un motif grave. Aussitôt, je compris l'imprudence que j'allais commettre en ne rejoignant pas Alice et me levai, mais encore indécis.

Incapable de soupçonner l'origine de ma nouvelle anxiété, André avait pris un livre et le feuilletait. C'était maintenant son habitude, lorsque

par hasard nous étions seuls. Je ne m'en étais jamais offusqué : cette fois, le geste m'irrita.

— Si tu as toujours envie de rencontrer Bourdoin, il me semble qu'en voici l'occasion, dis-je avec une ironie qui ne tentait pas de se dissimuler.

Il redressa la tête, et sans se départir de son flegme :

— Qu'as-tu contre cet homme ? Il semble que tu ne supportes pas que son nom paraisse.

Je répliquai vivement :

— Rien. Je dois au contraire me louer de son zèle. Il ne recule même pas devant le superflu, témoin sa démarche.

— L'excès dont tu te plains ne l'empêche pas, en tout cas, de bien gérer tes affaires ?

— En effet : un peu plus d'honnêteté d'âme, un peu moins d'âpreté à la clientèle, il serait parfait.

Je m'exprimais du ton d'un homme qui ne tient pas à poursuivre : André comprit et derechef se plongea dans son livre. Mon irritation recommença. Il me semblait qu'il aurait dû percevoir l'incertitude où j'étais.

— De quoi avez-vous parlé, ce matin, Alice et toi ? repris-je après un silence.

— Mais... un peu de tout...

— C'est vague.

— D'elle... de toi... et même de Bourdoin, je crois.

Je ne pus retenir une exclamation étonnée.

— A quel propos ?... Elle ne le connaît pas... ou si peu !

André appuya :

— Justement. Elle l'a aperçu jadis, trop vite pour le juger, assez pour se demander quelle confiance lui accorder.

— En quoi cela peut-il l'intéresser ?

— N'est-il pas ton conseiller ?

— Ne serait-ce pas plutôt... qu'elle attendait sa visite ?

André ferma son livre et le déposa sur une table.

— Je ne le pense pas : je suis même persuadé du contraire.

— Pourquoi ?

Il haussa les épaules.

— Si je me trompais, quelle importance cela aurait-il ?

Nos phrases, à mesure, s'espaçaient, comme des gouttes après l'averse. Je balbutiai :

— Aucune.

Toutefois j'avais cessé d'hésiter et me dirigeais vers la porte. La conviction que Bourdoïn avait été convoqué venait de s'implanter en moi. Dès lors qu'André refusait de répondre, il devait en être sûr.

— Tu vas les rejoindre ? reprit André.

Il avait eu un imperceptible mouvement, comme s'il redoutait ma sortie. Je revins brusquement vers lui. Un désir irrité me poussait à tenter de lui arracher un peu de la

vérité qu'il détenait, et ce cri m'échappa :

— Dire que, si tu voulais, d'un mot, tu éclairerais ma route !

Il rougit violemment :

— Je ne saisis pas. Quel rapport cela a-t-il avec Bourdoin ?

— Je me demande si Alice...

Mais il m'arrêta net :

— Mon pauvre Jean, tu attribues trop aux autres une complication qui n'existe qu'en toi. Quand donc arriveras-tu à dompter l'insécurité malade qui fausse à tes yeux toutes les valeurs ?

Je ripostai douloureusement :

— Où vois-tu que je manque de sécurité ?

— Oh ! soupira-t-il, ce sont là des intuitions : il est trop difficile d'en rendre compte.

— Ne serait-ce pas Alice qui t'a aidé à les avoir ?

— Encore ! Pourquoi la mêler à des propos, dont le mieux est de l'écarter, quoi qu'il y ait ?

Il y eut un bref silence. Ce « quoi qu'il y ait » marquait avec netteté l'inutilité de poursuivre. Je dis alors, d'une voix lasse :

— En effet, mon petit, c'est moi qui ai tort. Que veux-tu ? Il me semblait que, depuis ton arrivée, tu avais fait un tel chemin !..

Et, prévenant du geste une protestation qui ne pouvait me convaincre :

— Ce n'est pas que je m'en plaigne, certes ! Cependant, rappelle-toi qu'avant de venir ici, toi

aussi, attribuais à d'autres une complication... inutile de répéter la phrase : s'il m'arrive de fausser les couleurs, peut-être sommes-nous de compagnie.

André, cette fois, s'était levé.

— Frère ! commença-t-il.

Je l'arrêtai :

— A quoi bon ? L'essentiel n'est-il pas que je fasse toujours confiance à ta droiture ? Donne à ce terme la portée que tu jugeras la meilleure... Moi, pendant ce temps, je continue par où j'aurais dû commencer. Bourdoin s'éternise, vraiment.

Je gagnai ensuite le couloir sans attendre la réponse. Je n'avais pas calculé mes paroles : pourtant j'avais conscience que sous le couvert de mots voilés, nous venions d'échanger des propos graves. J'étais aussi à un de ces moments de la vie où l'on manque de loisir pour s'arrêter sur chacun des sentiments qui s'entrecroisent. A peine eus-je approché du salon que je ne songai plus qu'à Bourdoin et au thème possible de l'entretien qui se prolongeait si longtemps. Tandis que j'appuyais sans bruit la main sur le pêne, une phrase me parvint qui suffit à justifier mes craintes.

— En effet, disait Bourdoin, M^{me} de Castérac était une personne à idées parfois singulières, mais d'autant plus réfléchie qu'elle se savait capable de primesaut et menacée de commettre des sottises.

Le pêne acheva de tourner : la porte céda. Alice et Bourdoin étaient debout, elle très pâle, lui prêt à partir et s'inclinant pour la salutation du départ.

— Quoi ! m'écriai-je, tu t'en vas quand j'arrive ?... Mais, de grâce, ne vous interrompez pas et puisqu'il était question de ma tante...

Alice ne me laissa pas achever.

— Monsieur avait l'obligeance de confronter ses souvenirs avec les miens : il se trouve que nos opinions concordent.

— A propos de quoi, ces opinions ? répliquai-je sur le ton détaché qu'elle avait pris.

— Je laisse à Madame le soin de t'en faire part, dit à son tour Bourdoin, en même temps qu'il lissait d'un geste machinal les poils de son haut de forme. Malgré mon plaisir à renouer connaissance, je dois me rappeler que je suis, hélas ! un homme pressé.

Voyant qu'il s'échappait vers l'entrée, je n'hésitai pas :

— Me permettras-tu au moins de t'accompagner un instant ? Je comptais aller chez toi : ma communication serait chose faite.

— A ton gré.

Alice tressaillit :

— Tu sors ? fit-elle d'un ton anxieux qui rappelait étrangement celui d'André auparavant.

— Le temps d'obtenir un renseignement... et je reviens.

Je précédais maintenant Bourdoin qui, der-

rière moi, multipliait les saluts. Tout cela d'ailleurs, n'avait duré qu'une minute. Nous avions l'air chacun de nous enfuir. J'ignorais aussi ce que je désirais demander, bien que j'eusse l'impression de toucher au but. Je me sentais entraîné par une force étrangère à la logique, mais qui m'avait enfin remis sur le vrai chemin.

Une fois sur le perron, je laissai Bourdoin en descendre le premier les marches. La redingote et le chapeau de cérémonie lui donnaient un air provincial et emprunté, tout à fait ridicule. Je l'aimais mieux, décidément, en tenue ordinaire. Aux minutes importantes de la vie, pourquoi l'attention se porte-t-elle toujours, de la sorte, sur des détails niais ? Puis, l'ayant rejoint :

— Où nous dirigeons-nous ?... Chez toi ?...

Il répondit non d'un signe de tête, et faisant claquer ses gants dans sa main :

— Aujourd'hui, tournée de visites.

— Revue de la clientèle ?

— Si tu y tiens...

— Et comme nous logions au plus près...

— J'ai commencé par vous : parfaitement raisonné.

Je répliquai doucement :

— Est-ce bien toute la vérité ?

Il me jeta un regard rapide — qui, cette fois, rappelait ceux de l'étude.

— Comprends pas...

— Très clair, cependant. J'aimerais apprendre si tu es venu de toi-même ou si, par hasard,

quelqu'un ne t'aurait pas suggéré l'idée de passer chez moi.

— Ah ! dit-il, tu pensais... tu as cru...

Brusquement il saisit mon bras :

— Si c'est là ce que tu avais à me dire, alors...

Je m'aperçus en même temps qu'au lieu de traverser de biais la place, comme il avait paru d'abord en avoir l'intention, il me ramenait vers la rue de l'Ancienne-Préfecture qui, elle, est hors de vue et court à flanc, à la manière d'un promenoir.

— ... Alors, mon cher, expliquons-nous.

Je répliquai sèchement :

— Oui ou non, as-tu été prié de venir ?

Il haussa les épaules :

— S'il n'est que cela pour faire ton bonheur, je répondrai : non. Toutefois...

Je répétais :

— Toutefois ?...

— Eh bien ! à ta place, j'agirais en supposant que c'est qui.

Il laissa s'écouler un intervalle, probablement dans l'espoir d'une interruption qui ne vint pas.

— Il va de soi, reprit-il, que je n'ai pas la prétention de me mêler de tes affaires plus que tu ne le souhaites. Je m'abstiendrai donc de questions indiscrètes... par exemple, sur la façon dont tu t'y es pris pour communiquer à ta femme la découverte de... enfin du papier de l'autre jour. Est-ce même chose faite ou bien, réfléchissant, n'as-tu pas jugé préférable de te taire ?

Je répétais, interdit :

— Préférable ? en quelle manière ?

Il ne parut pas entendre :

— Quoi qu'il en soit, je ramène de ma conversation une impression qui vaut ce qu'elle vaut. A un moment donné, en effet, M^{me} Pesnel m'a prié de lui dire si ta tante n'avait jamais rédigé de testament.

— Ah ! murmurai-je d'une voix éteinte ; et qu'as-tu répondu ?

— Bien entendu, qu'à ma connaissance elle y était plutôt hostile, et ne m'avait pas soufflé mot d'un acte de ce genre.

— C'est tout ?

— Non.

— Ah ! répétais-je pour la seconde fois.

— A son tour elle a répliqué : « Voyez les hasards de la vie : j'étais mieux informée que vous. » Ne sachant toujours pas ce que tu avais pu dire, je m'empressai de rectifier : « Il s'agit de testament réel, car pour des projets !... » Elle m'a interrompu : « Qu'importe d'ailleurs ! réels ou projetés, ils ne seraient plus aujourd'hui que de l'histoire ancienne. »

— Alors ?

— Alors, mon cher, peut-être se trouve-t-il encore quelque part un autre vrai testament, mais cela m'étonnerait. Peut-être aussi M^{me} Pesnel a-t-elle connu... la pièce de l'autre jour et n'étant pas notaire la tient-elle pour valable... Si cela était, à défaut de mieux, crois que je suis à ton

entière disposition pour apporter le témoignage utile et quelle que soit l'hypothèse, te voici prévenu... Pas d'autre question à poser ?

Il me tendait la main :

— Par bonheur, les femmes, n'entendant rien aux affaires, s'y attachent rarement. Qui sait si M^{me} Pesnel se rappellera encore ce soir ce qu'elle m'a raconté ? En tout cas je jure bien qu'elle n'y songeait pas ce matin, quand elle rentrait chez toi avec son beau jeune homme.

— Ce beau jeune homme est mon frère.

— Tous mes compliments. On pouvait craindre qu'il ne prît de travers les folies de son aîné : il n'y paraît pas. C'est beau, la jeunesse !

Il s'en allait. Je ne tentai pas de le retenir. Désormais, j'étais livré au monstre. Il me semblait aussi que tout ce que j'aimais venait de partir avec Bourdoin !

XVII

Tout ce que j'aimais l... Alice, André : l'une ne croyant plus à ma parole et réduite à interroger un étranger, l'autre profitant du désastre de ma tendresse pour ériger la sienne ! Ah ! que Bourdoin avait bien su, en dix paroles, dissiper l'illusion qui jusque-là me permettait encore de vivre ! Grâce à lui, la vérité comme une dalle venait de s'abattre entre eux et moi. L'affreuse comédie que chacun de nous jouait cessait d'être possible. Désormais le silence même nous échappait : mais, en parlant, que ferais-je, sinon consommer l'irréparable ?

J'oscillai sur place ; une incertitude mortelle agitant mon âme devenue son jouet. J'étais l'homme au bord de l'abîme et sur qui souffle un vent furieux. J'avais l'appétit d'en finir et l'horreur d'une fin qui les laisserait seuls vivants !

Un bruit de marche interrompit ce délire. J'eus peur d'être surpris et, titubant, mis en fuite par un passant quelconque, retournai vers le Greffe.

Soudain, comme j'approchais de la maison, je les aperçus tous deux. Alice attendait toujours sur le perron : André, la tête à une vitre, surveillait la place. Sans qu'ils aient eu besoin de se concerter, chacun, soupçonnant que j'avais accompagné Bourdoin pour parler, moi aussi, de la chose, guettait ma rentrée. A cette vue, et grâce à elle, je ramassai en un faisceau les énergies dont je disposais encore. Mes traits reprirent une expression calmée, et je m'approchai d'Alice.

— Déjà fini ? fit-elle la première.

— Oui.

— Ce n'était pas bien grave !

— Pas plus que la visite de tout à l'heure.

Paroles qu'on aurait cru prononcées du bout des lèvres : quand deux personnes se rencontrent dans la rue, elles disent de même : « Comment allez-vous ? » ou « Quel beau temps ! » Entre nous, toutefois, les mots pouvaient-ils, à dater de là, ne pas revêtir un double sens tragique ? Ceux-ci déjà en étaient lourds, puisque nos yeux, en se rencontrant, subirent un tel choc qu'ils se détournèrent. Ils suffirent aussi à marquer que ni l'un ni l'autre n'étions dupes. Et je gravis les trois marches du perron. Alice reprit :

— Tu retournes auprès d'André ?

— Sans doute.

— En ce cas, vous devriez profiter de l'éclaircie qui s'annonce pour tenter une promenade. Moi, je monte me reposer dans ma chambre.

— Tu es souffrante ?

— Rien... un peu de migraine... besoin d'obscurité...

J'achevai :

— Ou de réfléchir.

Et de nouveau nos yeux se rejoignirent, cette fois avec la volonté de ne plus se quitter.

— La migraine donne surtout l'envie de ne pas penser : j'hésitais un peu à avouer la mienne, mais j'ai craint que tu ne t'inquiétasses et j'ai préféré t'attendre pour te prévenir.

Elle cherchait à justifier sa présence sur le perron, mais, incapable de détour, elle y parvenait mal. Je me contentai de faire un geste d'ennui :

— Moi qui comptais apprendre tes impressions sur Bourdoin !...

— Pour ce qu'elles ont d'intéressant !

— Raison de plus : ce serait vite dit.

Au lieu de répondre, elle rentra dans la maison, approcha de l'escalier, et la main sur la rampe :

— Garde pour ce soir ta curiosité. J'ai vraiment une tête qui réclame du repos, et excuse-moi près d'André.

Il y eut une seconde incertaine durant laquelle je me demandai si elle allait poursuivre ou me quitter : le second désir l'emporta, et elle commença de monter.

— Alice ! m'écriai-je malgré moi.

Mon appel parut l'arrêter net.

— Quoi encore ?

Appuyée contre la rampe, elle me regardait maintenant. Je ne pus m'empêcher de remarquer combien elle était pâle : effet du malaise qu'elle accusait, à moins que ce fût précisément la crainte de ce qui nous menaçait tous deux.

— Avant de t'en aller, je ne réclame qu'un effort, quelques détails rapides et puis... tu seras libre. Que s'est-il passé entre toi et Bourdoïn ?

— Mais... rien qui mérite d'être retenu. La visite banale... et probablement annuelle.

J'eus un geste égaré :

— En tout cas, elle te laisse malade... plus que troublée !... Inutile de nier : ton désarroi le crie, et quant à moi...

A son tour elle venait de tendre les mains avec une soudaine expression de suppliante :

— Jean ! oh Jean ! ne vois-tu pas qu'en ce moment j'ai besoin de silence ! Je le voudrais partout... dans la maison... dans l'âme !

En même temps, sa voix avait baissé : on l'entendait à peine. Pour discuter le sort des pauvres êtres que nous sommes, les éclats sont nuisibles : ils auraient trop l'air de vouloir déchirer l'ombre.

— Et moi, repris-je, j'ai décidé que, ne fût-ce qu'un instant, le silence doit cesser. Je donne l'exemple, je ne peux plus me taire : j'exige que tu parles !

A mesure je suivais son angoisse croissante.

— Jean ! je ne sais à quoi tu penses : mais je sais aussi qu'il est des pensées dont tout vaut

mieux que de les exprimer. Leur permettre de franchir nos lèvres, c'est leur donner le droit de vivre.

— Qu'y aura-t-il de changé, dès lors qu'aujourd'hui déjà elles nous séparent ? Tout vaut mieux que le supplice de ne plus nous connaître ! Pour te garder, pour nous sauver, il ne reste qu'un chemin, prenons-le, dussions-nous y avancer à genoux et en nous déchirant !

Cette fois, j'avais approché d'elle. Je la vis saisir la rampe et trembler. Non, je n'étais pas uniquement la victime de l'ivresse intérieure qui me projetait vers la vérité proche ! Je suis sûr d'avoir alors aperçu l'aveu. Il était là : l'insaisissable venait de s'enfuir, la bouche allait s'ouvrir. Tout à coup, je crus que mon cœur s'arrêtait : la chance venait de tourner. André avait paru !

Las d'attendre, il arrivait nous rejoindre.

— Eh bien ! dit-il, que devenez-vous donc ? Ne puis-je avoir aussi ma part des impressions laissées par le notaire ?

— Pardonnez-moi tous les deux de les remettre à plus tard : pour le moment ma migraine crie grâce et je vous quitte pour la soigner.

Se jetant sur l'occasion qui m'accablait. Alice reprit ensuite sa montée.

Exaspéré, je me retournai vers André :

— Toi, mon petit...

Que voulais-je lui dire ? Il importe peu de le savoir, car au même instant je saisis entre eux

l'échange d'un regard et cela suffit pour tout déterminer. A défaut d'Alice le confident me restait. J'attendis qu'en haut la chambre se fermât, puis ma main s'abattit sur l'épaule d'André :

— Viens ! repris-je d'une voix dont la sonorité me parut appartenir à un autre qui se serait introduit subitement parmi nous.

— Que se passe-t-il ? balbutia-t-il stupéfait.

— Viens, te dis-je !

Je le ramenai dans la pièce d'où il sortait, dans cette pièce témoin jusqu'alors de mes résignations exaspérées, et qui allait devenir enfin un lieu de lumière. Ayant tiré sur nous la porte, je l'obligeai à venir vers la fenêtre. J'avais résolu de profiter de sa surprise : je ne doutais pas de pouvoir crocheter une âme — je délirais vraiment ! — et je commençai :

— Maintenant, ce ne sera plus comme tout à l'heure : ne crois pas me contenter avec des discours vagues ! Tu ne sortiras d'ici qu'après avoir tout dit, et puisqu'Alice persiste à se taire, c'est toi qui vas parler !

Au nom d'Alice, il tenta de reculer. Je le retins de force, je voulais que rien ne m'échappât de son visage : il arrive trop souvent que les yeux affirment pendant que les lèvres nient. Je poursuivis :

— As-tu compris ? Depuis des jours, vous êtes deux à savoir ici une chose que je ne sais pas. J'étouffe sous vos silences complices. S'ils ne

menaçaient que mon bonheur ! Mais voici que Bourdoin s'en mêle. Avec cet homme, qui peut deviner où l'on ira ? Que lui voulait Alice ? De quel droit l'avez-vous appelé ? Dès lors qu'il a passé mon seuil, je n'admets plus d'ignorer ce qu'il venait y faire et je te somme, toi qui es au courant, de me le découvrir ! Quoi que ce soit, après, je me charge du reste !

J'attendis la réponse : elle ne vint qu'au bout d'un instant, incertaine :

— Tu te trompes, dit André : je n'ai convoqué personne, et je ne suis pas le complice que tu prétends ; il aurait fallu pour cela jouir d'une confiance qui n'est pas non plus celle que tu imagines. Je ne puis rien te découvrir, car à moi non plus on n'a rien découvert.

A mesure l'accent s'affermissait, — un accent nouveau comme le mien, — mais il était trop tard. Le début m'avait livré l'hésitation première. Affolé, je repris :

— Je ne l'admets pas. Toi-même, ou plutôt tes paroles imprudentes sont là qui te condamnent : sans elles, l'idée qu'on eût appelé Bourdoin, m'aurait-elle effleuré ?

— Frère, tu t'es trompé : sur mon honneur, j'affirme ne rien savoir.

— Mensonge : il n'y a qu'un instant, j'ai surpris vos regards !

— Frère, comment te convaincre de ma sincérité ?

— En ne cachant plus rien !

— Tu avais foi, disais-tu, dans ma droiture ?

— Je n'y crois plus !

— Alors à quoi bon poursuivre ? Je ne vois pas d'issue et je renonce à me défendre.

En même temps, achevant de se dégager, il revint près de la cheminée, et rigide, les yeux au parquet, sembla désormais étranger à ce qui suivrait.

Je compris qu'il s'était ressaisi et que lui aussi m'échappait. Le sentiment de la défaite s'abattit sur moi, foudroyant. Je vacillai et, tombé sur le premier siège à ma portée, cachai ma tête dans mes mains pour réfléchir.

Réfléchit-on, d'ailleurs, quand la vie se dérobe ? J'étais la proie d'une désolation qui rappelait celle éprouvée au chevet de mon père mort. Je me demandais : « Qui donc a disparu autour de moi pour que je me trouve seul et désespéré à ce point ? » Comme on fait encore au moment d'une mort, j'apercevais, dans leur moindre détail, toutes les joies qui avaient auparavant subjugué mon être et qui ne pourraient plus être, maintenant que la solitude était venue.

Soudain, je tressaillis.

— Jean ! appelait André.

Il était revenu près de moi. Il se penchait avec des yeux de pitié ; on aurait cru qu'il prétendait me consoler !

— Jean ! à mon tour d'interroger. Si je ne puis satisfaire à tes questions, ne sens-tu pas cependant que de toutes mes forces je voudrais te

secourir ? Seulement, par quels moyens ? Comment te défendre contre un désespoir dont je ne soupçonne pas la cause ? Jean, je t'en conjure, écarte ce je ne sais quoi, qui depuis quelques jours a semblé me repousser, chaque fois que je tentais d'approcher de toi ! Tu vas m'éclairer, n'est-ce pas ?

Il s'exprimait à mots pressés et sourds. Je retrouvais même des intonations d'autrefois ! Ironie de cette musique que je n'avais plus entendue depuis qu'il était de retour et qui, par un étrange renversement des rôles, ne reparaisait que pour m'arracher une confiance qu'on venait de me refuser. Pour seule réponse, je haussai les épaules. Il reprit, refusant de se décourager :

— Ah ! te faire comprendre que je suis toujours le même, et que je veux ma part de ta souffrance ! Quand je pense que tu te tortures peut-être pour une chimère qu'il suffirait de regarder à deux pour qu'il n'en restât rien !

Je me redressai, cette fois, avec violence :

— Où as-tu entendu cela ? Ce sont des mots d'Alice que tu répètes !

— Possible ! là où je m'inquiète, elle aussi ne doit-elle pas se désoler ?

— Assez ! n'aggrave pas le mal que tu prétends guérir !

— Jean, c'est un peu de bonne volonté que je mendie !

— Tout à l'heure aussi, j'ai mendié la tienne !

J'avais levé les yeux vers lui. Une seconde, la première lueur de ce qui nous séparait avait paru à travers nos phrases. Mais, sans doute, effrayé par elle, il recula, puis, les bras au dos, commença d'aller et venir à travers la pièce. Avait-il compris, qu'en se poursuivant, une explication ne conduirait qu'à nous déchirer sans rien éclairer ? Je commençais d'en être persuadé, quand au contraire il s'arrêta de nouveau, et brusquement :

— Si tu disais seulement ce que tu me reproches !...

Un instant, il parut se demander s'il devait continuer : hésitation bien superflue ! Quand le destin mène, on continue toujours.

— Oh ! je m'en doute ! il y a mon arrivée... Excusable, pourtant... Imagine que, pendant mon séjour à New-York, tu aies appris mon mariage avec une inconnue, de passé imprécis, de condition presque servile : imagine encore que ce mariage ait eu lieu non seulement sans te consulter, mais avec l'aggravation inquiétante d'une donation de fortune anticipée : n'aurais-tu pas tremblé, à l'idée d'une révolution de vie où toutes les apparences évoquaient l'aventure, savamment conduite par une aventurière ? J'ai tremblé ainsi, parce que je t'aimais : j'ai tremblé, et voulu m'informer... Tu m'as surpris en cours d'enquête : c'est la fatalité. Allons-nous rester sur ce froissement et n'ai-je pas réparé ? Pour demander pardon, je n'ai même pas attendu

de connaître Alice : il m'a suffi de la voir ! Alors pourquoi pareille rigueur ? Te rends-tu compte d'ailleurs que tu m'aies fait souffrir ? A force de vivre dans un certain état de tension, on ne s'aperçoit plus qu'il est visible et blesse alentour. Tu es autre, te dis-je. Que tu te désintéresses de mon avenir, que tu n'aies plus le désir de me diriger comme autrefois, passe encore, je l'accepte : mais Alice ? au moins celle-là devrait être épargnée ! Tu as la chance inespérée de rencontrer l'être le plus noble, le plus droit, le plus proche de ton âme, que je connaisse : il est près de toi, il t'aime, et pas plus pour elle que pour moi...

Il s'aperçut tout à coup que je devenais livide et, s'interrompant :

— Quoi ! voici qu'une fois de plus je t'irrite ? Ah ! tant pis ! il est possible que mon intervention soit déplacée et que tu te demandes : « De quel droit s'occupe-t-il de cela ? » Après tout, je cherche, comme je peux, à te rendre le bien que tu m'as fait. Plutôt que de laisser gâcher vos deux bonheurs, j'aurai parlé ! Jean, il ne s'agit plus de moi ! c'est pour elle que je demande grâce. Ose enfin sortir au jour le mal secret qui te ronge, et de concert, chassons les fantômes !

Il se tut. Et moi, au lieu de répondre, je ne pouvais plus que regarder cette face où passait moins l'ardeur de me sauver que celle d'en sauver une autre ! Soupçonnait-il lui-même où il en était ? Nous ne mesurons jamais la passion

qui nous gagne. Elle s'insinue telle une eau sourde : quand elle se montre, il n'est plus temps, l'âme est noyée.

Puis un sourire navré tordit ma bouche. Il me paraissait impossible d'articuler un son, et pourtant une phrase montait à mes lèvres, qui avait l'air de m'être dictée par un autre, de même qu'au lieu de sonner la colère, ma voix allait devenir très douce, presque compatissante.

— Mon pauvre André, murmurai-je enfin distinctement, toi aussi, comme tu l'aimes !

Une épouvante convulsa son visage. Je perçus une exclamation étouffée :

— Que dis-tu ?

Mes yeux, sans le quitter, exprimaient, je le sentais, de la compassion plutôt que de la rancune et je répétais :

— Comme tu l'aimes ! Tu ne t'aperçois même pas que tu ne me parles que d'elle !

Une nouvelle exclamation, moins distincte, suivit.

— C'est donc cela, Jean ? Tu as osé... tu supposes ?...

— Je ne suppose rien : dès la première heure, j'ai su !

Alors, renonçant à protester, de même que moi auparavant, il s'abattit sur un siège en face du mien, et le silence se fit : un silence glacé, qui nous couvrait de son suaire, sous lequel cristallisaient en quelque sorte les éléments de nos deux avenir.

Je me demandai soudain :

— Pourquoi ai-je dit cela ? Il ignorait probablement qu'il l'aimait : grâce à moi, la lumière est faite en lui. Et si je m'étais trompé ?...

Oui, telle est la soif d'illusion des pauvres hommes qu'à la minute où je venais de rendre définitif mon désastre je m'efforçais d'en douter !

André, de son côté, semblait devenu absent. Peut-être, comme moi, se contentait-il de subir le vertige de la chute qui nous entraînait à l'abîme : peut-être au contraire, ébloui par les perspectives que ma folie lui avait découvertes, s'efforçait-il pour un instant d'en accueillir l'espoir. Mais non, voici que lentement il relevait la tête, ne me révélant que sa douleur de vivre. Pendant un long moment, il parut quêter un encouragement que je n'eus pas la force de donner, puis se décidant :

— Du moment que tu en es sûr, grand frère, qu'exiges-tu de moi ? car je n'ai pour me défendre que des paroles auxquelles, tu l'as montré, ne s'attache aucun crédit. D'ailleurs, le leur accorderais-tu sur l'heure, que demain, probablement, la défiance renaîtrait et tout recommencerait. Alors...

Je ne répondis que par un geste évasif. Ce qu'il disait ne pouvait me calmer. Que son amour pour Alice fût véritable, ou que j'eusse été victime d'une illusion jalouse, ses expressions auraient été les mêmes.

Il reprit, après une brève attente :

— Si tu n'aperçois aucune solution, je suis en mesure, moi, d'en offrir une, de nature à te rendre la sécurité, la paix, et, je l'espère, un bonheur qui ne sera plus troublé. Il m'est aussi impossible d'accepter tes soupçons que de les écarter : l'éloignement conciliera tout. Si cela t'agréa, un départ... très loin... pour très longtemps...

Il laissa la phrase suspendue. Attendait-il une protestation de ma part ? un acquiescement ? Je répétais le geste d'auparavant. J'avais quitté le monde réel. Je m'imaginais projeté dans un autre où les actes n'ont d'existence que momentanée et s'évanouissent avec l'instant qui les porte.

— Tout bien pesé, c'est faisable... douloureux, certes ! mais la vie se prête rarement à l'agréable... Demain par exemple... Le meilleur train pour Paris est bien le matin, n'est-ce pas ? Là, le temps de trouver place au paquebot, et puis un nouveau voyage... sans retour, je te le promets... tant que tu ne m'auras pas rappelé...

J'écoutais toujours. Je ne me rendais pas compte de ce qu'il prononçait, ni que je vivais une heure vraie.

— Tu ne répliques rien ? C'est que tu acceptes. Aussi bien, tu as sans doute raison... Comment demeurer en liaison constante, du moment que... l'inquiétude reste en toi.

Je parvins à répéter enfin :

— En effet, du moment qu'elle reste...

— D'ici demain, je ne te demanderai qu'une grâce. Epargnons-nous. J'aimerais ne pas nous quitter sur des injustices inutiles.

Je répliquai encore :

— Même après cela, ne crois pas que je t'en veuille. On n'est pas maître de son cœur, je le sais par expérience, et tel qui s'imaginait le conduire découvre qu'il fut mené, trop tard pour être jugé coupable.

— Je ne souhaite pas non plus cette indulgence, n'ayant rien commis qui la rendît désirable.

Peu à peu nos paroles se ralentissaient. Il semblait que nos langues fussent paralysées par une gêne croissante. Puis plus rien... encore le silence...

Il vient toujours quand quelqu'un meurt et n'est-ce pas notre affection qui expirait ? Nos regards qui ne pouvaient plus rien nous apprendre erraient au hasard. Nos cœurs meurtris aspiraient au seul oubli qui leur fût interdit. Tant d'années mêlées, tant d'efforts où l'on a mis le meilleur de son âme ; après quoi, un passant heurte le vase : le silence accourt et couvre du drap les morceaux.

Il était là, dans la pièce, où glissait la pénombre commençante, et combien plus en nous, si léger que nous avions peur de le troubler en respirant, si lourd que ployant nos épaules, il jetait sur elles comme un manteau d'années !

Soudain, je me levai.

— Où vas-tu ? dit André voyant que je m'apprêtais à le quitter.

— Mais, naturellement, prévenir Alice, fis-je avec un effort véritable pour articuler ce nom.

Il inclina la tête en signe d'approbation.

— ... Car, c'est bien pour demain ce départ que tu envisages ?

Nouveau signe d'approbation.

— Allons ! nous sommes d'accord... tout à fait d'accord.

L'expression avait pris dans ma bouche un sens singulier : on aurait dit qu'elle remerciait.

Je remarquai aussi qu'en marchant, je m'efforçais de ne pas faire de bruit. La porte franchie, je la fermai de même, de manière à ne pas atteindre le silence qui continuait de veiller notre passé mort... tout mon passé, jusqu'à mon mariage.

Là-haut, près d'Alice, qu'allais-je retrouver du bonheur auquel je l'avais sacrifié ?

XVIII

Nos mouvements irréfléchis traduisent toujours le combat intérieur que se livrent les pensées. A peine dans l'escalier, je m'arrêtai en cours de montée. Subitement, une question étrange venait de se greffer sur mon désarroi mental.

« Pourquoi vais-je *tout de suite* entretenir Alice du départ d'André ? »

Je percevais qu'aucune explication sensée n'en pouvait être donnée. Ce qui m'avait paru d'abord impérieusement nécessaire, devenait à la réflexion sans intérêt. Cependant je persistai dans ma résolution.

Autre sentiment qui achevait de me désorienter. J'étais assuré maintenant que le lendemain, imaginaire ou réelle, ma torture jalouse n'aurait plus d'aliment : or, au lieu de me réjouir, cette perspective me faisait peur, comme si j'eusse de mes propres mains forgé un nouveau malheur qui allait fondre sur moi.

De telles contradictions sont sans doute la re-

vanche de la raison, quand on l'a dédaignée au profit des intuitions du moment. D'ailleurs, je passai outre et mon arrêt ne fut que passager.

Il devait être alors quatre heures ou environ. Je me vois arrivé au palier où régnait déjà l'obscurité de la nuit, puis marchant, les mains tendues à la manière des aveugles, sans songer à tourner le bouton d'électricité. J'avancais avec lenteur ; il semblait que je prisse plaisir à prolonger une station dans les ténèbres, image de mes incertitudes. Quitte à ignorer toujours pourquoi j'avais formé ce dessein et à quoi il était bon, j'atteignis enfin la chambre d'Alice et entr'ouvris la porte sans frapper.

Contrairement à ce qu'elle avait annoncé, Alice n'était point couchée. Elle reposait sur un fauteuil, les yeux clos. Evitant de faire le moindre bruit, j'achevai de pénétrer et j'écoutai. Le souffle d'Alice tantôt se précipitait, tantôt disparaissait. Dormait-elle ? Soudain ses paupières se levèrent. Elle m'aperçut sans témoigner de surprise. Elle eut escompté ma venue qu'il en aurait été de même. Elle ne fit non plus aucun geste d'accueil et ses lèvres restèrent muettes.

« Si tu ne m'apportes rien de nouveau, paraissait dire son immobilité, pourquoi es-tu venu ? »

Je balbutiai :

— Je te dérange.

Elle fit non d'un signe de tête.

— Comment vas-tu ?

Un nouveau signe, comme pour répondre :

« Qu'importe ! » Elle devait savoir déjà à quel point c'était secondaire en ce moment pour tous les deux. Je poursuivis :

— Pardonne-moi de te troubler : je n'ai pu attendre et désirais te mettre au courant.

Elle inclina la tête, de l'air de quelqu'un qui accueille une chose attendue.

— Que se passe-t-il ? murmura-t-elle ensuite, parce que je m'arrêtais.

— Rien de grave. André vient de m'annoncer son départ pour demain. On le réclame à Paris. Peut-être devra-t-il regagner New-York sans revenir.

— Il en a été informé seulement tout à l'heure ?

— Je le suppose.

— Eh bien, mon ami, je conçois que tu en éprouves du chagrin : mais que faire, sinon nous incliner ? J'avais toujours prévu que tôt ou tard cela finirait ainsi.

— C'est tout ce que tu en penses ?

— Que pourrais-je penser d'autre ?

— J'avais cru... je craignais... Dès lors que tu approuves, n'en parlons plus. Excuse-moi d'être venu. J'ai obéi à une impulsion absurde.

Je laissais tomber les mots un à un. Je m'efforçais de surveiller son attitude, à travers la pénombre. Indifférence réelle ou maîtrise d'une volonté dès longtemps préparée à ce qui arrivait, rien ne transparaissait.

— Absurde... pourquoi ?

Comme un écho, la fin de ma phrase me revenait, répétée par Alice. Elle continua :

— Il semble au contraire naturel que tu me confies aussitôt ce qui t'inquiète ou te cause de la peine.

Ce fut mon tour de devenir un écho :

— Naturel... en effet.

Une courte pause suivit.

— Plus j'y réfléchis, plus j'ai l'impression que la vérité seule permet de vivre.

Le mot me fit chanceler : mais elle venait de refermer les yeux et ne s'en aperçut pas. J'attendis un instant, avec la peur de les voir se rouvrir pour réclamer « cette vérité qui seule permet de vivre » et qui m'était interdite. Enfin, je reculai doucement jusqu'à la porte et repartis.

Sur le palier, je me heurtai à André.

— Où vas-tu ?

Je me demandais tout à coup s'il n'avait pas voulu, lui aussi, voir Alice.

— Dans ma chambre ; j'ai des bagages à préparer... tu le conçois ?

— C'est juste.

Nous nous efforcions de sourire.

— J'espère avoir fini pour l'heure du dîner, dit-il encore.

Il avait dû trouver ce prétexte pour éviter le tête-à-tête. Je lui en fus presque reconnaissant.

— A ton aise : moi, je descends. Tu sauras où me retrouver.

Et je demeurai seul jusqu'au repas. Une

extraordinaire fatigue paralysait mon cerveau. Je continuais de ne pas réaliser le présent. Devenu pareil aux dormeurs poursuivis dans la torpeur du réveil par une image qui continue leur rêve, je murmurais parfois :

— La vérité... la seule vérité...

Mais ce n'était bien là qu'une répétition machinale, et la pensée commencée ne s'achevait pas.

Lorsque le domestique vint annoncer que « monsieur était servi », je crois que je ne m'étais pas rendu compte du temps écoulé. Avais-je somnolé ? peut-être. Je me dressai en sursaut :

— Madame est-elle prévenue ?

— Madame est déjà dans la salle à manger, avec M. André.

Une atroce crispation me serra le cœur. Ils avaient donc su se rejoindre et sans doute échanger des adieux hors de ma présence ! Cependant, je souris, une fois de plus.

— Très bien. J'y vais.

Ironique, la pensée se remit à tinter dans ma cervelle.

— La vérité... la seule vérité...

Où gisait-elle ? Qu'importe, puisque le cauchemar finirait le lendemain !

En approchant de la salle à manger, j'eus soin de faire du bruit : je désirais les interrompre et non les surprendre. Quoi qu'il y eût entre eux, je le répète, n'étions-nous pas au bout ? Je m'attendais aussi à un repas pénible ; ce fut un repas ordinaire où rien ne rappela qu'il fût le dernier

de notre réunion. Alice, qui se disait encore souffrante, ne touchait aux mets que du bout des lèvres. André mangeait à peine. Néanmoins chacun affectait de garder une apparence détachée. Il ne fut question que du Puy ou de lieux communs. La séparation planait sur nous, on ne songeait qu'à elle, et à cause de cela, il devenait facile d'écarter tout ce qui aurait conduit à en parler.

Le dessert achevé, André se leva le premier et osa enfin aborder le sujet :

— Vous savez, dit-il s'adressant à Alice, que l'heure du train est matinale. Le plus sage est donc pour moi de terminer ce soir mes préparatifs, et, pour vous surtout, de ne pas vous déranger demain.

Puis, plus bas et, je le crois, malgré lui :

— Quand reviendrai-je maintenant !

J'entendis Alice murmurer :

— Mais... cela dépend de vous... bientôt peut-être...

André me regardait. Bien que ses yeux eussent l'air de me supplier, je ne dis rien.

Une courte scène suivit et qui, dans ma mémoire, se superpose exactement à l'image de leur première entrevue.

Ils étaient debout. De nouveau, ils semblaient chercher à se découvrir l'un l'autre. Un émoi mystérieux hâtait leur souffle. Et je vis André approcher d'elle, toujours comme jadis. Je m'attendis à ce qu'Alice penchât encore son front

vers lui ; elle y songea, qui sait ? Cependant, André cessa soudain de s'avancer, tous deux se redressèrent.

— Je suis bien heureuse de vous avoir connu, dit Alice simplement.

— Et moi, répondit André, je n'oublierai jamais que mon frère vous doit un grand bonheur.

— Adieu, André.

— Adieu, Alice.

J'écoutais : je guettais : je n'ai rien surpris de plus. Ah ! la vérité !

XIX

André partit le lendemain, à 7 heures.

Un jour blafard naissait. Autour du train, des flocons de neige tourbillonnaient, absorbant dans leur chute le peu de bruit qui s'élevait alentour. Seul, de temps à autre, le choc d'un marteau contre un essieu déchirait l'air d'un éclat que le froid vif rendait insupportable.

Une heure auparavant, André et moi nous étions abordés au pied de l'escalier. La nuit régnait encore. Et, nous saluant à voix basse, nous avions l'air de gens qui font une relève de veillée funèbre. Jamais d'ailleurs la maison n'avait paru à ce point vidée de son existence profonde. C'était elle, peut-être, la morte...

Ensuite, descente pénible par des rues glissantes et dans un décor sinistre, murs noirs et tapis blanc. Nous avançons, côte à côte, séparés par nos pensées et persistant à paraître ignorer, lui qu'il aimait Alice, moi que je le chassais.

Enfin arrivée à la gare ensevelie dans la demi-obscurité et hâte vers un compartiment. Des voyageurs clairsemés errent sur le quai. Çà et là des paroles banales s'échangent, destinées à dépister la curiosité des auditeurs inconnus qui rôdent au voisinage. Nous-mêmes, les lèvres closes sur ce qui s'agite en nous, en prononçons de semblables. Les vraies tragédies qui déchirent restent enfouies jusqu'au bout dans l'inexprimé. Un coup de sifflet, un visage à la portière, une lanterne rouge qui s'évapore dans la brume... et puis les deux files de rails redevenues inutiles ou plutôt marquant l'infini de la distance, et en moi, la détresse de ceux qui restent... de ceux pour qui rien ne change.

Je devrais être libéré, satisfait : je suis là, écrasé par le caractère définitif de ma misère. Je viens de chasser mon frère après avoir chassé la naine, et pas plus qu'auparavant je n'éprouve de soulagement. En racontant ces choses, je me demande par quel aveuglement je n'ai pas vu aussitôt qu'il n'en pouvait être autrement, puisqu'entre Alice et moi le mystérieux dissentiment du début demeurerait entier. Je n'avais cessé d'accuser les autres : j'oubliai cette fois encore de m'accuser moi-même, et je quittai la gare, chassé par le malaise persistant que me laissait le départ d'André, autant que par la bise qui commençait de souffler en rafale.

La neige croissait. Etres et choses semblaient se dissoudre dans un bain de nuées. Tout ce

qu'atteignaient mes yeux me paraissait imaginaire : en revanche, ma rêverie seule prenait une existence concrète et je me demandais : « Vais-je retrouver l'insaisissable ? » En même temps, insensible à la tourmente, je désirais retarder l'heure où une réponse me serait donnée : parvenu à la place du Breuil, plutôt que de regagner la ville haute, je retournai sur mes pas. Mais à peine arrivais-je à la croisée du faubourg Saint-Jean, que je crus défaillir : descendant l'avenue de la gare, Alice venait à ma rencontre...

Elle !

J'hésitai d'abord. N'était-il pas convenu qu'elle resterait là-haut, et que les adieux de la veille étaient définitifs ?

Elle ! n'ayant pas résisté peut-être au désir suprême de revoir celui qu'elle aimait, et regagnant ensuite la maison avec l'espoir que j'ignorerais sa sortie ! elle qui, à son tour, me reconnaissait et sans hésiter pourtant se dirigeait vers moi !

Une fureur imbécile, soudain, abolit ma raison. J'eus la vision d'un passage à niveau et de deux êtres, dont l'un jette des baisers au train qui passe, et l'autre agite dans l'espace une main qui les recueille. Indifférent aux conséquences possibles de mon acte, je pris mon élan, courus au devant d'Alice, la saisis brutalement :

— Tu vas expliquer tout de suite ce que tu fais ici ! où vas-tu et d'où viens-tu ?

— Ah ! dit-elle, je te rencontre enfin ! J'ai été

jusqu'à la gare et je me désespérais de t'avoir manqué !

Elle avait l'air vraiment de trouver naturelle mon apparition imprévue. Elle ne remarquait même pas la rudesse de mon geste. Je crus à une feinte.

— Tu ne me tromperas pas ; à pareille heure, qui pouvais-tu chercher, sinon...

Elle acheva :

— Sinon André : tu le vois, je lis dans ta pensée.

— Raison de plus pour oser la vérité !

— Raison de plus pour me croire quand j'affirme ne chercher que toi seul !

— Il était si simple d'attendre mon retour !

— Non, parce qu'il y a des sentiments qui n'attendent pas : si l'on n'y cède sur-le-champ, ils fuient et ne reviennent plus !

— Je voudrais te comprendre...

— Inutile ! tout à l'heure, tout sera clair. Je ne te rejoins que pour cela !

Tout en parlant, elle regardait autour d'elle. Je ne commençai qu'alors à m'apercevoir de l'accent impérieux qu'elle avait pris. C'était comme si une âme inconnue de moi la conduisait. Je repris :

— Tu cherches quelque chose ?

— Une voiture pour Cambaleyles.

— Par ce temps !

— Le temps compte peu.

— Qu'as-tu donc à y faire ?

— Nous y retrouver ensemble.

— La maison est plus près.

— A la maison, je n'aurais pas l'aide qui m'attend là-haut.

— Tu as besoin du secours de Rosa ?

— Partons.

Elle avait fini par apercevoir la voiture souhaitée et la hélait.

— Partons, dit-elle encore, s'installant en hâte à l'intérieur.

J'obéis, c'est-à-dire qu'ayant donné au cocher ses instructions, je montai après elle. Je ne me rendais plus compte de ce qui se passait. Ma colère fondait devant un pareil imprévu. Je continuais d'être aveuglé par une folie passagère, seulement elle n'était plus la même.

Un voyage suivit, irréel comme ce qui avait précédé. A peine hors de la ville, il fallut avancer dans une tourmente. Nous avions l'air de foncer sur un mur blanc qui cédait mais ne se déchirait pas. Mangé par la neige, le peu de bruit qui nous escortait paraissait venir d'ailleurs. Sans les cahots qui nous secouaient, on eût douté d'avancer. Enfin assis auprès d'Alice, je n'avais qu'à me pencher pour atteindre ses lèvres ; je n'éprouvais qu'un désir, — être immobile, — qu'une sensation, — l'appréhension de ce retour dont j'ignorais le motif, bien qu'il me fit peur comme si je l'avais déjà connu !

Alice, de son côté, semblait détendue. Elle devait ressentir sans doute le soulagement qui

accompagne toujours l'inéluctable. Tant que le geste définitif est encore en puissance, le cœur obéit à un rythme vertigineux : à peine a-t-on passé à l'acte, on se sait devenu le jouet du courant choisi, et la paix vient.

Lorsque Cambaleyres parut, je demandai :

— Comptes-tu rester une partie de la journée, ou faut-il conserver la voiture ?

Elle répliqua :

— Assurons-nous d'abord que Rosa n'est pas sortie.

Et elle descendit, appela :

— Rosa ! Rosa ! êtes-vous là ?

Une voix répondit de la cuisine :

— Naturellement, que j'y suis ! Qui mettrait-on dehors par ce chien de temps ?

— Et peut-on déjeuner ?

— Bien sûr !

— Alors, congédie le cocher.

— Cependant, pour le retour...

— Pour le retour, on avisera ! qu'il s'en aille ! c'est le mieux.

Par ce chien de temps, comme disait Rosa, la mesure risquait d'interdire toute rentrée au Puy : n'importe, j'obéis encore. Alice était déjà dans la maison.

Oh ! l'accueil de celle-ci, avec ses murs suintant, la glace qu'elle jette sur les épaules, le crépuscule mauvais que la lumière met à chaque fenêtre ! Se peut-il que nous ayons vécu ici les grands jours heureux de ma vie ? Avant de fran-

chir le seuil, je jette un coup d'œil vers le parc : même détresse des arbres devenus spectres. Et quand j'avance à l'intérieur, je m'aperçois que grâce à la neige accrochée aux semelles, ni Alice ni moi ne faisons de bruit en marchant. Ce ne doit pas être nous qui rentrons à Cambaleyres ; des fantômes ont pris nos places. Je ne puis croire non plus que ce soit nous qui parlions. N'est-ce pas un cauchemar qui suggère ce que j'entends ?

— Du feu... oui... dans la chambre, cela va de soi, mais auparavant dans celle que j'occupais jadis... le débarras actuel...

Un cri m'échappe :

— Tu sais bien que le débarras...

— Je t'en prie, laisse-toi conduire !

Impérieuse, Alice nous fait signe. Rosa et moi baissions la tête. On ne résiste pas dans le rêve ; nous rêvons tous les trois !...

Rêve encore, l'étreinte de peur qui me saisit à l'entrée dans une pièce qui n'est plus pourtant qu'un grenier en désordre. Il y a beau temps que les souvenirs de « Mademoiselle » s'en sont évadés et le paroissien de madame de Castérac ne contient que des images de piété. Si mon souffle s'accélère, si je me vois contraint d'aspirer l'air, comme si un fardeau pesait sur ma poitrine, non, je ne le dois pas aux âtres indifférents où Alice me contraint de pénétrer. C'est plutôt qu'en retrouvant le décor, je retrouve aussi au fond de moi la série d'actes auxquels il a servi. Tout à coup, je me rappelle qu'avant la

venue d'André, il y eut autre chose, — et que cette chose est intacte. Elle n'a jamais cessé de vivre, mais j'avais cessé de la voir. Le mensonge rentre en scène : où me conduira-t-il ?

Après cela, des gestes simples, tels qu'il est d'usage d'en faire aux minutes poignantes. C'est le feu qu'on allume, ce sont des sièges qu'on apporte. Alice explique à Rosa :

— Pour le déjeuner, n'importe quoi ! Cela n'a aucune importance !

Moi-même, accroupi devant la cheminée, je semble ne m'occuper que d'activer le brasier, cependant qu'autour de la maison la Sibère siffle une charge, et que, derrière les vitres, la neige furieuse paraît me défier de quitter jamais ce lieu. Enfin, Rosa s'esquive ; la porte se ferme sur elle avec un cliquetis de verrou. Nous voilà où Alice a souhaité me conduire en telle hâte et seuls !

Me relevant soudain, je me tournai vers Alice qui venait de prendre une chaise pour s'asseoir.

— M'apprendras-tu maintenant ?...

— Viens-là, d'abord, près de moi...

Un court instant s'écoula. Je m'installai comme elle souhaitait.

— Et puis, de grâce, ne m'interroge pas. A distance, je croyais si facile de parler : hélas, je m'aperçois qu'ici ou ailleurs l'effort reste le même.

Je n'insistai pas : l'air absent, je m'étais mis à regarder le feu et, en réalité, ne regardais que

ma peur. Deux routes s'offraient à elle, l'une vers le passé, l'autre gagnant l'avenir : derrière moi le mensonge, devant nous André. Laquelle allions-nous prendre ?

Un nouveau temps prolongea mon attente. Ensuite, oubliant sans doute qu'elle m'avait appelé auprès d'elle, Alice se leva.

— Où vas-tu ?

— Nulle part... je cherche à retrouver des images lointaines...

Elle poursuivit, songeuse :

— La première fois que je pénétrai dans cette chambre, pourquoi n'ai-je pas eu le moindre pressentiment de ce qui m'y attendait ? Il y a des lieux prédestinés. Tu as eu beau défigurer celui-ci, je ne m'y suis jamais retrouvée sans penser que quelqu'un m'y guette, avec la volonté de chavirer ma destinée.

Peut-être espérait-elle un mot d'encouragement : moi, je m'obstinais à contempler le feu, c'est-à-dire les deux routes.

— Puérilité, n'est-ce pas ? Tâchons de songer à autre chose... Au fait, tout s'est-il passé sans difficulté, ce matin ?

Je ne fis aucun geste, sinon un signe de tête affirmatif. Croyant le choix fait, et que nous n'étions venus que pour parler de *lui*, j'étais seulement devenu pâle, en dépit de la chaleur du foyer.

— Sais-tu exactement les raisons d'un rappel si brusque ?

— Mais... je l'ai dit... des affaires...

— Bien imprévues...

— Les affaires le sont toujours.

— Même au point d'ignorer deux heures avant leur existence ?

Je ne pus retenir une sourde exclamation :

— Comme tu regrettes ce départ !

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il me prive d'un conseiller.

— Ne suis-je pas là ?

Nos paroles s'espaçaient.

— Tu serais juge et partie : ce n'est plus la même chose.

La bûche sur laquelle j'appuyais les pincettes se rompit en crépitant : cependant je restai dans la même position. Extérieurement, rien n'aurait révélé mes sentiments. J'entendis après cela un bruit léger. Alice avait recommencé de marcher.

On ne soupçonne pas ce que peut devenir, à certaines heures, le langage d'un pas. A travers la marche inégale qui bruissait derrière moi, tantôt frémissante, tantôt coupée par un arrêt, mieux que sur un visage, je lisais les alternatives d'un débat dont j'étais sûr que mon amour était l'enjeu. Chose curieuse, je savais qu'il s'agissait d'André ; cependant je devinais qu'en même temps la pièce prenait une vie secrète. Il était évident qu'elle ne jouait aucun rôle dans nos propos et je m'attendais, malgré moi, à la voir intervenir,

Tout à coup, le pas d'Alice s'arrêta. Lassitude, ou résolution prise ? Un moment je m'obligeai à ignorer cet arrêt. La respiration suspendue, j'espérais uniquement une reprise de marche qui persistait à ne pas venir. Puis, ce fut une sensation de silence croissant : d'un silence où passait l'angoissante majesté d'un verdict. Si désireux que je fusse de prolonger mon immobilité, je me sentis impuissant à la garder plus longtemps : avec lenteur je me tournai pour apercevoir ce qui se passait, et frappé de stupeur, ne bougeai plus.

A l'angle de la pièce, Alice tenait dans sa main le paroissien de madame de Castérac et me regardait.

— C'est bien là, n'est-ce pas, que tu l'avais trouvé ?

Elle attendit que j'eusse acquiescé d'un signe pour approuver à son tour. Nous avions l'air de redouter les paroles qui vont trop vite ; maintenant que l'autre route, la vraie, se découvrait une suprême hésitation retenait nos deux pensées.

— ... Et lorsque tu as découvert comme moi ce... brouillon, n'as-tu pas cru — toujours comme moi — qu'il s'agissait d'une pièce véritable ?

J'inclinai de nouveau la tête :

— L'aurais-je sans cela portée aussitôt chez Bourdoin ? parvins-je à répliquer d'une voix éteinte.

— En effet... les notaires sont seuls à voir ces détails... pas nous...

Un instant avant de l'abandonner, elle continua de tourner le paroissien en tous sens, comme si elle eût voulu lui arracher, à lui aussi, une réponse. Revenant ensuite près de moi, elle dit simplement :

— Jean ! ce n'est point de ma faute, une autre aurait fait de même : pardonne-moi d'avoir douté.

J'achevai, si bas qu'elle dut l'entendre à peine :

— ...Et de douter encore...

Elle eut un haussement d'épaules, infiniment las :

— Je ne sais plus... ou plutôt, le voile se lève. Durant des semaines, j'ai cru que cette chose menaçait de nous séparer : ce matin, au contraire, j'ai compris qu'elle n'avait été qu'un prétexte : entre nous deux, ce qui ne peut se supporter, c'est le mensonge.

Je répétais :

— Le mensonge... oui...

— Alors, acheva-t-elle, j'ai résolu de venir ici pour te montrer où j'en étais et, la première, détruire l'obstacle. Après cela, il me semble que nous devons aller jusqu'au bout : mais il faudrait m'aider...

Je continuai de rester immobile, bien qu'il me semblât être emporté par une tourmente furieuse, subitement déchaînée. De quel mensonge parlait-elle donc ? Du mien, ou d'un autre encore ignoré de moi ? Dire que sous l'empire de ma jalousie pour André, j'avais cru le passé aboli !

— Qu'appelles-tu aller jusqu'au bout ?

Elle baissa les yeux :

— Ne rien taire... pas même ce que tu caches...

Je me dressai violemment. La pensée qu'elle *savait* et m'avait déjà condamné peut-être, provoquait en moi une réaction désespérée. Plutôt que de succomber sans défense, c'était moi maintenant qui décidais d'attaquer, et allais devenir accusateur !

— Si quelqu'un s'est tu, ici, n'est-ce pas toi dont le mystère, depuis des jours, me torture. Et d'abord, depuis quand connais-tu cela ?

Alice n'eut pas d'hésitation sur ce qu'était *cela*. Le papier fatal n'existait plus ; on l'avait déchiré, jeté aux ordures : cependant, tous les deux, — je dis bien, tous les deux ! — nous en étions à n'oser pas lui donner son vrai nom !

— Cela ? je l'ai trouvé par hasard, quatre jours avant l'arrivée d'Anna.

Elle crut surprendre une incrédulité de ma part.

— Oh ! reprit-elle vivement, je te jure que je ne soupçonnais rien. Pourquoi étais-je entrée ici ? je ne m'en souviens plus. Pourquoi aussi ai-je manié le paroissien ? Il me semblait que ma main était guidée par une seconde vue. De même, après ma découverte, quel soulagement ! Je me disais : « Il a voulu me donner Cambaleyres : puisque Cambaleyres devait être à moi de toutes manières, chassons mes scrupules à l'accepter. Surtout que Jean garde l'illusion de

son acte ! et pour cela, détruisons ce papier ! » Je m'apprêtais à le faire, je l'aurais fait : mais c'est alors que l'idée a surgi, atroce, déchirante... On aurait dit que l'écriture me la jetait au visage ! Soudain je me suis sentie vaincue, et je me suis enfuie... après avoir remis en place le livre et son contenu intact...

Je balbutiai :

— Toi aussi !

Elle ne dut pas entendre; toute à son récit, elle poursuivait :

— Ensuite la lutte épuisante... N' imagine pas surtout que j'aie accepté d'emblée l'idée qui venait de m'assaillir ainsi. Seulement, tant de fois auparavant, j'avais interrogé l'inexplicable que me semblait ta tendresse ! « Comment a-t-il pu entrer dans ma vie ? me demandais-je sans cesse. Il ne me connaissait que pour avoir soigné une parente détestée, et il est accouru ! Il ne pouvait encore m'aimer vraiment, et il a exigé que j'accepte une fortune ! » Et voilà que, tout à coup, une explication paraissait : si, toi aussi, tu avais connu le même papier... avant ? Si ta demande n'avait été qu'un moyen détourné pour... Tu frémis ? tu as compris... La voilà, l'idée que le papier m'avait jetée ! J'aurais préféré être morte ! Avoir connu l'amour que tu m'avais donné, et subitement découvrir qu'il n'y eût là qu'un jeu, le paiement muet d'une dette ou la rançon d'une combinaison d'intérêts ! Le lire même sur ton visage ! car, par une coïnci-

dence affreuse, toi aussi, à dater de là, tu changeais. Au repos, quand tu pensais n'être pas regardé, ton expression devenait harassée : tu n'aurais pas été différent, à bout d'effort, et incapable de prolonger l'illusion où tu avais essayé de me tenir ! Anna, de son côté...

— Anna ! je m'en doutais !

— Tu l'as écartée : c'était bien. Que n'as-tu écarté avec elle l'idée au lieu de l'implanter en moi, ensuite, et avec quelle force irrésistible !

Je poussai une sourde exclamation :

— Moi ! moi ! j'ai fait cela !

— Tu l'as fait ! Rappelle-toi : l'après-midi, Anna était partie. Nous errions dans le parc, le soir. Brusquement, j'ai cru rêver. Tu parlais de découverte analogue à la mienne. Un brouillon, disais-tu... Un brouillon. Ainsi tu ignorais l'original : ah ! le bonheur qui rentrait en moi ! Tu m'avais donc aimée ? Je ne discutais plus le miracle, j'acceptais qu'il y en eût un et qu'il fût pour moi... Hélas ! quand j'ai voulu connaître l'endroit de ta trouvaille, quel désastre ! Toi et moi avions vu la même chose : mais toi, tu la traitais de brouillon et tu l'avais déchirée !

La voix d'Alice sombra :

— Comprends-tu maintenant ? entre deux témoignages, le tien qui parlait d'un papier sans valeur, et le mien, je n'ai plus hésité : et, puisque tu m'avais trompée une fois, pourquoi ne m'aurais-tu pas trompée toujours ?

Sans doute, espérait-elle qu'un cri de révolte

l'interromprait. Figé, je ne sus que prononcer :
— En effet...

Et j'avais moins encore l'air d'approuver par ce mot la marche logique exposée, que de reconnaître un fait impossible à nier désormais. Il y eut une courte pause, durant laquelle Alice reprit haleine.

— Après ?... après, j'ai souffert... j'erre, je ne vois plus... Il y a des heures où je t'accuse avec la certitude que tu es coupable ; et puis d'autres, où, de toute mon âme, je veux que tu ne le sois pas ! Hier, par exemple, quand ce notaire est venu, que de ruses pour l'amener où je voulais, et comme j'ai tenté de déchiffrer ses réponses ambiguës ! Un instant, je me suis rassurée. On a beau n'attendre d'un homme de loi que des demi-vérités, celui-là m'avait semblé la dire entière : tout à coup, tu parais ; ton trouble suffit pour que renaisse tout le mien... Je le répète, ce n'est que cette nuit, ou plutôt ce matin, que j'ai fini par voir clair. Alors, tout de suite, je me suis levée et j'ai couru vers toi. Jean ! la faute inexpiable serait, après avoir menti, de continuer de mentir ! Jean, le salut est dans la vérité ! quoi qu'il y ait, qu'elle éclate et nous délivre ! Je viens de tuer un de nos deux silences : je t'en conjure à mains jointes, imite-moi. Plus de détours ; j'accueillerai tout, pourvu que je cesse de douter !

J'ai rendu exactement, je crois, le texte de ce récit ; de quelle manière en exprimer le son ?

Bientôt je n'entendis que lui. A mesure qu'Alice avançait, comment ne pas sentir qu'à travers ces accents m'était rendue la présence divine d'un amour que je croyais perdu ? Ce qu'elle disait de moi aurait dû tuer chez une autre la tendresse, et voici qu'au contraire chaque mot d'elle criait qu'elle m'aimait toujours ! Repris de mon ivresse et prompt à me leurrer, j'écoutais chacun, perdant conscience de l'occasion à laquelle je les devais, uniquement au délice de découvrir encore mienne celle que je désespérais de reconquérir, parce qu'un autre l'aurait prise. S'orienter qui voudra, dans les inconséquences du cœur ! maintenant que, masque tombé, l'insaisissable s'était livré, j'oubliais jusqu'à son existence ! Non seulement, je n'en avais plus peur, mais il me semblait qu'un signe suffirait à le chasser. Pour toute réponse, à l'appel d'Alice, je me levai, j'approchai d'elle, et mettant un baiser sur ses lèvres tremblantes :

— Folle ! Folle ! avoir souffert ainsi en te taisant.

Sa tête roula sur mon épaule. Me figurant redevenu le maître de notre bonheur retrouvé, je poursuivis dans un élan où éclatait mon amour pareil au sien :

— Folle, en être là, quand il suffisait de poser tes yeux sur les miens pour y découvrir le seul effroi de te perdre ! car depuis des semaines, depuis que toi-même étais changée, cet effroi m'a rongé. Regarde et lis ! Ma vie n'a commencé

qu'auprès de toi. Je ne suis plus qu'un reflet, une petite ombre fidèle et qui, si tu partais, disparaîtrait aussi. Tu es le présent merveilleux et unique : au delà, mon seul désir est toi encore ; derrière, tout a pu être, puisque tu n'y étais pas l...

Je l'entendis répéter :

— Derrière, tout a pu être...

Je mis ma main devant sa bouche pour arrêter la suite :

— Tais-toi : ne gâte pas ce moment où m'inonde ta lumière, enfin dégagée des brumes qui l'ont voilée ! Dire que tu t'es déchirée et que tous deux avons pensé nous perdre pour cette chose morte, — du passé ! — pour ce néant dont le moins qu'on puisse assurer est que, même s'il avait existé, il ne compterait pas !

— Jean ! tu me fais peur !

— De grâce, qu'y a-t-il encore ? Allons-nous recommencer à chercher derrière chaque parole de quoi alimenter des craintes imaginaires ?

— Ces mots : même s'il avait existé l...

— Les ai-je prononcés ?

— Ces mots, quelqu'un déjà, hier, les a dits, devant moi, et j'ai refusé de le croire ! mais c'est toi maintenant... toi...

Tournant vers moi un visage de nouveau désesparé, elle s'était dégagée sans effort et reculait. Comment d'ailleurs l'aurais-je retenue, puisque moi aussi venais d'être pris à la gorge littéralement par une nouvelle inquiétude ? Si un autre,

en effet, avait parlé ainsi du passé, c'était donc qu'un autre le connaissait !

— Quelqu'un hier ?... Peut-on au moins connaître le nom de ce confident... imprévu ?

Elle ne répondit pas.

— Oh ! m'écriai-je, il est trop tard pour reculer : tu vas le nommer !

Point de réponse.

— Il n'y a pas tant de noms entre lesquels hésiter : c'est Bourdoin ou c'est André : lequel ?

Toujours même silence.

— ...Et dès lors que Bourdoin, lui, avait presque réussi à te rassurer...

Ma voix, devenue rauque, s'étrangla. Moi non plus, je ne pouvais achever !

Ainsi, par un détour imprévu, celui que j'imaginais définitivement écarté rentrait en maître, et pas plus qu'auparavant nous n'avions nommé le testament, nous n'osions, ni l'un ni l'autre, cette fois le désigner ! Seconde vertigineuse. Après le vol en plein ciel, l'écrasement au sol. Tout ce qui avait précédé, comédie probablement. Imbécile, qui m'étais laissé prendre à une émotion, sans autre objet que de dépister mes soupçons jaloux ! Voilà donc pourquoi, dès le début, Alice m'avait parlé de *lui* ! mais, grâce à Dieu ! l'adversaire enfin débusquait de son repaire : plus de feintes capables de me détourner encore et, puisqu'il le fallait, à mon tour, comme j'allais tuer le silence !

— De quel droit André s'est-il permis de t'en-

tretenir d'un sujet qui n'appartient qu'à nous deux ? commençai-je, parvenant avec peine à sortir chaque mot.

— Lui reprocheras-tu maintenant de t'avoir défendu ?

— S'il me défendait si bien, c'était pour mieux te voler à moi !

— Jean, ce que tu dis est hors de sens !

Mais implacable, je poursuivais :

— Voilà donc où nous allions ! La seule chose que tu n'avais pas dite est que ton cœur appartient à un autre ! Après cela, qu'importe, je le demande, que j'aie trouvé le testament avant de te connaître et que le mensonge, dès notre première entrevue, ait empoisonné ma vie !

Alice tendit les bras :

— Jean ! tu délires ! nous rêvons !

— Je ne rêve pas. Tu réclamaïs la vérité : remercie André qui te l'aura donnée, et par elle la liberté !

J'entendis un sanglot, puis le tapotis de la neige contre les vitres, puis, du côté de l'âtre, une bûche qui sifflait. Comme lorsqu'on va mourir, un tourbillon d'images envahit mon cerveau. Le monde visible s'effaça, même Alice ; je n'aurais pu dire si je vivais encore !

De tels instants se gravent à jamais.

Avant tout, une impression aiguë de délivrance, d'enchantement rompu, de rentrée parmi les hommes. Désormais, plus de réticences : j'avais cessé d'être traqué, repris le

droit de jouir du grand jour, comme les autres. Quel repos ! Mais en même temps aussi, la crainte d'être dupé par une nouvelle illusion, la peur qu'après ce duel dont nous sortions l'un et l'autre mortellement blessée, l'ennemie ne revînt nous achever ! Car c'était bien un duel qui finissait, — le duel des deux êtres candides que nous avions été contre un papier, ou plutôt contre une morte ! et qui m'assurait que celle-ci fût maintenant satisfaite ?

Ensuite, la plongée dans le réel et l'épouvante... Je n'existais que pour un amour ineffable : je ne parvenais pas à concevoir un avenir où j'en serais dépouillé et, dans ma stupide colère, d'un mot je venais de détruire la merveille ! Ah ! ne pouvoir supprimer ce rien, que l'air a dissipé, et qui demeurera désormais tant que nous vivrons, pour valider mon désastre !

Combien de temps sommes-nous restés ainsi, face à face, et isolés dans le désespoir au point de ne plus nous voir ? Quelques secondes peut-être. La durée n'est que la mesure de l'activité mentale, la nôtre était alors telle qu'elle aurait aussi bien rempli des heures.

Enfin, je perçus une plainte à voix basse.

— Alice ! appelai-je, avec la même anxiété que si, l'ayant vue fuir, je jetais son nom dans la nuit.

Puis approchant d'elle, mes genoux fléchirent, et maudissant la vérité comme tant de fois auparavant j'avais maudit le mensonge :

— Alice ! soupçonnes-tu de quel martyr je sors, et vers quel autre je vais, maintenant que tout est découvert ?

Un nouveau sanglot étreignit sa gorge :

— Où allons-nous en effet ?... fit-elle d'une voix sans timbre.

Je baissai la tête.

— Où tu décideras...

Elle dit encore, du même ton accablé :

— Comment le pourrais-je ? Je me débats dans l'obscur...

Je repris, haletant :

— Et moi donc !

— Tu parlais de martyr : je vois le mien.

— Je vois l'horreur de te perdre !

— Moi, celle de douter. Tu ne crois plus en moi : m'as-tu jamais aimée ?

Je fis un geste fou :

— Je t'ai aimée, je t'aime au point d'accepter de ne plus te garder, si ton bonheur était ailleurs, et quitte à en mourir !

Elle frémit à son tour :

— Moi, au point de te pardonner ce doute qui reparaît !

Nos paroles alternaient, litanies de la douleur, brûlant moins du regret de ce que nous avions perdu, que de la volonté de le retrouver encore...

Je repris :

— Alice, ma chérie, tu n'as vu que le mensonge du départ : mais parce que je t'aimais, je n'ai plus cessé de mentir et c'est bien pis. On

écoute, on parle, on rougit. Tout s'altère. On ne connaît plus que de la peur autour de soi, une peur que chaque habileté misérable alimente, une peur qui vaut presque la catastrophe. Oh ! comme j'ai eu peur de Bourdoin, d'André, de tous... Et comme j'ai peur encore de toi qui me considères, qui m'écoutes, et qui peut-être refuses de comprendre que tout cela, c'était par effroi de te perdre !

— Jean, si je n'avais eu le même effroi, aurais-je autant souffert ? J'avais cru que la vérité sauvait : elle achève d'égarer. J'erre dans un dédale.

Ses yeux en même temps s'étaient posés sur les miens. Elle se tut. J'étais à ses genoux, et la regardais aussi. Echange muet où d'abord ne passaient que nos détresses, où s'insinuaient déjà des souvenirs brûlants. Peu à peu nos visages changeaient. Tout à coup, ils devinrent immobiles, et le silence qui persistait, sembla n'être là que pour nous aider à mieux comprendre. Les mots que nous échangeions, à défaut d'être perçus, incendiaient. Ce n'étaient plus ni des reproches, ni des plaintes : éclairés à la lueur des ivresses passées, ils pénétraient la chair, promenaient la flamme à travers nos cœurs dévastés, n'y laissant subsister que l'appel invincible.

Brusquement, je me dressai, la saisis :

— Alice !

— Jean !

— Accepteras-tu que la vie recommence ?

Pour toute réponse, elle inclina la tête,

— Ah ! m'écriai-je, plus fort que tes doutes, plus fort que le mensonge qui a failli nous séparer, il y a le lien magnifique des extases qui pardonnent.

Un sourire étrange passa sur ses lèvres.

Au même instant on frappait à la porte.

— Le déjeuner ! criait Rosa.

— Alice !

— Jean !

— La neige compatissante nous a bloqués. Ne t'effrayeras-tu pas... de rester ici ?

— Si tu le souhaites.

— Et même... d'abandonner le Puy ? Trop d'images nous y guettent : attendons qu'elles meurent !

— Attendons.

— Mais quoi ! tu pleures ?

— Rien... Une image aussi qui a passé. Tout va reprendre, tu l'as dit.

— Même le doute ?

Alors un cri que j'entendrai toujours :

— Ah ! je ne sais plus ! Il me semble que rien n'est changé et que pourtant nous ne serons plus jamais les mêmes !

Après cela, rien : un dénouement qui n'en est pas, la vie... L'amour nous grise comme autrefois. Nous avons l'air d'avoir oublié, elle, mes aveux, moi, la blessure que j'ai faite. Les images dont nous avons peur semblent mortes, Cambaleyles tapi sous la neige hivernale nous garde en tête-à-tête. Ainsi, l'apparence est intacte, le flot qui nous porte conserve ses couleurs, mais Alice a dit vrai : nous ne sommes plus les mêmes.

Car voilà l'imprévu. *La vérité n'a pas tué le mensonge.* Elle ne peut pas le tuer. Il colle aux mains. On s'imagine l'effacer : la trace reste et le mal recommence.

Alice me croit-elle quand, à voix basse, ma tendresse, rompant les contraintes qu'elle s'impose, l'assure d'une ferveur jamais atteinte ? Moi-même, sais-je si elle pardonne à la minute où je crois le mieux en être sûr ?

Douleur et joie de reprises où tour à tour le bonheur surhumain qui fut le nôtre approche et disparaît : nous errons désormais dans le labyrinthe où nous enferma mon premier mensonge ; des appels retentissent, on accourt, mais chaque

fois les sentiers pris se trouvent différents : on ne se rencontre pas et, toujours comme l'a dit Alice, on ne sait plus !

Il paraît que mon père est réhabilité : du moins Bourdoïn l'annonce. Il paraît qu'André, après un long arrêt à Paris, se décide à s'éloigner tout à fait. S'il espérait un rappel, était-ce pour Alice ou pour moi ?... Il paraît...

Mais qu'importe ce qui se passe au loin. Hier la Sibère a fait rage sur le parc, emmêlant les taillis. Aujourd'hui, calme de cimetière. Déchargées du suaire de neige, les branches tendent leurs tiges vers un ciel limpide. Le jet des grands arbres a l'air d'un appel au printemps. Arbres heureux qui êtes certains que le printemps viendra ! Dans le labyrinthe où nous errons, la Sibère continue de souffler. Reverrons-nous les feuilles verdier ?

Peut-être...

Collection de Romans

AVESNES

Contes pour lire au Crépuscule, (Académie française, Grand prix du roman), 10^e édition. 1 vol. in-16.

EMILE BAUMANN

Le Fer sur l'Enclume, 1 vol. in-16.

JACQUES BOMPARD

L'Etrangère, 1 vol. in-16.

La Bonne Aventure, 1 vol. in-16.

EDOUARD DEMEUSE

L'Engrenage, 2^e édition. 1 vol. in-16

EDOUARD ESTAUNIE

de l'Académie française.

L'Empreinte (ouvrage couronné par l'Académie française). 36^e édition. 1 vol. in-16.

Le Ferment, 8^e édition. 1 vol. in-16.

La Vie secrète (Prix de la « Vie Heureuse » 1908). 20^e édition. 1 vol. in-16.

Les Choses voient, 23^e édition. 1 vol. in-16.

Solitudes, 13^e édition. 1 vol. in-16.

L'Ascension de M. Basilevre, 20^e édition. 1 vol. in-16.

L'Appel de la route, 33^e édition. 1 vol. in-16.

Le Labyrinthe, 1 vol. in-16.

GUILLAUME GAULENE

Maman et Claude, 1 vol. in-16.

COMTE DE GOBINEAU

Nouvelles asiatiques. Nouvelle édition. 1 vol. in-16.

Ternove. Nouvelle édition, avant-propos de Tancrède de Visan. 1 vol. in-16.

CYRIL HALLMAN

Le Goéland perdu, 1 vol. in-16.

Le tragique amour de Mme de Pradun, 1 vol. in-16.

VENNER DE HEIDENSTAM

Les Carolins, 1 vol. in-16.

ANDRE LAFON

L'Elève Gilles (Grand prix de l'Académie française 1912), 37^e édition. 1 vol. in-16.

La Maison sur la Rive, 3^e édition. 1 vol. in-16.

SELMA LAGERLOF

Les Liens invisibles. Nouvelles traduites du suédois avec l'autorisation de l'auteur, par M. André Bellessort. 29^e édition. 1 vol. in-16. Prix Nobel.

Le Livre des Légendes. Nouvelles traduites du suédois avec l'autorisation de l'auteur, par Frimot Palmer. 14^e édition. 1 vol. in-16 avec portrait.

Le vieux Manoir. Nouvelles traduites du suédois avec l'autorisation de l'auteur, par Marc Hély. 11^e édition. 1 vol. in-16.

Le Merveilleux Voyage de Nils Holgersson à travers la Suède, traduit du suédois avec l'autorisation de l'auteur, par T. Hammar, 36^e édition. 1 vol. in-16.

Le Charretier de la Mort, traduit du suédois par T. Hammar, 7^e édition. 1 vol. in-16, avec un portrait de l'auteur.

Le Monde des Trolls, traduit du suédois par T. Hammar, préface d'Ed. Estaunié, de l'Académie française. 1 vol. in-16.

LEFEBVRE LOUIS

Lazare ou la danse des Ombres, 2^e édition. 1 vol. in-16.

DMITRI MEREJKOWSKY

La Résurrection des Dieux (Léonard de Vinci), traduit du russe avec une préface de S.M. Persky. 7^e mille. 1 vol. in-16.

FREDERIC PLESSIS

Caroline Gevrot, 1 vol. in-16.

LEON THEVENIN

Le Retour d'Ariel, 1 vol. in-16.

COMTE LEON TOLSTOI

Résurrection. Traduit du russe par T. de Wyzewa. 54^e mille. 1 vol. in-16. (Edition complète en un volume.)

Contes et Romans posthumes. Hadji Mourad, traduit du russe avec une introduction et des notes biographiques, par T. de Wyzewa. 1 vol. in-16.

PIERRE DE VALROSE

Une Ame d'Amante pendant la Guerre, 12^e édition. 1 vol. in-16.

Le Droit à la Vie, 6^e édition. 1 vol. in-16.

Passion, 11^e édition. 1 vol. in-16.

La Téméraire, 10^e édition. 1 vol. in-16.

Le Péché dont on meurt, 15^e édition. 1 vol. in-16.

This book is due on the last date stamped below. Fines will be charged on all overdue books.

Howard-Tilton Memorial Library

PQ

2609

.S8L3

1924

cop. 2

